

Les Espagnes de ma mémoire

❖ Nouvelles. ❖

Michel Le Guyader



Les Espagnes de ma mémoire

Nouvelles

Michel Le Guyader

1- Asturias querida

2- Suite galicienne

3- Chroniques barcelonaises

4- Madrid ou le dernier voyage de Cervantes

5- Le Grec de Tolède

6- Andalousie- Sanlucar et le Ghetto Breton.

Asturias Querida...



• *Nouvelle* •

Michel Le Guyader



1- Entrer aux Asturies

Tout commence dans les Asturies, comme pour Charles Quint !

La différence, c'est la manière de fouler le sol du « petit royaume ». Le grand Roi y arrive par la mer, dans la majesté du débarquement impérial. Il pose le pied sur les galets du port de Tazones, parmi les filets et les barques des pêcheurs. L'Histoire retient ce paradoxe : l'homme le plus puissant de la chrétienté entrant en Espagne par une bourgade de pêcheurs, une anse discrète que le vent et les vagues avaient choisie à sa place.

Pour moi, le mécréant, j'arrive par la terre ferme, depuis *la ruta anterior*, le chemin de Compostelle du nord, celui de la côte. Pas de faste, pas de flotte impériale. Juste la poussière des sentiers, le poids du sac sur les épaules, et cette liberté un peu rude que procure la marche.

C'est un chemin tortueux, capricieux, généreusement imprévisible. Il offre un choix très large de paysages variés. Sans prévenir, il passe du chemin creux aux falaises marines. Dans le premier, les haies hautes ferment l'horizon et l'on marche comme dans un tunnel de verdure. Dans le second, le sentier côtier surgit soudains sur des falaises marines impressionnantes, vertigineuses, battues par un Cantabrique, un vent en perpétuel dialogue avec le ciel.

Mes premiers pas, mon flash d'amour pour ce bout d'Espagne, c'est à **San Vicente de la Barquera**, la ville frontière avec la Cantabrie. Là, une lumière particulière baigne les eaux de la ría. Les remparts médiévaux se reflètent dans le miroir de la lagune, et quelque chose bascule doucement dans la poitrine du marcheur : on a franchi un seuil invisible. On est entré dans la principauté des Asturies.

« Asturias querida, Asturias de mis amores ... », chantent les asturiens...

Dauphiné royal, réservoir du sang bleu, le bleu en est la couleur symbole, revendiquée, portée comme un étendard. Drapeau bleu de la région, maisons bleues des *indianos*, ces émigrés revenus au pays natal avec la fortune des Amériques et la nostalgie chevillée au corps. Le bleu du bien-être, de la spiritualité, de la sérénité, combiné à une fierté tranquille, rejaillit dans tous les regards, dans tous les faits et gestes, dans l'âme profonde des Asturiens. Ce n'est pas la fierté bruyante de ceux qui doutent : c'est la certitude tranquille de ceux qui savent d'où ils viennent.

Le bleu du ciel se fond dans celui des montagnes, glisse sur le vert tendre des prairies et des collines gorgées de pluie atlantique, avant de rejoindre l'immensité de l'océan. Dans le nord, bleu et vert se confondent comme dans la mer, où la force naît précisément de leur rencontre, de leur friction, de leur alchimie millénaire. Les Asturies ne sont ni tout à fait la montagne ni tout à fait la mer, elles sont cet entre-deux vivant, ce pays qui respire des deux poumons à la fois.

La sève asturienne est à l'image de ces couleurs : sereine et fière, enracinée et ouverte. On retrouve partout l'héritage du roi Pélage, vainqueur des Maures à Covadonga dans ce vallon sacré où la Reconquête prit son premier souffle. Les traditions, les récits populaires, les fêtes, la vie quotidienne de l'ancien royaume portent encore l'empreinte de cette résistance fondatrice.

Covadonga n'est pas seulement un lieu de mémoire : c'est une façon d'être au monde, une manière de tenir debout.

Je serai le *trasgu* des temps modernes, ce lutin malicieux et espiègle des légendes asturiennes, ce petit être celte qui se glisse partout, qui observe sans qu'on le voit, qui comprend ce que les étrangers ne voient pas. Grâce à lui, grâce à ce masque commode que m'offre le folklore local, je pourrai observer et explorer ce pays sous toutes ses facettes : ses habitants et leur hospitalité rugueuse, sa géographie tourmentée et généreuse, son histoire longue comme une épopée, sa culture vivante et obstinément fidèle à elle-même.

Ils deviendront les fondations de mes pérégrinations, non pas de simples décors, mais l'incarnation même du voyage. Car c'est cela, au fond, la différence entre le touriste et le pèlerin : l'un survole, l'autre s'imprègne. L'un photographie, l'autre se laisse traverser.

Et moi, *trasgu* moderne, je me laisse traverser.

2- Le Royaume de Pelage

J'embarque dans un joli canoë à Ribadesella et remonte le Rio Sella jusqu'à Cangas de Onís, ma première étape en territoire asturcon, ces magnifiques chevaux sauvages bouillonnants de vitalité et de noblesse. Ils seront mes licornes d'aventures. La remontée de la Ria est plus sportive que je l'imaginai.

L'élégant pont romain de Cangas de Onís se dresse comme un arc de triomphe. Monumental et majestueux, il semble m'inviter à suivre les traces du roi Pélage vers sa victoire.

Ma condition de lutin royal m'autorise alors toutes les fantaisies et toutes les expériences que mon imagination suggère.

L'exténuante remontée de la rivière, le pagayage acharné m'a donné faim.

Je me glisse dans la première ferme venue, imagine un air de gaïta et esquisse

quelques pas de pericote, danse joyeuse et légère, locale, autour de « l'horreo », ce grenier traditionnel sur pilotis qui ponctue les campagnes asturiennes.



La famille est justement attablée. Je m'arrête un instant sur le seuil, invisible comme il sied à un lutin qui se respecte, et j'observe la scène avec la gourmandise tranquille de celui qui sait qu'il va s'inviter.

Le festin auquel je vais discrètement prendre part s'ouvre sur un bouillon de poule fumant, ce bouillon-là n'a rien du consommé pâle qu'on sert dans les restaurants de passage. Il est d'une couleur ambrée profonde, chargé de la patience de plusieurs heures de mijotage, et son parfum envahit la pièce avec l'autorité douce des choses simples et vraies. On y trempe le pain sans façon, on y réchauffe le coeur avant même d'avoir dit un mot. C'est le préambule obligé, la mise en condition du corps et de l'esprit avant les festivités qui suivent.

Car vient ensuite la *fabada*, la grande, la généreuse, l'incontournable. Elle arrive dans son pot de terre, massive et parfumée, débordante de *fabes*, ces haricots blancs d'une onctuosité confondante que seul le terroir asturien semble capable de produire, entremêlés de chorizo fumé, de morcilla sanguine et de lacon. La *fabada* n'est pas un plat : c'est une institution, un acte de foi, une déclaration d'appartenance. On ne la mange pas vite. On lui rend hommage. Autour de la table, les conversations ralentissent, les voix se font plus douces, comme si la *fabada* imposait elle aussi sa propre liturgie.

Et puis, au terme de ce voyage gastronomique, arrivent les *frixuelos*, fines crêpes dorées au beurre de la ferme, légèrement croustillantes sur les bords, tendres et parfumées au centre. On les roule, on les saupoudre de sucre, et elles disparaissent avec cette facilité déconcertante qu'ont les meilleures choses de la vie. Le *trasgu* que je suis en chaparde une, deux, peut-être trois. Qui compte, sous pareil enchantement ?

Rassasié, alourdi de cette bienheureuse plénitude que seuls les vrais repas de campagne savent procurer, je me glisse furtivement dans la voiture d'un pèlerin en route vers le **sanctuaire de Covadonga**. Il ne m'a pas invité. Il ne sait pas que je suis là. C'est le privilège du *trasgu*.

La route monte, serpente, s'enfonce dans un paysage qui change de nature à chaque virage. Et soudain, après un dernier lacet, le site se révèle dans sa totalité.

Le mot « exceptionnel » vient aux lèvres, mais il semble trop pauvre, trop usé par l'usage touristique. Ce que l'on voit ici relève d'une autre catégorie, celle des lieux qui vous saisissent avant même que vous ayez eu le temps de les regarder vraiment. La **basilique** élance ses flèches roses vers les nuages avec une élégance néo-romane un peu théâtrale, comme si l'architecte avait voulu rivaliser d'audace avec le décor naturel qui l'entoure. Pari risqué. Pari réussi, à sa manière.



Car les montagnes qui l'enserrent composent un majestueux écrin de pierre, des parois vertigineuses, couvertes de mousse et de fougères dans leurs parties basses, puis nues et grises dans leur ascension vers le ciel, sillonnées de cascades qui scintillent comme des fils d'argent. La basilique semble posée là par une main géante, nichée dans un anfractuosité de la roche comme une offrande déposée aux pieds des dieux anciens. On comprend que Pélage ait choisi ce lieu pour lever l'étendard de la Reconquête : ce vallon respire quelque chose d'indomptable.

Au loin, les **Picos de Europa** dressent leurs sommets blanchis au-dessus d'une forêt de pics rocheux, découpant l'horizon en une dentelle minérale d'une précision presque irréelle. Il ne leur manquerait qu'un sémaphore au sommet de leurs cimes pour assumer pleinement leur rôle de phare de ce paradis naturel, *ainsi que le proclame fièrement la communication officielle de la principauté*, avec cet enthousiasme institutionnel qui hésite toujours entre l'évidence et la redondance. Mais disons-le sans malice : pour une fois, la brochure n'a pas menti. Ce pays est

bien un paradis, à condition de le mériter par ses jambes, par sa lenteur, par sa disponibilité au monde.

3- Les Asturies des Indianos

Comme leurs cousins galiciens, les Asturiens ont longtemps été un peuple d'émigrants. La pauvreté les poussait à chercher un ailleurs plus généreux, et c'est tout naturellement qu'ils prirent le chemin des terres hispaniques d'Amérique latine.

Beaucoup revinrent enrichis de leurs aventures et firent construire de somptueuses demeures dans leur région natale.

À l'origine de cette demeure magnifique, la maison bleue, se trouve Iñigo Noriega, qui fit fortune au Mexique avant de revenir au pays au début du XXe siècle. Il dédia ce magnifique palais à son épouse, Guadalupe Castro García.

Doña Guadalupe, le nom sonne comme une invocation, comme une prière murmurée entre deux continents.

Mexicaine de naissance, elle portait dans ses veines ce mélange intime et tumultueux du Nouveau et de l'Ancien Monde, cette double appartenance que les Amériques ont tissée patiemment au fil des générations, entre la mémoire des conquistadors et la mémoire des peuples premiers. Elle n'était pas venue chercher ses racines dans les Asturies, elle ne savait peut-être pas encore qu'elle en avait. C'est son mari qui l'y conduisit, un jour de retour au pays, dans ce village natal de **Colombres** où le temps semblait avoir suspendu son cours entre les hortensias bleus des jardins et les façades sobres des vieilles maisons de pierre.

Elle accompagna donc cet homme, son homme, dans son pèlerinage intime vers l'origine. Elle le suivit avec la discrétion bienveillante des épouses qui comprennent que certains voyages appartiennent à une partie de l'autre qu'elles ne pourront jamais tout à fait atteindre.

Mais alors quelque chose d'inattendu se produisit.

Elle tomba **immédiatement sous le charme** de la principauté, non pas avec la condescendance polie du voyageur bien élevé, non pas avec l'enthousiasme convenu de celle qui veut plaire à la belle-famille. Non. Ce fut un coup de foudre véritable, de ceux qui ne se raisonnent pas et ne s'expliquent qu'après coup. Peut-être reconnut-elle dans ces paysages quelque chose qu'elle portait sans le savoir, ce vert profond des collines, cette lumière atlantique un peu mélancolique, cette manière qu'ont les Asturiens de tenir à leur terre comme on tient à un secret de famille. Peut-être fut-ce simplement la beauté, brute et généreuse, des falaises et des vallées, qui fit son œuvre.

Elle fut émerveillée. Le mot n'est pas trop fort, il faut l'entendre dans son sens premier, celui de l'émerveillement qui suspend la respiration et oblige le regard à se poser, vraiment se poser, sur ce qu'il voit.

Les *indianos* avaient construit leurs maisons bleues pour proclamer leur réussite au pays natal. Doña Guadalupe, elle, offrait quelque chose de plus grand encore, une offrande intime à une terre d'adoption choisie du cœur, sans l'obligation du sang.

L'accueil que lui réservèrent les habitants de Colombres et des villages alentour fut **trionphal**, et sincèrement triomphal, ce qui est plus rare. Car les Asturiens ne sont pas un peuple de façade. Leur fierté est austère, leur affection peu démonstrative en temps ordinaire. Mais là, ils sortirent de leur réserve habituelle avec une spontanéité qui en disait long. Ils célébraient en elle bien plus que la femme d'un natif : ils célébraient le retour symbolique de tous ceux qui étaient partis. Tous ces hommes et ces femmes qui avaient quitté le port de Gijón avec pour seul bagage leur courage et l'espoir vague d'une vie meilleure de l'autre côté de l'Atlantique, à Cuba, au Mexique, en Argentine, au Venezuela. Tous ces *indianos* dont certains étaient revenus riches et d'autres pas revenus du tout.

Doña Guadalupe incarnait, à leurs yeux, **la réussite de l'émigration** dans ce qu'elle a de plus beau, non pas la fortune brute, mais la fidélité. La fidélité à une mémoire, à un homme, à une terre qu'on n'a pas connue mais qu'on choisit quand même d'aimer. Elle était la preuve vivante que le lien ne s'était pas rompu, que l'océan n'avait pas tout effacé, que quelque chose d'asturien avait traversé les générations et les continents pour ressurgir intact dans le regard émerveillé d'une femme mexicaine debout dans un jardin de Colombres.

Les cloches sonnèrent. Les gens applaudirent. Et le *trasgu*, tapi dans l'ombre d'un châtaignier, regarda la scène avec l'émotion discrète de ceux qui savent reconnaître les moments où l'Histoire et l'humain se rejoignent enfin.

Mes ancêtres *trascus*, qui vivaient alors dans la grotte voisine du Pindal, aujourd'hui célèbre pour ses remarquables peintures rupestres, m'ont rapporté bien des anecdotes sur la famille Noriega. Leurs récits, transmis de génération en génération, continuent de résonner dans les falaises et les forêts de cette côte asturienne où l'histoire se mêle volontiers à la légende. Après la disparition de Guadalupe, Iñigo mena une existence plus mouvementée. Plusieurs maîtresses partagèrent sa vie et lui donnèrent de nombreux enfants. Il termina ses jours à Mexico, où il repose aujourd'hui au Panthéon des Espagnols.

Si la principauté a vu naître quantité d'hommes remarquables, parfois célèbres bien au-delà de ses frontières, elle possède également un patrimoine culturel d'une richesse exceptionnelle.



4- Le royaume des trasgus

J'enfourche alors mon asturcon favori et prends la direction d'Oviedo, la capitale, en suivant la route de l'architecture indienne. À chaque détour, la beauté des villas attire le regard. La très photogénique Maison rouge, le palais du cousin Noriega Mendoza ou encore la Maison aux Lions ne sont que quelques exemples des bijoux architecturaux qui parsèment les Asturies. Ici, l'originalité est partout chez elle.

Maisons indiennes, Greniers-horreos, et surtout le pré-roman, compose, majoritairement, ce trésor culturel.

Ma monture me conduit bientôt vers un lieu que mes congénères trasgus considèrent comme leur royaume depuis plus de douze siècles. Dominant la vallée, le palais de Naranco attire irrésistiblement les regards des voyageurs.

Le charme agit dès le premier instant. Le cadre d'abord, puis le monument lui-même, et quel monument ! exercent une fascination presque irréaliste. En matière d'envoûtement, je suis d'ailleurs une autorité incontestable.

Ma visite prend rapidement des allures de fête. L'assemblée des trasgus se réunit pour l'occasion. Tout commence par une tour humaine improvisée devant la façade de Santa María del Naranco, chef-d'œuvre absolu de l'art préroman asturien. Les plus agiles grimpent jusqu'au sommet avant de bondir sur la célèbre loggia à triple arcade, devenue au fil du temps l'un des symboles les plus emblématiques du paradis naturel asturien.

Le cidre, bien sûr, coule à flot. Très vite, des concours d'« escanciadores » s'improvisent. L'« escanciado » est tout un art : il consiste à verser le cidre en petite quantité en tenant la bouteille le plus haut possible de la main gauche, tandis que le verre est maintenu bien bas dans la main droite. Le jet doit frapper le bord du verre afin d'oxygéner le breuvage et de le faire mousser. La difficulté

réside autant dans l'élégance du geste que dans la précision : le véritable maître est celui qui ne perd pas une seule goutte.



La fête se prolonge jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Il faut dire que notre communauté vit essentiellement la nuit. C'est la condition même des lutins : lorsque les hommes s'endorment, notre monde, lui, s'éveille.



5- Le Camino

Je reprends alors une apparence humaine. Je me coiffe de la *montera picona*, ce bonnet traditionnel de laine noire au sommet pointu, indispensable sous ces latitudes où l'hiver sait s montrer rude. Ma canne de pèlerin bien en main, je reprends ma route sur le *Camino Primitivo*, le plus ancien des chemins de Saint-Jacques.

Devant moi s'ouvre une campagne profonde, préservée, d'une authenticité rare.

Chemins creux, sentiers accrochés aux flancs des collines, passages escarpés dans les prairies d'altitude rythment le quotidien des pèlerins. À ces efforts répondent des haltes conviviales et gourmandes qui donnent à l'aventure une saveur toute particulière. Mais ce sont surtout les odeurs qui marquent la mémoire de façon indélébile.

Les senteurs du foin fraîchement coupé se mêlent aux effluves plus rustiques des troupeaux de moutons, de chèvres et de vaches. Elles nous rappellent qu'au terme de l'étape nous goûterons peut-être au beurre onctueux des Asturies ou à une généreuse portion de Cabrales, ce fromage puissant dont les arômes semblent concentrer toute la richesse des pâturages de montagne.

Lorsque le chemin s'enfonce dans les sous-bois, entre les talus ombragés et les passages boueux, un autre univers sensoriel s'impose. Les parfums humides des champignons, des feuilles mortes et de la mousse composent une symphonie végétale qui transporte vers une nature primitive, intacte, débarrassée de tout artifice.

Ces sensations, qu'elles soient olfactives, visuelles ou gustatives, occupent une place essentielle dans la besace du pèlerin. Elles l'accompagnent autant que ses provisions ou ses prières.

Bien avant d'atteindre Compostelle, les émotions deviennent d'une intensité extraordinaire. Elles enivrent, bouleversent, élèvent l'esprit. Saint Jacques n'a qu'à bien se tenir : ses pèlerins sont déjà comblés par les extases bien réelles que leur offrent les paysages, les rencontres et les plaisirs simples de la nature comme de la table.

La cuisine du terroir, à laquelle je succombe chaque jour de mes tribulations, est un retour aux sources de notre mémoire transgénérationnelle. Mon cheminement gastronomique oscille entre la volaille *pita pinta*, la côte de bœuf des verts pâturages, et des plats plus roboratifs comme la *fabada*, mariage généreux du chorizo local et du haricot du jardin. La note sucrée du repas s'offre en dilemme délicieux : l'*arroz con leche* au goût incomparable, ou les *casadielles*, ces chaussons frits, sucrés, farcis aux noix et à l'anis, dont la seule évocation me fait saliver d'envie.

Pour enjoliver mes émotions et faire le plein d'excitations sensorielles, je bifurque vers le chemin côtier, en quête des traces celtes que le *castro* de Coaña garde encore dans ses pierres.

Surprenant ensemble fortifié de pierre et de chaume, le village s'étale en cercle dans un écrin de verdure, enlacé par un cordon de collines boisées. Daté de l'âge du fer, il abrita une communauté celte avant que les Romains ne s'en emparent, en faisant un relais pour l'exploitation des mines d'or alentour. Lieu chimérique entre tous, il foisonne de mythes et de légendes, les *trasgus*, ces petits êtres nés de l'imaginaire celte, y éliraient volontiers domicile.

Toujours affublé de mon enveloppe de pèlerin, de marcheur aguerri, j'arpente la campagne bucolique en direction du chemin côtier, passant par Navia. Je

m'engage à rebrousse-poil, dans le sens contraire de Saint-Jacques , car je veux faire un arrêt sur image à Cudillero.

Ce port si pittoresque, si enchanteur, me comble d'une innocente béatitude. La vue sur ce petit chef-d'œuvre me laisse sans voix. Mon pèlerinage s'achève ici. Saint-Jacques attendra.

Tel un théâtre de plein air, le village s'accroche aux versants des falaises, ses maisons colorées aux toits rouges plongeant vers l'océan. Le port s'érige en rempart protecteur contre les embruns fougueux du large, offrant aux embarcations de pêche un abri où se balancer sereinement sur ce lac marin de fortune. Les pêcheurs rentrent à la godille, leurs cirés jaunes renvoyant les rayons du soleil en reflets dorés sur les vaguelettes. Mon pèlerinage s'achève. Saint Jacques attendra.

Je prends un plaisir fou à me perdre dans les ruelles étroites qui serpentent et dévalent vers la mer, à flâner devant les balcons fleuris, les façades sculptées, les murs que la couleur habille avec une grâce populaire et fière. Les mots se dérobent devant ce spectacle, la perle marine de la principauté n'appelle plus le discours. Mon silence admiratif, cet instant de plénitude, suffit à combler toutes mes considérations esthétiques.

Le chemin côtier du retour vers la frontière s'offre comme un cadeau d'adieu.

On longe une **succession de plages et de falaises** qui se déroulent avec la générosité tranquille des paysages qui n'ont rien à prouver. Les plages d'abord, ces longues courbes de sable sombre, battues par un ressac puissant et régulier, où les surfeurs affrontent les vagues avec une patience de moines et où les promeneurs du soir laissent leurs traces avant que la marée montante ne les efface. Les falaises ensuite, abruptes, rousses et noires, creusées à leur base par le travail incessant de l'océan, couronnées d'herbe rase et de genêts jaunes que le vent couche et redresse sans relâche. Entre les deux, le sentier s'accroche comme il peut, tantôt large et confortable, tantôt réduit à un simple liseré de terre au-dessus du vide, et le marcheur avance avec ce sentiment particulier d'être exactement à la bonne place, ni dans le monde de la mer, ni tout à fait dans celui de la terre, mais dans cet entre-deux sauvage et magnifique qui appartient au chemin seul.



6-Les deux capitales du cœur

Et puis arrive **Gijón**.

Ma villégiature habituelle dans la principauté. Mon port d'attache asturien. Le mot *villégiature* est peut-être trop élégant pour cette ville qui ne cherche pas l'élégance et s'en porte fort bien, mais il dit quelque chose de juste sur la nature de notre relation : un lieu où l'on revient, où l'on pose ses affaires sans avoir à s'expliquer, où l'on se sent chez soi .

Au premier regard, Gijón pourrait sembler **insipide**, et ce premier regard, il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître, n'est pas tout à fait injuste. Comme tant de cités industrielles façonnées par le charbon et l'acier, par les chantiers navals et les hauts-fourneaux, elle porte sur ses périphéries les cicatrices d'un passé ouvrier qui ne fut ni doux ni pittoresque. Les grandes avenues rectilignes, les immeubles fonctionnels des années soixante-dix, les zones commerciales qui ressemblent à toutes les zones commerciales du monde, tout cela existe, tout cela s'impose d'abord au regard du voyageur pressé qui traverserait la ville sans s'y arrêter.

Mais à qui prend le temps de fouiller, de fouiner, de s'égarer délibérément entre la grande plage de San Lorenzo et le port de plaisance, le quartier historique révèle une tout autre stature. La vieille ville de Cimadevilla surgit comme une confidence, comme un secret que la ville ne livre qu'à ceux qui savent attendre. Ce promontoire rocheux qui avance dans la mer comme la proue d'un navire, ces ruelles où les façades colorées se serrent les unes contre les autres, ces *sidrerías* d'où s'échappent les rires et le parfum âcre et doré du cidre versé à bout de bras, le *escanciado*, ce geste rituel et précis qui aère le cidre et en révèle tous les arômes, tout cela compose un visage de Gijón que le touriste de passage ne verra jamais.

Longer le **paseo** en direction du monument à la mère de l'émigrant est une flânerie lénifiante, presque **mélancolique**.

Le paseo longe la mer avec cette douceur des promenades maritimes qui semblent conçues non pas pour aller quelque part mais pour permettre au temps de s'étirer. Les vieux Gijonais s'y retrouvent à la même heure, chaque jour, avec la ponctualité sereine des gens qui ont compris que la régularité est une forme de sagesse. Les enfants courent vers les vagues que les parents regardent sans vraiment les voir, perdus dans leurs pensées. Les mouettes planent, indifférentes et royales.

Et au bout de ce paseo, le **monument à la mère de l'émigrant** se dresse face à l'océan, cette femme de bronze tournée vers le large, vers l'horizon derrière lequel ses fils et ses filles ont disparu un matin avec une valise légère et le cœur lourd. Elle ne les cherche plus. Elle attend, simplement, avec la patience infinie de toutes les mères qui ont regardé partir

sans pouvoir retenir. Combien de femmes asturiennes ont vécu cette scène, debout sur ce même rivage, les yeux fixés sur un bateau qui rapetisse et finit par

se fondre dans la ligne bleue de l'horizon ? Combien de lettres écrites à la lumière d'une bougie, lues et relues jusqu'à l'usure ? Combien de retours attendus qui ne vinrent jamais ?

Le monument ne dit pas tout cela avec des mots. Il n'en a pas besoin. Il le dit avec le bronze, avec la posture, avec ce regard tourné vers l'Atlantique qui contient en lui toute l'histoire de l'émigration asturienne, cette hémorragie cruelle et nécessaire qui vida les villages et peupla les Amériques, et dont Doña Guadalupe, rencontrée à Colombes, était l'un des visages les plus lumineux.



Gijón est mon coffre à souvenirs.

La formule est juste, et je ne cherche pas à l'améliorer, certaines phrases n'ont pas besoin d'ornements. Ce coffre-là est plein de choses hétéroclites et précieuses : le goût d'une *fabada* mangée debout au comptoir d'un bar de Cimadevilla, la lumière de fin d'après-midi sur la plage de San Lorenzo quand le soleil commence à rougir l'horizon, une conversation avec un vieux marin qui avait fait le Venezuela dans sa jeunesse et en parlait encore avec des yeux d'adolescent, l'odeur du sel et du goudron dans le port, le bruit des galets que la vague remonte et redescend dans un murmure continu et hypnotique.

Un coffre à souvenirs n'est pas un album de photographies. Il ne s'ouvre pas pour montrer, il s'ouvre pour retrouver. Et chaque retour à Gijón est précisément cela : une main qui soulève le couvercle, un œil qui fouille dans l'obscurité dorée du passé, et cette reconnaissance silencieuse et intime qu'éprouve le voyageur devant un lieu qui a cessé d'être un décor pour devenir une partie de lui-même.

Le *trasgu* referme doucement le couvercle. Il reviendra. Mon autre séjour de caractère est, bien évidemment, **Oviedo**.



Et comme le disent les asturiens avec orgueil :

«**Quien va a Santiago y no al Salvador, visita al criado y deja al Señor.**»

La capitale de la principauté ne se mérite pas vraiment, elle s'apprivoise. Et pour peu qu'on ait l'intelligence de délaissier l'autoroute au profit des itinéraires détournés, le voyage vers elle devient déjà partie intégrante du séjour. On sillonne alors une campagne vallonnée et verdoyante, fidèle à l'image de toute la région, ces collines rondes et douces que les vaches laitières arpentent avec une placidité souveraine, ces hameaux où les *hórreos*, ces greniers sur pilotis, perchés au-dessus du sol pour tenir les rongeurs à distance, veillent depuis des siècles sur le grain et sur la mémoire collective. La route serpente, descend dans des vallons où coulent des rivières claires, remonte vers des crêtes d'où l'on aperçoit, certains jours de grand air, la ligne bleue des Picos de Europa à l'horizon. On arrive à Oviedo comme on arrive au terme d'une promenade : disposé, disponible, l'œil déjà exercé à la beauté tranquille de ce pays.

Le **cœur historique de la ville** flatte immédiatement l'œil, et c'est là un compliment rare, tant les centres historiques espagnols ont souvent été malmenés par les décennies de béton et de spéculation. Oviedo, elle, a su garder sa dignité. On y entre comme dans un livre bien conservé, dont les pages ont jauni avec grâce sans perdre leur lisibilité.

La **cathédrale** se détache au fond d'une grande place bordée de nobles immeubles, cette *Plaza Alfonso II el Casto*, pavée et aérée, qui donne à l'ensemble la proportion juste, ni écrasante ni dérisoire. La façade gothique de la cathédrale s'élève avec cette verticale austère et lumineuse qui caractérise les grandes églises du nord de l'Espagne, moins exubérante que ses sœurs andalouses, mais peut-être plus sincère dans son élan vers le ciel. Sa tour unique, légèrement en retrait, veille sur la place avec l'autorité tranquille d'une vieille sentinelle.

Et à l'intérieur, dans la pénombre dorée que filtrent les vitraux, on découvre la **Cámara Santa**, ce sanctuaire dans le sanctuaire, écriin préroman d'une sobriété bouleversante, qui abrite les reliques les plus précieuses de la chrétienté asturienne. C'est là que trône la **croix de la Victoire**, la *Cruz de la Victoria*, la croix du roi Pélage, celle-là même que brandirent les guerriers asturiens à Covadonga lorsqu'ils repoussèrent les armées maures et allumèrent la longue mèche de la Reconquête. Elle est d'or et d'émail, incrustée de pierres précieuses, petite à tenir dans les mains mais immense dans sa charge symbolique. On la retrouve, blanche sur fond bleu, au centre du drapeau asturien, ce bleu dont j'ai déjà dit qu'il est la couleur de l'esprit de ce peuple. La voir ici, dans la lumière tamisée de la Cámara Santa, c'est comprendre que certains objets ne sont pas seulement des objets : ils sont des actes de mémoire, des preuves de résistance, des condensés d'identité que les siècles n'ont pas réussi à diluer.

Je m'attarde. Je pose le doigt sur la vitrine, pas tout à fait, juste assez pour sentir le frisson du temps qui passe.

Je déambule ensuite dans les **rues pavées de la vieille ville**, ces ruelles où le temps a la bonne grâce de ralentir, où les cafés débordent sur les trottoirs et où les conversations asturiennes mêlent le castillan et le *bable* avec cette nonchalance des peuples qui n'ont jamais eu à choisir entre leurs langues. On croise des statues insolites, Oviedo est une ville de sculptures en plein air, qui a la coquetterie d'installer ses bronzes au coin des rues comme d'autres accrochent des tableaux dans leurs salons. Woody Allen y trône, reconnaissant envers une ville qui lui a rendu hommage. La *Maternité* de Botero arrondit ses formes généreuses sur une place ombragée. On sourit, on s'arrête, on repart.

Et puis, au bout de cette déambulation heureuse, on arrive devant le **Teatro Campoamor**, cette façade néoclassique et crème, élégante sans ostentation, qui donne sur une place animée. C'est ici, chaque année au mois d'octobre, que se déroule la cérémonie de remise des **prix Prince des Asturies**, ces distinctions prestigieuses qui récompensent des personnalités exceptionnelles dans des domaines aussi variés que la littérature, les arts, la communication, la coopération internationale ou la recherche scientifique. Une sorte de Nobel ibérique, moins médiatique peut-être, mais d'une exigence et d'une cohérence remarquables dans ses choix. Le titre qui leur donne leur nom est aujourd'hui porté par la **princesse Leonor**, héritière de la couronne d'Espagne, jeune femme à qui l'Histoire réserve sans doute bien des chapitres encore non écrits, et qui a choisi, dans la tradition de ses prédécesseurs royaux, de lier son nom à cette principauté fière et singulière et ça tombe bien, puisque sa mère, la reine, est asturienne.

Devant le théâtre, je m'assieds un moment sur les marches, comme un étudiant ou un flâneur. Je pense aux écrivains qui sont montés sur cette scène, à ceux qui ont reçu ici, de la main du roi et dans la lumière des projecteurs, la reconnaissance de toute une vie de mots. Je pense que Pélage, s'il revenait, reconnaîtrait peut-être cette façon asturienne de tenir à ses valeurs, combattre pour ce qu'on aime, honorer ceux qui créent, ne jamais tout à fait capituler devant la médiocrité.

Je me relève, rajuste mon baluchon imaginaire, et reprends mon chemin.

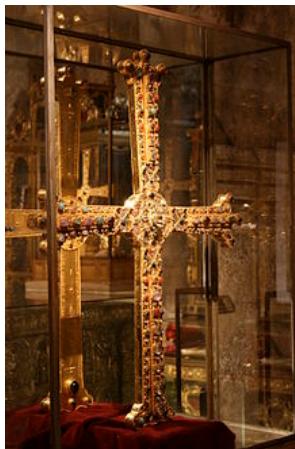
7- Asturias querida

Tout voyage se termine. Même ceux que l'on souhaiterait prolonger indéfiniment. Vient toujours le moment où le marcheur doit rassembler ses souvenirs, ajuster une dernière fois les sangles de son sac et accepter que le chemin s'éloigne derrière lui. Pourtant, certaines terres résistent à disparaître. Les Asturies sont de celles-là.

Tandis que je contemple une dernière fois les montagnes qui se fondent à l'horizon atlantique, je comprends que ce voyage n'a jamais été simplement une succession d'étapes. Ce fut une rencontre, une rencontre avec une histoire, avec une culture, avec un peuple, et, par-dessus tout, avec une façon singulière d'habiter le monde.

J'ai parcouru des sentiers anciens. J'ai suivi les traces de rois, de pèlerins, de marins et d'émigrants. J'ai traversé des vallées où résonnent encore les légendes. J'ai écouté le murmure des forêts, le bruissement des rivières et la voix incessante de la mer Cantabrique. Et en chaque lieu j'ai trouvé quelque chose de plus que des paysages. J'ai trouvé de l'humanité.

Les Asturiens entretiennent avec leur terre un rapport singulier. Ils l'aiment sans avoir besoin de le proclamer à tout moment. Ils la défendent sans agressivité. Ils la transmettent sans l'imposer. Leur identité n'est pas une muraille. C'est une racine, une racine profonde qui permet de s'ouvrir au monde sans s'y perdre. C'est peut-être pour cela que tant d'Asturiens sont partis. Et peut-être pour cela que tant sont revenus, parce que l'on peut s'éloigner de l'Asturies. Mais l'Asturies, elle, ne s'éloigne jamais tout à fait de celui qui l'a portée dans son cœur.



Je pense à Pelayo, à Alphonse II, aux bâtisseurs de Santa María del Naranco, aux habitants des castros, aux pêcheurs de Cudillero, aux mineurs, aux éleveurs. Je pense aux émigrants qui traversèrent l'Atlantique avec plus d'espoir que de certitudes. Tous font partie d'une même histoire, non pas une histoire de conquêtes spectaculaires ni d'empires immenses, mais une histoire de résistance, de persévérance, de fidélité. Fidélité à une terre difficile et généreuse à la fois. Fidélité à une mémoire partagée. Fidélité à une manière de vivre.

Et alors reparaît le *trasgu*, non pas le personnage des légendes, non pas la créature espiègle qui se cache dans les greniers ou joue des tours aux paysans, mais le symbole. Le regard curieux qui m'a accompagné tout au long du voyage : cette capacité à s'étonner, cette volonté de continuer à chercher des histoires là où d'autres ne voient que des paysages. Peut-être avons-nous tous besoin d'un petit *trasgu* intérieur, une part de nous qui conserve la curiosité de l'enfance, qui continue de croire aux chemins, qui ne cesse de s'émerveiller devant la beauté, qui ne laisse pas la routine rendre le monde prévisible.

Le mien demeurera ici, entre montagnes et forêts, près des *hórreos* et des hameaux, au bord des falaises où les vagues frappent sans relâche. Peut-être le trouvera quelque marcheur futur, un pèlerin épuisé, un voyageur distrait, quelqu'un qui arrive en Asturies sans savoir exactement ce qu'il cherche. Alors le *trasgu* fera à nouveau ce qu'il sait faire mieux que tout : raconter des histoires.

Car les Asturies sont faites d'histoires, histoires anciennes et nouvelles, histoires héroïques et humbles, histoires de départs et de retours, histoires d'amour, de travail, de foi et d'espérance, histoires qui continuent de s'écrire chaque jour.

Le soleil commence à descendre lentement sur l'horizon. Les montagnes se teintent de bleus et de violets. La mer recueille les derniers reflets du soir. Et une chanson semble surgir de la terre elle-même. Une chanson connue. Une chanson qui accompagne des générations d'Asturiens depuis plus d'un siècle. Une chanson qui parle d'amour et de nostalgie, d'appartenance et de mémoire.

« *Asturias querida, Asturias de mis amores...* »

Je souris. Car je comprends maintenant ces mots mieux qu'au début du voyage.

Les Asturies ne sont pas seulement un lieu. Elles sont une émotion, une façon de se souvenir, une façon de revenir. Et tandis que je quitte le petit royaume, je sais qu'une partie de moi y demeurera pour toujours. Entre le bleu du ciel et le vert des montagnes, entre l'histoire et la légende, entre la mer et la mémoire, aux Asturies.

Asturias querida ... non pas de mes amours, mais de mes amitiés.

Ce sont elles qui ont guidé mes premiers pas sur le sol espagnol, initié mes premières émotions, donné du grain à moudre à mon envie d'apprendre, de connaître, d'aimer leur région.

Elles ont éduqué le néophyte que j'étais, planté les jalons de ma passion pour la romanité, éveillé en moi l'envie de parler leur langue.

Elles ont stimulé mon goût naturel des langues latines, jusqu'à m'ouvrir, au-delà du castillan, aux charmes du *bable*, cet idiome local qui dit à lui seul toute la singularité linguistique de l'Espagne.

Elles ont accompagné toutes mes visites, toutes mes découvertes, m'enseignant par la pratique, la gastronomie locale, partageant avec moi leurs cercles familiaux, amicaux, professionnels.

Elles ont été les marraines et parrains de toutes mes attirances hispaniques.

***Asturias querida, Asturias paraíso de las amistades...* Asturias chérie, Asturias paradis des amitiés. Entrar en Asturias**



Aquí está la versión española del documento.

¡Todo comienza en Asturias, como para Carlos V!

La diferencia está en la manera de pisar la tierra del «pequeño reino». El gran monarca llegó por mar, con toda la majestuosidad de un desembarco imperial. Puso pie en los guijarros del puerto de Tazones, entre redes y barcas de pescadores. La Historia conserva esa paradoja: el hombre más poderoso de la Cristiandad entrando en España por una humilde aldea marinera, una ensenada discreta que el viento y las olas habían elegido por él.

Yo, en cambio, pobre descreído, llego por tierra firme, desde la ruta anterior, el Camino de Santiago del Norte, el de la costa. Sin fastos ni flotas imperiales. Tan solo el polvo de los senderos, el peso de la mochila sobre los hombros y esa libertad algo áspera que regala la marcha.

Es un camino tortuoso, caprichoso, generosamente imprevisible. Ofrece una asombrosa variedad de paisajes. Sin previo aviso, pasa de los caminos hundidos entre taludes a los acantilados marinos. En los primeros, los altos setos cierran el horizonte y uno camina como dentro de un túnel verde. En los segundos, la senda costera surge de repente sobre impresionantes precipicios golpeados por el Cantábrico, en perpetuo diálogo con el viento y el cielo.

Mis primeros pasos, mi primer flechazo por este rincón de España, tuvieron lugar en San Vicente de la Barquera, la ciudad fronteriza con Cantabria. Allí una luz particular baña las aguas de la ría. Las murallas medievales se reflejan en el espejo de la laguna y algo cambia suavemente en el pecho del caminante: se ha cruzado un umbral invisible. Se ha entrado en el Principado de Asturias.

«Asturias querida, Asturias de mis amores...», cantan los asturianos.

Principado heredero de la Corona, reserva histórica de sangre real, el azul es aquí un símbolo reivindicado y exhibido como un estandarte. Azul en la bandera regional, azul en las casas de los indianos, aquellos emigrantes que regresaron enriquecidos de América sin haber logrado desprenderse jamás de la nostalgia.

El azul del bienestar, de la espiritualidad y de la serenidad se mezcla con un orgullo tranquilo que aflora en las miradas, en los gestos cotidianos y en el alma profunda de los asturianos. No es el orgullo ruidoso de quienes necesitan demostrarse algo a sí mismos. Es la certeza serena de quienes saben perfectamente de dónde vienen.

El azul del cielo se funde con el de las montañas, resbala sobre el verde tierno de los prados y las colinas empapadas por las lluvias atlánticas antes de unirse a la inmensidad del océano. En Asturias, azul y verde se confunden como en el mar, donde la fuerza nace precisamente de su encuentro. Asturias no es del todo

montaña ni del todo mar. Es ese territorio intermedio que respira con ambos pulmones a la vez.

La savia asturiana se parece a esos colores: serena y orgullosa, arraigada y abierta al mundo.

Por todas partes aparece la huella de Pelayo, vencedor de los musulmanes en Covadonga, en aquel valle sagrado donde la Reconquista dio su primer aliento. Las tradiciones, los relatos

populares, las fiestas y la vida cotidiana conservan todavía la impronta de aquella resistencia fundadora. Covadonga no es únicamente un lugar de memoria: es una forma de estar en el mundo, una manera de mantenerse en pie.

Yo seré el trasgu de los tiempos modernos, ese duende travieso y burlón de las leyendas asturianas, esa pequeña criatura de origen celta que se cuela por todas partes, observa sin ser vista y comprende aquello que los extranjeros rara vez perciben.

Gracias a él, gracias a esta cómoda máscara que me ofrece el folclore local, podré observar y explorar este país en todas sus dimensiones: sus habitantes y su hospitalidad áspera pero sincera, su geografía abrupta y generosa, su historia larga como una epopeya y su cultura viva, obstinadamente fiel a sí misma.

Todo ello será el fundamento de mis andanzas. No simples decorados, sino la encarnación misma del viaje. Porque, en el fondo, esa es la diferencia entre un turista y un peregrino: uno sobrevuela, el otro se impregna. Uno fotografía; el otro se deja atravesar.

Y yo, trasgu moderno, me dejo atravesar.

II. El Reino de Pelayo

Me embarco en una pequeña canoa en Ribadesella y comienzo a remontar el río Sella hasta Cangas de Onís, mi primera etapa en territorio astur. Los asturcones, esos magníficos caballos semisalvajes rebosantes de fuerza y nobleza, me esperan más adelante. Serán mis unicornios de aventura.

La remontada resulta bastante más deportiva de lo que había imaginado. Por suerte, los trasgos no estamos obligados a obedecer siempre las leyes de la corriente ni las de la lógica. Así que, a fuerza de testarudez y algunos discretos favores de la magia, logro avanzar allí donde cualquier remero sensato habría desistido.

Al fin aparece ante mí el elegante puente romano de Cangas de Onís. Se alza sobre el río como un arco de triunfo. Monumental y armonioso, parece invitar al viajero a seguir las huellas de Pelayo hacia su victoria.

Mi condición de duende real me concede entonces toda clase de fantasías y experiencias. La agotadora remontada del río me ha abierto un apetito feroz.

Me deslizo hasta la primera casería que encuentro en el camino. Tarareo una melodía imaginaria de gaita y esbozo algunos pasos de pericote alrededor del hórreo familiar, ese granero tradicional elevado sobre pilares que salpica el paisaje rural asturiano.

La familia está precisamente sentada a la mesa.

Me detengo un instante en el umbral, invisible como corresponde a cualquier trasgu que se respete, y observo la escena con la serena codicia de quien sabe que está a punto de participar en un gran festín.

La comida comienza con un caldo de gallina humeante. No tiene nada que ver con esos consomés desvaídos que se sirven en las fondas apresuradas. Su color es de un ámbar profundo, cargado de horas de cocción lenta y de paciencia campesina. El aroma invade la estancia con la autoridad tranquila de las cosas auténticas. Se moja el pan en él sin ceremonias. Se calienta el cuerpo antes incluso de pronunciar una palabra. Es el prólogo indispensable de todo lo que está por venir.

Después llega la fabada. La grande, la generosa, la imprescindible.

Aparece en su cazuela de barro, abundante y fragante, rebosante de fabes cremosas mezcladas con chorizo ahumado, morcilla y lacón. La fabada no es un simple plato: es una institución. Un acto de fe. Una declaración de pertenencia.

Nadie la come deprisa. Se le rinde homenaje.

Las conversaciones disminuyen de intensidad. Las voces se vuelven más suaves, como si la propia fabada impusiera su liturgia.

Y finalmente llegan los frixuelos.

Finas láminas doradas en mantequilla de granja, ligeramente crujientes en los bordes, tiernas y aromáticas en el centro. Se enrollan, se espolvorean con azúcar y desaparecen con la misma facilidad con la que desaparecen las mejores cosas de la vida.

El trasgu que soy roba uno. Luego otro., quizá un tercero. ¿Quién lleva la cuenta cuando reina semejante encantamiento?

Saciantes y felices, envueltos en esa bendita plenitud que solo conocen las auténticas comidas campesinas, me cuelo discretamente en el automóvil de un peregrino que se dirige hacia Covadonga. No me ha invitado. Ni siquiera sabe que estoy allí. Es uno de los privilegios del oficio.

La carretera asciende lentamente, serpenteando entre montañas cada vez más abruptas. El paisaje cambia de naturaleza a cada curva. Y de repente, tras un último recodo, el santuario aparece en toda su grandeza.

La palabra «extraordinario» acude inmediatamente a los labios, aunque resulta insuficiente.

Lo que se contempla aquí pertenece a otra categoría: la de aquellos lugares que conmueven antes incluso de que uno haya tenido tiempo de mirarlos de verdad.

La basílica eleva sus agujas rosadas hacia las nubes con una elegancia neorrománica casi teatral, como si su arquitecto hubiera querido desafiar al propio escenario natural que la rodea. Una apuesta arriesgada. Y, sin embargo, una apuesta ganadora.

Las montañas que la abrazan forman un inmenso anfiteatro de piedra. Sus paredes se elevan verticales, cubiertas de musgo y helechos en las zonas bajas, desnudas y grises en las alturas, surcadas por cascadas que brillan como hilos de plata.

La basílica parece colocada allí por una mano gigantesca, encajada en la roca como una ofrenda depositada a los pies de antiguos dioses.

Uno comprende de inmediato por qué Pelayo eligió este valle para levantar el estandarte de la resistencia.

Covadonga respira indomabilidad.

A lo lejos, los Picos de Europa alzan sus cumbres blanquecinas sobre un océano de agujas rocosas. El horizonte se convierte en una filigrana mineral de una precisión casi irreal.

No les faltaría más que un faro en la cima para asumir plenamente su papel de vigías de este paraíso natural.

Y, por una vez, la propaganda institucional no exagera. Asturias es realmente un paraíso.

Pero un paraíso que exige algo a cambio., exige piernas. exige tiempo, exige lentitud. Exige la disposición de quien acepta dejarse transformar por aquello que contempla.

Mientras los peregrinos fotografían la basílica y los excursionistas consultan mapas y horarios, yo me alejo discretamente hacia las sombras de las hayas. Los tragos conocemos rincones que no aparecen en ninguna guía. Desde allí observo el valle.

Pienso en Pelayo. Pienso en aquellos hombres que, rodeados de montañas y con escasas esperanzas de victoria, decidieron resistir. Pienso también en la extraña persistencia de ciertos lugares.

Hay paisajes hermosos. Hay paisajes memorables. Y luego están los lugares fundadores.

Covadonga pertenece a esa rara categoría. No es únicamente un escenario. Es un origen. Y todo pueblo necesita uno.

Permanezco largo rato contemplando la luz que desciende lentamente sobre la piedra rosada de la basílica y las laderas verdes de la montaña. El viento trae consigo el rumor del agua. Las campanas resuenan a lo lejos. Por un instante, historia, leyenda y realidad parecen confundirse.

Y el trasgu sonrío.

Sabe que acaba de llegar al corazón mismo de Asturias.

III. Los Indianos

Al igual que sus vecinos gallegos, los asturianos fueron durante mucho tiempo un pueblo de emigrantes.

La pobreza empujó a generaciones enteras a buscar fortuna lejos de su tierra natal. Y fue hacia las tierras hispánicas de América adonde dirigieron sus pasos. Cuba, México, Argentina, Venezuela... aquellos nombres sonaban como promesas pronunciadas al otro lado del océano.

Muchos regresaron enriquecidos por sus aventuras y levantaron magníficas residencias en la tierra que los había visto partir.

Detrás de una de las más bellas, la Casa Azul de Colombres, se encuentra la figura de Íñigo Noriega, quien hizo fortuna en México antes de regresar a Asturias a comienzos del siglo XX.

Aquel espléndido palacio fue dedicado a su esposa, Guadalupe Castro García.

Doña Guadalupe. El nombre resuena como una invocación, como una oración pronunciada entre dos continentes.

Mexicana de nacimiento, llevaba en sus venas esa mezcla íntima y compleja del Viejo y del Nuevo Mundo, esa doble herencia que América fue tejiendo pacientemente a lo largo de los siglos.

No llegó a Asturias buscando sus raíces. Quizá ni siquiera sospechaba que pudiera tenerlas allí.

Fue su marido quien la condujo hasta Colombres, el pueblo de su infancia, durante uno de sus regresos a la patria.

Entre los hortensias azules de los jardines y las fachadas sobrias de las antiguas casonas de piedra, el tiempo parecía haberse detenido.

Ella acompañó a su esposo con la discreta ternura de quienes comprenden que ciertos viajes pertenecen a una parte secreta del alma que nunca podrá compartirse del todo.

Y entonces ocurrió algo inesperado. Se enamoró de Asturias, no con la cortesía distante del viajero educado. no con el entusiasmo convencional de quien desea agradar a la familia política, no. Fue un auténtico flechazo.

De esos que no admiten explicaciones inmediatas. Tal vez reconoció en aquellos paisajes algo que llevaba dentro sin saberlo, tal vez fue el verde profundo de las colinas. La melancólica luz atlántica, la manera en que los asturianos se aferran a su tierra como quien protege un secreto familiar, o quizá simplemente fue la belleza. La belleza desnuda y generosa de los valles, de los bosques y de los acantilados. Quedó maravillada. Y la palabra no resulta exagerada. Hay que entenderla en su sentido más puro: el instante en que la respiración se suspende y la mirada se detiene verdaderamente sobre aquello que contempla. Los indios habían construido sus casas para proclamar su éxito.

Doña Guadalupe ofrecía algo distinto. Algo más valioso. Ofrecía su afecto sincero a una tierra elegida libremente por el corazón. Sin obligaciones de sangre, sin imposiciones familiares. Simplemente por amor.

Los habitantes de Colombres y de los pueblos vecinos la recibieron con un entusiasmo extraordinario. Y, sobre todo, con sinceridad. Porque los asturianos no son un pueblo dado a las apariencias, su orgullo suele ser sobrio, su afecto, discreto, pero aquella vez abandonaron toda reserva. Celebraban en ella mucho más que a la esposa de uno de los suyos. Celebraban el regreso simbólico de todos los que habían partido.

De aquellos hombres y mujeres que abandonaron el puerto de Gijón con una maleta ligera y una esperanza inmensa. De quienes cruzaron el Atlántico rumbo a Cuba, México, Argentina o Venezuela buscando una vida mejor. De quienes regresaron enriquecidos, y también de quienes jamás regresaron. Doña Guadalupe encarnaba la cara más hermosa de la emigración. No la fortuna. No el prestigio, sino la fidelidad, fidelidad a una memoria, a un hombre, a una tierra que no la vio nacer y que, sin embargo, decidió amar. Era la prueba viviente de que el vínculo no se había roto, de que el océano no había borrado todas las huellas, de que algo profundamente asturiano había atravesado generaciones y continentes para reaparecer intacto en la mirada emocionada de una mujer mexicana de pie en un jardín de Colombres.

Las campanas repicaron. La gente aplaudió.

Y el trasgu, escondido bajo la sombra de un viejo castaño, contempló la escena con la emoción discreta de quien sabe reconocer esos raros instantes en los que la Historia y los sentimientos humanos se encuentran por fin.

Mis antepasados trasgos vivían entonces en la cercana cueva de El Pindal, hoy célebre por sus extraordinarias pinturas rupestres. Ellos fueron quienes me

transmitieron numerosas historias sobre la familia Noriega. Relatos susurrados de generación en generación.

Historias que todavía parecen resonar entre los acantilados y los bosques de esta costa asturiana donde la realidad y la leyenda conviven desde hace siglos.

Tras la muerte de Guadalupe, la vida de Íñigo tomó un rumbo más agitado. Varias amantes compartieron su existencia y le dieron numerosos hijos.

Terminó sus días en Ciudad de México, donde aún descansa en el Panteón Español.

Pero la memoria de Doña Guadalupe sobrevivió. Quizá porque algunas personas logran algo excepcional. Consiguen que una tierra las adopte. Y cuando eso ocurre, ya no importa el lugar de nacimiento. Se pertenece para siempre al paisaje que nos ha elegido.

Asturias ha dado al mundo hombres ilustres, exploradores, escritores, marinos, artistas e industriales, pero su patrimonio más valioso no siempre está hecho de piedra ni de oro. A veces está hecho de recuerdos, de afecto, y de gratitud.

La historia de Doña Guadalupe pertenece precisamente a esa categoría, a la de las historias que explican mejor que cualquier monumento el alma de un pueblo.

IV. El Reino de los Trasgos

Tras despedirme de Colombres y de la amable sombra de Doña Guadalupe, continuó mi camino hacia el corazón de Asturias.

Las carreteras serpentean entre montañas y valles cubiertos por una vegetación exuberante. Los bosques parecen avanzar hasta el borde mismo de los caminos. Los helechos se apoderan de las laderas. Los robles y los castaños dibujan bóvedas verdes bajo las que el viajero encuentra refugio del sol y de la lluvia.

Porque en Asturias ambas cosas son posibles el mismo día. A veces la misma hora.

Los lugareños suelen decir que aquí existen todas las estaciones antes de la cena. Y sospecho que no exageran demasiado.

A medida que avanzo, voy dejando atrás la costa para adentrarme en una Asturias más íntima. Menos conocida por los visitantes apresurados. Una Asturias de aldeas escondidas, de campanarios silenciosos y de caminos que parecen perderse en el tiempo.

Es precisamente en estos lugares donde los trasgos se sienten más cómodos. Los turistas buscan monumentos. Los trasgos buscamos historias. Y Asturias está llena de ellas.

Mis pasos me conducen finalmente hacia el monte Naranco.

Mucho antes de que los autobuses descargaran grupos de visitantes armados con cámaras fotográficas, este monte ya ocupaba un lugar especial en la memoria de mis antepasados.

Desde sus laderas se domina Oviedo.

La ciudad aparece a lo lejos como una isla de piedra rodeada por un océano de colinas verdes. Pero no es la vista lo que atrae a los trasgos. Es aquello que se alza sobre la montaña, Santa María del Naranco.

Cuando la contemplo por primera vez, me quedo inmóvil, no porque sea gigantesca, todo lo contrario. Su belleza nace precisamente de sus proporciones. Parece una obra de orfebrería depositada con delicadeza sobre la cumbre.

El edificio desafía las categorías habituales. No es una iglesia en el sentido convencional. No es un palacio en el sentido estricto.

Es una creación singular nacida del esplendor del antiguo Reino de Asturias. Fue levantada durante el reinado de Ramiro I en el siglo IX. Y aún hoy conserva una elegancia que desafía el paso del tiempo, las líneas son puras, los volúmenes armoniosos. Los arcos parecen dibujados por un artista enamorado de la geometría. Nada sobra, nada falta, todo parece haber encontrado su lugar exacto.

Los hombres construyen a veces monumentos para impresionar. Santa María del Naranco fue construida para perdurar, y esa diferencia se percibe de inmediato.

Me siento sobre una piedra cubierta de musgo y observo cómo la luz de la tarde acaricia lentamente los muros. Los siglos pasan. La piedra permanece.

Comprendo entonces por qué tantos historiadores consideran el arte prerrománico asturiano una de las joyas menos conocidas de Europa. No posee la fama de las grandes catedrales góticas, ni la espectacularidad de los monumentos romanos. Pero posee algo más raro intimidad.

Quien visita estos edificios siente la impresión de descubrir un secreto. Y los secretos siempre dejan una huella más profunda que los espectáculos.

Mientras permanezco allí, varios trasgos comienzan a reunirse discretamente. Aparecen detrás de los árboles. Surgen entre los helechos. Se esconden tras los muros antiguos.

Los reconozco enseguida. Algunos pertenecen a familias que conozco desde hace generaciones. Otros proceden de rincones remotos de Asturias. Todos comparten la misma sonrisa traviesa, los mismos ojos brillantes, y la misma incapacidad para tomarse demasiado en serio.

Nos reunimos una vez al año. No figura en ningún calendario oficial. Ninguna oficina de turismo anuncia el acontecimiento, y sin embargo constituye una de las tradiciones más antiguas de nuestra especie.

Hablamos de los tiempos pasados, intercambiamos historias. Comentamos las novedades del mundo humano. Y, como siempre ocurre cuando varios tragos coinciden, terminamos riéndonos de todo.

Especialmente de nosotros mismos, la conversación deriva inevitablemente hacia uno de los grandes asuntos nacionales : la sidra.

Porque ningún pueblo ha desarrollado una relación tan apasionada con una bebida como los asturianos con su sidra. En Asturias, la sidra no se sirve. Se celebra. El ritual del escanciado posee algo de ceremonia y de espectáculo. La botella se eleva por encima de la cabeza. El brazo se estira. El vaso espera abajo, y el chorro cae desde lo alto con una precisión admirable.

He visto a viajeros extranjeros contemplar esta operación con la misma fascinación que dedicarían a un número de circo, y en cierto modo, no están del todo equivocados.

Porque escanciar bien exige práctica, pulso, experiencia, y una cierta elegancia.

Los concursos de escanciadores reúnen auténticos virtuosos. Algunos parecen desafiar las leyes de la física. El líquido cae exactamente donde debe caer : ni una gota más, ni una gota menos.

Los espectadores observan con la atención solemne reservada a los grandes acontecimientos.

Los tragos, naturalmente, apostamos discretamente sobre los resultados, con mayor entusiasmo del que solemos reconocer.

La tarde avanza. Las risas se mezclan con las historias. Las botellas se vacían.

La montaña se tiñe lentamente de tonos dorados. Yo pienso que quizá el verdadero secreto de Asturias no reside únicamente en sus paisajes, ni siquiera en su historia. Reside en su capacidad para conservar la alegría sin perder la memoria. Los asturianos recuerdan, pero no viven anclados al pasado. Honran sus raíces, pero continúan avanzando. Celebran sus tradiciones, pero no las convierten en museo. Tal vez por eso esta tierra posee una vitalidad tan singular. Aquí el pasado sigue respirando, no como una reliquia sino como una presencia.

Cuando el sol desaparece detrás de las montañas, los tragos comienzan a dispersarse. Unos regresan a los bosques, otros a las cuevas. Algunos, según sospecho, terminan la noche escondidos en graneros y bodegas.

Yo emprendo de nuevo el camino. Oviedo me espera.

Y con ella nuevas historias. Porque en Asturias, cada sendero parece conducir inevitablemente hacia una leyenda.

V. El Camino

Llega un momento en todo viaje en que el caminante deja de contar los kilómetros.

Ya no presta demasiada atención a las etapas ni a los mapas. Los horarios pierden importancia. Las distancias dejan de ser una preocupación.

El camino termina por imponer su propio ritmo y es precisamente entonces cuando comienza el verdadero viaje.

Yo recupero mi apariencia humana para emprender una parte de la aventura por el Camino Primitivo, el más antiguo de todos los caminos jacobeos. Fue el que siguió Alfonso II el Casto cuando partió desde Oviedo para verificar el hallazgo de la tumba del Apóstol. Muchos peregrinos consideran esta ruta una de las más exigentes y también una de las más bellas.

Atraviesa una Asturias más secreta, menos turística, más rural, más auténtica. Aquí los grandes paisajes no buscan impresionar, simplemente existen y eso basta.

Los senderos avanzan entre montañas suaves, bosques centenarios y aldeas donde el tiempo parece discurrir a una velocidad diferente. Los hórreos continúan vigilando los caminos. Las vacas ocupan los prados con una tranquilidad filosófica. Los campanarios marcan las horas sin ninguna prisa. el peregrino aprende poco a poco a aceptar esa lentitud. Al principio la soporta, después la aprecia, finalmente la necesita..

Caminar es una forma de despojarse. Cada jornada elimina una capa superflua, una preocupación, una urgencia, una obligación imaginaria.

El mundo moderno se construye sobre la aceleración. El Camino propone exactamente lo contrario : caminar, respirar. observar, repetir. Parece poco, y, sin embargo, transforma profundamente. Durante una de esas jornadas llego al castro de Coaña. El lugar domina el paisaje desde una altura moderada. No posee la grandiosidad de una fortaleza medieval ni la monumentalidad de una ciudad romana. Su fuerza nace de otra cosa : de la antigüedad, de la continuidad, de la impresión de que generaciones enteras vivieron aquí observando el mismo horizonte.

Las viviendas circulares se distribuyen con armonía sobre la colina. Las piedras parecen conservar todavía la memoria de quienes las colocaron. Los arqueólogos explican. Los paneles informativos detallan fechas y descubrimientos.

Pero hay algo que ningún panel puede describir : el silencio, un silencio antiguo, un silencio que parece proceder de siglos remotos.

Me siento sobre una roca. El viento recorre las estructuras de piedra.
Por un instante imagino a los habitantes del castro observando el mar lejano.

Esperando comerciantes. Temiendo invasores. Celebrando cosechas. Llorando a sus muertos. La vida humana cambia muy poco a lo largo de los siglos. Solo cambian los decorados.

Abandono Coaña con esa sensación tan particular que dejan los lugares habitados durante generaciones. Como si una parte de quienes vivieron allí continuara acompañando discretamente al visitante.

El camino prosigue hacia la costa occidental. Y allí aparece uno de los grandes milagros asturianos : Cudillero.

He visto muchas localidades marineras. algunas hermosas, otras pintorescas. Unas pocas verdaderamente memorables. Pero Cudillero pertenece a una categoría diferente. La primera visión resulta inolvidable.

Las casas parecen precipitarse por la ladera de la montaña hasta alcanzar el puerto. Se apilan unas sobre otras como si hubieran sido construidas por un niño particularmente inspirado. Los colores se suceden en una alegre cascada : azules, amarillos, verdes, blancos, rojos. Todo ello reflejado en las aguas tranquilas del puerto.

Desde la distancia, el conjunto recuerda un anfiteatro orientado hacia el mar. Un teatro donde los pescadores han sido durante siglos los verdaderos protagonistas.

Desciendo lentamente por las callejuelas. Cada rincón ofrece una nueva perspectiva. Cada escalera conduce a una vista distinta. Cada balcón parece dialogar con el océano. Aquí el mar está presente en todo : en la arquitectura, en las conversaciones, en los olores, en la memoria colectiva.

La vida de generaciones enteras dependió de él y esa dependencia ha dejado una huella profunda.

Me siento en una terraza frente al puerto. Los barcos descansan después de la jornada. Las gaviotas patrullan el cielo con la arrogancia habitual de su especie. El aire transporta aromas de pescado fresco y sal marina.

Pido una ración de pescado, después otra, y, por prudencia científica, una tercera.

El investigador serio debe verificar sus conclusiones. Los habitantes de Cudillero parecen comprender perfectamente esta metodología.

La tarde transcurre lentamente. Los turistas van desapareciendo.

Los pescadores recuperan el protagonismo. La luz cambia. Las fachadas se vuelven doradas. El puerto adquiere una serenidad casi irreal. Es entonces cuando el trasgu regresa discretamente.

Porque algunos lugares exigen una mirada distinta. No basta con contemplarlos. Hay que escucharlos y Cudillero habla. Habla de tormentas, de naufragios, de regresos, de ausencias, de generaciones enteras que aprendieron a convivir con la incertidumbre del mar.

Pienso una vez más en los emigrantes, en los marineros, en los peregrinos. Todos comparten algo esencial : la aceptación de la distancia, la capacidad de partir Y también la esperanza de regresar.

Quizá por eso Asturias produce tantos viajeros.

Porque es una tierra profundamente arraigada. Y solo quien posee raíces sólidas puede permitirse alejarse.

Cuando abandono Cudillero, el sol comienza a descender sobre el Cantábrico. Las aguas reflejan tonos de cobre y oro. El horizonte se difumina lentamente.

Yo continúo mi camino. Gijón y Oviedo me esperan todavía.

Pero ya empiezo a comprender algo importante, Asturias no se descubre, Asturias se merece : kilómetro tras kilómetro, paso tras paso, historia tras historia. Como ocurre con todas las tierras que dejan huella para siempre.

VI. Las Dos Capitales del Corazón

Entonces llega Gijón. Hay ciudades que impresionan. Hay ciudades que seducen. Hay ciudades que adoptan.

Gijón pertenece a esta última categoría.

Nada más llegar, uno percibe una energía particular. La ciudad posee la vitalidad de los puertos y la elegancia discreta de las viejas urbes atlánticas. Aquí el mar no es un decorado. Es un compañero de

Camino por el paseo marítimo de San Lorenzo mientras las olas del Cantábrico golpean rítmicamente la playa. La bahía se curva con una armonía casi perfecta. Los corredores avanzan junto a los jubilados. Los niños juegan sobre la arena. Los surfistas observan el horizonte con la esperanza de una nueva serie de olas.

La ciudad vive. Y lo hace sin estridencias. Como quien conoce perfectamente su lugar en el mundo.

Sin embargo, no es la playa lo que más profundamente me conmueve. Ni siquiera el antiguo barrio de Cimavilla, encaramado sobre su promontorio como un vigía frente al océano.

No, mi destino se encuentra un poco más lejos.
Allí donde una mujer contempla eternamente el mar : el Monumento a la Madre del Emigrante.

Me acerco lentamente. Conozco su historia. Pero ninguna fotografía prepara realmente para el encuentro. La figura se alza frente al horizonte, sola. inmóvil, vulnerable y, al mismo tiempo, extraordinariamente fuerte.

Los gijoneses la llaman familiarmente *La Lloca*.
La loca, pero esa aparente locura contiene toda la cordura del amor.

La mujer mira hacia el océano, espera, busca, recuerda. Su mirada atraviesa las aguas en dirección a América, hacia Cuba, México, Argentina, Venezuela.

Todos esos destinos que durante generaciones absorbieron a hijos, maridos, hermanos y padres.

Miles de asturianos partieron. Algunos regresaron, muchos no. Quienes permanecieron aprendieron a convivir con la ausencia.

Frente a la escultura guardo silencio. El viento sopla con fuerza. Las olas estallan contra las rocas. Y, por un instante, la estatua parece cobrar vida.

Pienso en todas aquellas madres que acompañaron a sus hijos hasta el puerto.

En los abrazos apresurados, en las lágrimas contenidas, en las promesas de regreso, en las cartas esperadas durante meses, en los años de incertidumbre.

La emigración suele contarse desde el punto de vista de quienes parten. Mucho menos desde el de quienes esperan y sin embargo la espera también es una forma de viaje, un viaje inmóvil, un viaje interior.

A veces más difícil que cualquier travesía oceánica.
Comprendo entonces por qué este monumento emociona tanto a los asturianos.

No representa únicamente a una mujer, representa una experiencia colectiva, una herida, una memoria transmitida de generación en generación. compartida.

Incluso quienes nunca tuvieron familiares emigrantes reconocen algo universal en esa figura enfrentada al horizonte. Todos hemos esperado alguna vez. Todos hemos perdido algo. Todos hemos deseado un regreso. Permanezco largo rato contemplando el mar junto a ella.

Después continúo mi camino, porque otra ciudad me espera.

La ciudad donde comenzó realmente el Camino : Oviedo.

O, como dicen muchos asturianos con legítimo orgullo:

«Quien va a Santiago y no al Salvador, visita al criado y deja al Señor.»

La llegada a Oviedo posee una solemnidad distinta, más serena. más interior.

La ciudad no se ofrece de inmediato. Se deja descubrir poco a poco. Sus calles antiguas invitan a caminar sin prisa. Las plazas aparecen de repente entre edificios elegantes.

Las campanas marcan las horas con una cadencia que parece ajena al tiempo moderno.

Y por encima de todo se eleva la catedral. La torre gótica domina la ciudad como un faro espiritual. Durante siglos orientó a peregrinos procedentes de toda Europa. Todavía hoy continúa ejerciendo esa silenciosa atracción. Cruzo sus puertas con respeto.

No es únicamente un monumento. Es un lugar donde generaciones enteras han depositado sus esperanzas, sus miedos y sus plegarias.

Pero mi destino se encuentra en el corazón mismo del edificio, la Cámara Santa. Pocas veces un espacio tan reducido ha concentrado tanta historia. Aquí se conservan algunas de las reliquias más veneradas de la Cristiandad hispánica. Aquí acudieron reyes, obispos, peregrinos, guerreros. Aquí la historia de Asturias se entrelaza con la de España y la de Europa. Las piedras parecen cargadas de memoria. Cada muro parece susurrar nombres olvidados. Alfonso II está presente en todas partes. Fue él quien convirtió Oviedo en capital de un reino. Fue él quien impulsó el culto jacobeo. Fue él quien comprendió que la fe podía convertirse también en un elemento de cohesión para una tierra naciente.

Mientras observo los antiguos relicarios, pienso en la extraordinaria continuidad de la historia asturiana, desde Pelayo en Covadonga, hasta Alfonso II en Oviedo. Desde los castros prerromanos, hasta las iglesias del Naranco. Desde los emigrantes que cruzaron el Atlántico, Hasta los peregrinos que recorren hoy los caminos de Santiago.

Todo parece formar parte de un mismo relato, Un relato complejo, a veces doloroso, a menudo heroico, pero siempre profundamente humano.

Cuando abandono la catedral, la tarde comienza a descender sobre la ciudad. Las piedras adquieren tonalidades doradas. Los cafés se llenan de conversación. Las plazas recuperan lentamente su bullicio cotidiano. Y yo comprendo que Gijón y Oviedo no son rivales. Como a veces se bromea entre sus habitantes. Son complementarias : Una mira al océano, la otra hacia las montañas, una habla de partidas, la otra de permanencia. Una representa la aventura. la otra la memoria.

Ambas juntas explican mejor que ningún discurso el alma profunda de Asturias.

Mientras me alejo por las calles ovetenses, sé que mi viaje se aproxima a su final. Pero también sé algo más. Hay lugares que se visitan. Y hay lugares que permanecen.

Asturias pertenece, sin duda alguna, a los segundos.

VII. Asturias Querida

Todo viaje termina. Incluso aquellos que desearíamos prolongar indefinidamente.

Llega siempre el momento en que el caminante debe recoger sus recuerdos, ajustar una última vez las correas de la mochila y aceptar que el camino se aleja detrás de él.

Sin embargo, algunas tierras se resisten a desaparecer. Asturias es una de ellas.

Mientras contemplo por última vez las montañas que se funden con el horizonte atlántico, comprendo que este viaje nunca ha sido únicamente una sucesión de etapas.

Ha sido un encuentro, un encuentro con una historia, con una cultura, con un pueblo, Y, sobre todo, con una forma particular de habitar el mundo..

He recorrido senderos antiguos.

He seguido las huellas de reyes, peregrinos, marineros y emigrantes. He atravesado valles donde aún resuenan las leyendas.

He escuchado el murmullo de los bosques, el rumor de los ríos y la voz incesante del Cantábrico.

Y en cada lugar he encontrado algo más que paisajes.

He encontrado humanidad.

Los asturianos poseen una relación singular con su tierra.

La aman sin necesidad de proclamarlo constantemente. La defienden sin agresividad. La transmiten sin imponerla.

Su identidad no es una muralla. Es una raíz, una raíz profunda que permite abrirse al mundo sin perderse en él.

Quizá por eso tantos asturianos partieron. Y quizá por eso tantos regresaron, porque uno puede alejarse de Asturias.

Pero Asturias nunca se aleja del todo de quien la ha llevado en el corazón.

Pienso en Pelayo, en Alfonso II, En los constructores de Santa María del Naranco, en los habitantes de los castros, en los pescadores de Cudillero, en los mineros, en los ganaderos.

Pienso en los emigrantes que cruzaron el Atlántico con más esperanza que certezas.

Todos ellos forman parte de una misma historia, no una historia de conquistas espectaculares, ni de imperios inmensos, sino una historia de resistencia, de perseverancia, de fidelidad.

Fidelidad a una tierra difícil y generosa al mismo tiempo

Fidelidad a una memoria compartida.

Fidelidad a una manera de vivir.

Y entonces vuelve a aparecer el trasgu, no el personaje de las leyendas, no la criatura traviesa que se esconde en los graneros o juega bromas a los campesinos, sino el símbolo.

La mirada curiosa que me ha acompañado durante todo el viaje : la capacidad de sorprenderse, La voluntad de seguir buscando historias donde otros solo ven paisajes. Quizá todos necesitamos un pequeño trasgu interior, una parte de nosotros que conserve la curiosidad de la infancia. Que siga creyendo en los caminos, que continúe maravillándose ante la belleza. Que no permita que la rutina convierta el mundo en algo previsible.

El mío permanecerá aquí, entre montañas y bosques, junto a los hórreos y las aldeas, cerca de los acantilados donde las olas golpean sin descanso.

Tal vez lo encuentre algún caminante futuro, quizá un peregrino cansado., quizá un viajero distraído, quizá alguien que llegue a Asturias sin saber exactamente lo que busca.

Entonces el trasgu volverá a hacer lo que mejor sabe hacer : contar historias.

Porque Asturias está hecha de historias, historias antiguas y nuevas, historias heroicas y humildes, historias de partidas y regresos, historias de amor, de trabajo, de fe y de esperanza, historias que continúan escribiéndose cada día.

El sol comienza a descender lentamente sobre el horizonte. Las montañas se tiñen de tonos azules y violetas. El mar recoge los últimos reflejos de la tarde. Y una canción parece surgir de la propia tierra. Una canción conocida.

Una canción que acompaña a generaciones de asturianos desde hace más de un siglo. Una canción que habla de amor y de nostalgia. De pertenencia y de memoria.

«Asturias querida, Asturias de mis amores...»

Sonrío.

Porque ahora comprendo esas palabras mejor que cuando inicié el viaje.

Asturias no es únicamente un lugar. Es una emoción. Una manera de recordar. Una manera de regresar. Y mientras abandono el pequeño reino, sé que una parte de mí

permanecerá para siempre aquí. Entre el azul del cielo y el verde de las montañas. Entre la historia y la leyenda. Entre el mar y la memoria. En Asturias.

Asturias querida... no de mis amores, sino de mis amistades.

Son ellas quienes guiaron mis primeros pasos en suelo español, quienes iniciaron mis primeras emociones, quienes dieron materia a mi deseo de aprender, de conocer, de amar su región. Ellas educaron al neófito que era yo, plantaron los jalones de mi pasión por lo románico, despertaron en mí el deseo de hablar su lengua. Ellas estimularon mi gusto natural por las lenguas latinas, hasta abrirme, más allá del castellano, a los encantos del bable, ese idioma local que expresa por sí solo toda la singularidad lingüística de España. Ellas acompañaron todas mis visitas, todos mis descubrimientos, enseñándome mediante la práctica la gastronomía local, compartiendo conmigo sus círculos familiares, amicales, profesionales. Ellas fueron las madrinas y padrinos de todas mis atracciones hispánicas.

Asturias querida, Asturias paraíso de las amistades...

Siempre en Asturias.

Suite galicienne **Nouvelle.**

Michel Le Guyader





Suite galicienne

1 - Pedro, fils de la mer

Pedro enfourne une grosse part de poulpes à la galicienne saupoudrées de paprika. Elles cuisent dans un chaudron installé sur la terrasse du restaurant qui propose, aux chalands, des assiettes fumantes. Il se situe à quelques encablures du port, dans la rue pentue qui fait la jonction entre le vieux quartier et les quais .

Pedro, le galicien pure souche, traîne ses guêtres à longueur de journée, quand il ne travaille pas, dans le « casco vello » du vieux Vigo.

Il est pêcheur. Vigo est le premier port de pêche européen et toute l'activité de la ville gravite autour du monde du poisson. L'air embaume la marée en permanence.

La horde des mouettes et des goélands a élu domicile sur toute la longueur des quais.

La musique naturelle du bord de mer est le fruit de leurs notes aiguës. A l'instar du cheval, les mouettes hennissent, dit-on en Galice, en une série de stridulations éraillées, pareilles aux appels à la vente des marchandes de poissons du marché du port. Les goélands jappent comme des caniches en colère.

La partition musicale est originale.

La batterie qui accompagne le concert permanent provient des chantiers navals qui jalonnent le port. Les coups de marteaux, sur la coque des bateaux, font office de cymbales et de tambours. Les instruments à vent arrivent de la mer et opèrent au rythme des entrées et sorties des navires dont les sirènes ont beaucoup de nuances, stridentes et acides quand elles annoncent la sortie, de hautbois virils au retour.

Le crissement des roues des voitures, des motos et des chariots transportant le

poisson, joue le rôle des cordes. Le pianiste s'est hissé sur la colline du château, pour mieux dominer l'orchestre. Il utilise le crénelage des remparts comme clavier de piano. Jules Verne est le chef d'orchestre, il est considéré comme l'ambassadeur littéraire de Vigo, grâce à son livre « Vingt mille lieues sous les mers ». Sa statue trône près de la gare maritime.

D'ailleurs, le titre de la partition, c'est la « baie de Vigo » C'est lui qui a écrit: « la baie de Vigo est le plus grand trésor de la ville. Son origine, son moteur, son passé et son avenir... »

L'épouse de Pedro, Maria José, est une « mariscadora » pêcheuse de coquillages. Chaque matin, au cycle de la marée, elle enfourche sa mobylette pour se rendre sur les bords de l'estuaire de l'Arousa.

Les pieds dans la vase, munie de hautes cuissardes, l'échine courbée, elle gratte avec sa « horquilla » la fourche à deux manches et grandes dents, pour soulever, au plus profond, les précieux coquillages. Elle y retrouve sa communauté de pêcheuses. La pêche à pied est un travail de femmes de caractère, dures à la tâche. Maria José gagne correctement sa vie et avec la solde de Pedro, sans rouler sur l'or, ils s'en sortent bien.

Le frère de Pedro, David, marié à une Chinoise, est parti s'installer comme restaurateur à Malaca en Malaisie. Le nom de son restaurant, « Salud Tapas », est évocateur de la cuisine espagnole. Il est situé dans le quartier chinois. Il ne rentre que très rarement au pays. Toutes les semaines, ils se parlent au téléphone. Watsapp est leur sauveur, car les communications sont chères et ainsi, ils peuvent prolonger leurs conversations sans crainte de devoir faire exploser le tiroir caisse.

Le couple a un fils, José Ramon. Un adolescent de 13 ans. Il ne fera pas le travail de son père. Il travaille bien à l'école. Il se voit déjà avocat ou médecin.

Le week end, quand Pedro n'est pas en mer, le trio adore arpenter la région. La Galice regorge de ressources culturelles, visuelles. Quand on connaît son territoire, on l'aime davantage, on y vit mieux.

Pedro est un fin connaisseur des choses de la nature. Il a une bonne connaissance de l'histoire de la Galice. Aussi s'efforce t-il de transmettre sa passion, son attachement à sa terre natale.

Quand ils se baladent dans la zone proche, ils prennent la bicyclette. On peut s'arrêter où on veut, quand on veut. En plus, le sport est bon pour la santé. Ils empruntent les chemins et sentiers côtiers qui foisonnent.

Le chemin du nord de la ville leur permet de suivre l'anse de Vigo, puis de l'anse de Teis, de Saint Simon et pour finir la crique de Rande.

Dès la sortie de l'agglomération, ils s'arrêtent devant le premier grenier à grain, Horreo, de la randonnée.

Celui-ci est particulier. Il est entièrement en granit, surmonté d'une croix chrétienne. Mais surtout, il est beaucoup plus grand que d'ordinaire. Contrairement au grenier asturien, le galicien est généralement en pierre, véritable mausolée du grain.



2 - Les sentiers de la ria de Vigo`

La famille de Pedro, toujours sur le chemin côtier longe la ria de Vigo. Elle dépasse un alignement de plages et petites marinas avant de déboucher au pied du mont da Guia. En vélo, l'ascension est rapide et s'ouvre sur l'esplanade de l'ermitage de Nostra Señora da Guia dans le style baroque de Compostelle. L'église est enlacée par un superbe jardin. Mais le clou de la halte est la vue imprenable sur la rade et la campagne verdoyante. Le soleil irradie les flots de l'estuaire et allume les fleurs d'ajonc qui parsèment les abords du parc et les flancs de la colline qui se glissent dans la mer, en touches jaune d'or pareilles à des buissons ardents.

3 - Le trésor englouti de Rande

Pedro interpelle José Ramon et lui demande, si en cours, il a étudié la fameuse bataille navale de Rande. C'est à cet endroit précis qu'elle s'est déroulée en octobre 1702. La flotte française alliée à celle des espagnols s'était retranchée au fond de la ria pour protéger le trésor transporté par les galions espagnols, en provenance de leurs colonies d'Amérique latine. La flotte franco-espagnole fut défaite par la coalition Anglo-néerlandaise conduite par l'amiral anglais Rooke, connu également pour avoir été le gouverneur de Gibraltar. Tous les trois ressentent une bouffée d'émotion à cette évocation.

Jose Ramon, petit intellectuel en devenir, s'est tout de suite fait là promesse d'approfondir le sujet.

Quant à Maria José, elle jure qu'elle n'aura plus tout à fait le même regard sur la Ria, son lieu de travail.

Le retour au bercail, en trois coups de pédale, se déroule dans la bonne humeur. La petite famille oublie la fatigue de la journée dans la perspective, comme c'est dimanche, d'une bonne tortilla, d'un grand plat de pimientos del padron, bien relevé, arrosé pour les parents, d'un verre de vino verde.

Ils se rendent au restaurant « À Pedra » proche de la place de la Constitucion dans

le Casco vello. Ils s'attablent dans une salle à l'ancienne qui s'ouvre sur un jardin luxuriant et fleuri. Détente et repos, plaisir de bouche, que demander de mieux, dans ce cocon chaleureux et convivial ?

La petite place, pavée, respire l'histoire. L'ancienne mairie observe, en gardienne du quartier, l'agitation du lieu. Les mouettes, les pigeons et autres petits oiseaux guettent le moindre morceau de pain ou miettes que les nombreux mangeurs de « bocadillos » laissent s'échapper sur le sol.

Demain, Pedro et Maria José reprennent le travail, lui en mer, elle sur la grève. Ils projettent déjà la prochaine balade. Ils prendront la voiture, cette fois, car ce sera le Cap Finisterre et la Corogne.

Au collège, Jose Ramon évoque la bataille navale de Rande avec son professeur d'histoire. Ce dernier, décide de la raconter et de la commenter à toute la classe. Il n'oublie pas, au passage, afin de captiver davantage ses élèves, de narrer l'anecdote du fameux trésor issu d'un galion coulé à l'occasion et qui reposerait au fond de la Baie, entre l'île de Erbedosas et le village de Larache. Initiez-vous à la plongée sous marine, mes enfants, peut être gagnerez-vous le gros lot!....

4 - Entre mer et mémoire

Il est quatre heures du matin, Pedro embarque sur le beau chalutier pêche arrière, rouge et jaune de 23 mètres . Luis Fernandez, le patron, l'a baptisé « Celtica » en l'honneur de l'équipe de foot de Vigo.

Il doit passer deux jours en mer et reviendra avec un chargement de poulpes, de merlus, de merlans et autres poissons du large.

Maria José et son fils, en attendant le pêcheur, vaquent à leurs occupations. Ils habitent le quartier de Bouzaz proche du port et du centre historique. Le «barrio» respire encore l'histoire maritime de ce vieux repère des pêcheurs. Les rue pavées et les balcons fleuris, les petites maisons de pêcheurs aux volets bleus, le linge qui sèche aux fenêtres, renvoient une image d'Épinal et insufflent une sensation de passé pauvre, laborieux. On y ressent une atmosphère chargée d'humidité marine et une odeur de marée prononcée.

La longue promenade sur le paseo maritimo permet de goûter aux plaisirs de la vue des eaux scintillantes de la baie .

Un des moments forts, se révèle au marché du dimanche matin. Il bouillonne d'une animation éclectique, voire folklorique quand les joueurs de Gaïta aiguillonnent les danseurs souvent en costume traditionnel.

Jose Ramon fréquente le collège Miralba au pied du château. Forteresse construite au 17ème siècle sur la colline la plus élevée du centre de Vigo, sur l'emplacement d'un fort plus ancien. Mirador idéal pour surveiller l'ennemi, il est par dessus- tout, le lieu le plus tranquille jouissant d'un jardin superbe, pour contempler, s'extasier devant l'une des plus belles baie d'Europe.

En face, de l'autre côté de la ria, sur la presqu'île de Pontevedra, la ville de Cangas avec ses quarante deux plages tient la dragée haute à Vigo. Elle précède de quelques kilomètres, le sublime Cap Home, qui tente, en vain, de rejoindre les îles du parc national de Galice et l'île de Saint-Martin. Il a beau tendre ses rochers au plus loin dans l'océan, il n'arrive pas à faire la jonction. Il faut dire que ces deux îles sont tellement riches et brillantes qu'elles snobent la terre ferme en brandissant de drapeau de l'autonomie.

5 - Finisterre, le bout du monde

La fin de la semaine approche et Pedro termine sa marée, il réfléchit à sa balade du samedi. « À nous le Cap Finisterre » pense-t-il.

Une petite heure de voiture sur une route qui borde la ria. Elle serpente et monte, à plusieurs reprises, avant de déboucher sur le lieu dont tous les pèlerins rêvent, le terminus des marcheurs. La fin de l'ascension vers le nez de la Galice s'accomplit à pied. Les marcheurs de Compostelle ont pris l'habitude de laisser leurs chaussures et de brûler un vêtement, par tradition.

Après trois kilomètres de parade sportive, le phare de Fisterra, nous accueille. Il a fait appel à tous les vents de l'Atlantique pour nous envelopper et nous purifier avant la montée de ses 17 mètres. Le promontoire sur lequel il trône domine l'océan d'une hauteur avoisiant les 120 mètres.

Quelle émotion de savoir qu'on est au point le plus à l'ouest de l'Europe. On comprend alors pourquoi les Galiciens ont toujours eu le goût du voyage, par la pêche, le commerce intercontinental et l'émigration. Peut-être, est-ce l'héritage des Celtes, leurs ancêtres, entre autres, grands voyageurs et grands émigrés, eux mêmes.

6 - Deux Finistères, une même âme

Il y a beaucoup de similitudes avec le cap Finistère, la pointe de Raz, de sa cousine, la Bretagne française.

Un fort ancrage dans le sol, le granit, l'ardoise, deux fortes personnalités lapidaires les réunissent. On peut imaginer que la spiritualité celte est commune, par les vestiges de sa représentation. Des menhirs et dolmens identiques s'érigent dans les campagnes des deux régions. Le même océan baigne leurs racines communes, ethnologiques, historiques, économiques avec la pêche, et culturelles. La musique galicienne, hispanisante est pourtant si proche de celle des celtes du nord, ne serait-ce que par la Gaïta, cornemuse du Sud.

Il y a, entre la Galice et la Bretagne, une parenté qui dépasse les simples ressemblances de paysage. Lorsque l'on contemple le cap Finistère galicien et la

pointe du Raz bretonne, on est frappé par cette même impression de fin du monde : la terre s'achève brusquement dans l'océan, les falaises affrontent les vents d'ouest et l'horizon semble ouvrir la porte vers l'infini. Les deux territoires portent d'ailleurs un nom évocateur de cette situation extrême : *Finis Terrae*, la fin de la terre.

Cette proximité se lit d'abord dans la matière même du paysage. Le granit domine partout, façonnant les côtes, les villages et les monuments. L'ardoise couvre les toits et prolonge dans l'architecture la couleur sombre des rochers. Bretagne et Galice partagent ainsi une même identité minérale, forgée par la pierre, qui imprime à leurs habitants une réputation de solidité, de discrétion et de persévérance. Ces terres semblent avoir hérité du caractère de leurs falaises : résistantes aux tempêtes et profondément enracinées.

À cette communauté géologique s'ajoute un héritage plus ancien encore. Les campagnes galiciennes comme bretonnes sont parsemées de menhirs, de dolmens et d'autres vestiges mégalithiques. Bien que séparés par des siècles de transformations historiques, ces monuments témoignent d'un même rapport ancestral au sacré, à la terre et aux cycles de la nature. Ils nourrissent l'idée d'un fonds spirituel commun, souvent associé à l'univers celtique. Les légendes, les croyances populaires et le goût pour les récits où le monde visible côtoie l'invisible semblent traverser les deux régions avec une remarquable continuité.

L'océan Atlantique constitue sans doute le lien le plus profond entre ces deux extrémités de l'Europe occidentale. Plus qu'une frontière, il a longtemps été une voie de circulation et d'échanges. Les pêcheurs bretons et galiciens ont affronté les mêmes tempêtes, connu les mêmes campagnes lointaines et développé des savoir-faire comparables. La mer a façonné leur économie, mais aussi leur imaginaire collectif. Dans les deux cultures, elle apparaît tour à tour nourricière et redoutable, source de richesse autant que de tragédies.

Cette proximité se retrouve également dans les traditions culturelles. La musique galicienne, malgré son appartenance au monde ibérique, conserve des accents étonnamment familiers aux oreilles bretonnes. La gaïta, la cornemuse galicienne, répond naturellement au biniou breton. Les mélodies, souvent portées par des rythmes de danse anciens, évoquent une même sensibilité mélancolique et festive à la fois. Elles racontent les départs en mer, les amours, les moissons et les légendes, comme si les vents de l'Atlantique transportaient depuis des siècles un même souffle musical d'une rive à l'autre du golfe de Gascogne.

Au-delà des différences de langue et d'histoire politique, la Galice et la Bretagne semblent ainsi appartenir à une même famille de l'Atlantique. Deux terres de pierre et de vent, tournées vers l'océan, attachées à leurs traditions et à leur mémoire. Deux Finistères qui, chacun à leur manière, regardent vers le large tout en demeurant profondément fidèles à leurs racines.

7- Du lac de Fervenza à La Corogne

La marche du retour a capitalisé de la fatigue et ralentit l'allure.

Ils leur reste encore une centaine de kilomètres à parcourir par des routes sinueuses, mais d'un charme irrésistible. Ils optent pour l'itinéraire longeant le lac de Fervenza, dont les rives paisibles offriront une halte idéale pour se reposer et déjeuner.

Pour l'occasion, Maria José a préparé un pique-nique digne d'un banquet. Dans les paniers s'entassent pâtés de poissons et fruits de mer, généreux *bocadillos* garnis de jambon *pata negra* et de beurre galicien, salades de pommes de terre agrémentées de tomates fraîchement cueillies au jardin. Pour couronner ce festin, elle a confectionné une somptueuse *tarta de Santiago*, le gâteau emblématique des célébrations galiciennes, réalisée avec une maîtrise et une délicatesse qui n'ont rien à envier à celles d'un pâtissier professionnel.

Ils s'installent, face à la cascade qui jaillit des rochers de la montagne qui barre le bout du lac. Il est bordé de fougères exubérantes et de mousses, parfaite assise pour la pause déjeuner. Cette oasis de nature sauvage, efface la fatigue du matin. La sérénité, la beauté du lieu sont un écrin adapté, douillet, pour la sieste. L'eau du lac est cristalline et renvoie les reflets combinés du ciel azur, taché de quelques cumulus, du soleil et des arbres qui l'entourent.

Toujours gonflés d'enthousiasme, le trio galicien s'arrête à Santa Comba pour prendre une photo du pont romain de Brandomil, ils rejoignent rapidement Carballo et la côte, dernier arrêt avant la Corogne. Pedro gare la voiture devant la plage Razo-Baldaio connue pour son sable fin et immaculé.

Le port de la Corogne les accueille sous la chaude lumière du soleil. La tour d'Hercule les salue et les invite à entrer au cœur de la cité. L'expression « ville maritime » prend ici tout son sens. La mer est partout. Le port est imposant de diversité. L'art semble faire corps avec l'urbain, l'ancien cotoyant le nouveau.

Sur la plaza de Maria Pita, on respire le passé. Dans le quartier de Los Cantones, devant la fabuleuse galerie de verre, on caresse la modernité. Le Château de San Anton et son style renaissance, sur la mer, procure un sentiment de sécurité et d'apaisement.

Pedro fait la promesse que cette visite rapide n'est qu'un avant goût d'une exploration plus accomplie à venir. Pourquoi pas pour les feux de la Saint Jean, réputés grandioses et festifs.

Le travail n'attend pas. Pedro repart en mer, Maria José va faire le plein de coquillages et José Ramon, rempli des images de sa balade du week end, file s'investir pour de nouvelles connaissances au collègue.

Ils sont impatients, tous les trois, de retrouver les trésors inépuisables de leur région.

8 - Saint-Jacques, l'horizon des pèlerins

La fin de semaine, la famille est en effervescence. La perspective de se rendre dans la capitale célèbre de la Galice, Saint Jacques de Compostelle, les met en joie

Quand on foule les premiers pavés de Santiago, on a tout de suite l'impression de sentir la transpiration des pèlerins tant la foule est dense et animée. Le voyage, l'aventure, la gaitée, illuminent tous les visages.

Qu'importe la motivation qui anime les pèlerins, qu'elle soit spirituelle, religieuse, philosophique ou simplement introspective, Saint-Jacques-de-Compostelle demeure l'horizon ultime, le point de convergence de leurs espérances et de leurs efforts. Plus qu'une destination géographique, la ville représente l'aboutissement d'un cheminement intérieur, l'achèvement d'un projet profondément personnel mûri parfois durant de longues années. Chaque pas accompli rapproche le marcheur non seulement de son but, mais aussi d'une meilleure compréhension de lui-même.

Les raisons qui poussent les hommes et les femmes à emprunter les chemins de Compostelle sont multiples, mais elles se rejoignent souvent autour de quelques aspirations universelles. Nombreux sont ceux qui recherchent le dépassement de soi à travers l'épreuve physique de la marche, les longues étapes, les intempéries ou la fatigue accumulée. En relevant ce défi, ils découvrent des ressources insoupçonnées et une force intérieure que le quotidien ne leur permettait pas toujours d'exprimer.

Pour d'autres, le pèlerinage constitue une parenthèse propice à la réflexion et à l'introspection. Loin des sollicitations permanentes de la vie moderne, le rythme lent de la marche favorise le recul, l'examen de son existence et la recherche d'un sens plus profond à son parcours personnel. Certains viennent y chercher des réponses, d'autres simplement le silence nécessaire pour mieux entendre leurs propres questions.

Le chemin est également une aventure culturelle et humaine. Il traverse des paysages variés, des villages chargés d'histoire, des régions aux traditions séculaires. Chaque étape offre l'occasion de découvrir un patrimoine riche, façonné par des siècles de passage et d'échanges. Le pèlerin élargit ainsi son horizon culturel tout en s'ouvrant à d'autres façons de vivre, de penser et de croire.

Enfin, Compostelle est une école de convivialité et de partage. Sur les sentiers comme dans les gîtes, les rencontres se nouent naturellement entre personnes de tous âges, de toutes nationalités et de toutes conditions sociales. Les conversations, les repas partagés, l'entraide spontanée face aux difficultés créent

des liens sincères, parfois durables. Cette fraternité née du chemin rappelle que, malgré la diversité des parcours individuels, une même humanité unit les marcheurs.

Ainsi, au-delà de son caractère religieux ou historique, le pèlerinage de Saint-Jacques apparaît comme une expérience profondément humaine. Chacun y poursuit sa propre quête, mais tous partagent la même certitude : le véritable chemin ne mène pas seulement à Compostelle, il conduit aussi vers une transformation intérieure, discrète mais durable.

Pedro et sa femme, sont transformés, submergés, à l'idée de communiquer autant d'indicateurs de vie à leur progéniture.

Santiago se révèle être à l'apogée de leurs principes d'éducation.

Le premier rendez-vous sera pour la Cathédrale. Ils arrivent, juste pour la messe en hommage aux pèlerins. Une foule y assiste. La musique et les chants religieux résonnent à pierre fendre. Un groupe de moines entoure la corde qui permet de balancer l'énorme encensoir, le « botafumeiro ». Ils se tiennent devant l'autel, attendent le signe de l'archiprêtre pour s'élancer dans une danse proche de la transe chamanique. Suspendus à la corde, ils se balancent, ils tournent avec les cordes secondaires, comme sur un carrousel. Leurs robes de bure se soulèvent et se gonflent. Le spectacle est saisissant, hypnotique. Les puissantes effluves d'encens enveloppent tous les fidèles et pénètrent dans toutes les fibres des vêtements. Elles anesthésient les sens et les corps.

Le trio familial sort de l'église, étourdit et conquis par ce moment magique, transcendant, d'une rare subtilité.



En contrebas des escaliers latéraux, sur une petite place, joue un orchestre de chambre. La musique réveille et les replace dans la réalité.

La musique est partout à Saint Jacques. Des « gaiteros » rappellent que l'on se situe en Galice. Des gitans accompagnent à la guitare, au tambourin et à la voix, des danseuses de flamenco. Des pèlerins qui ont besoin d'argent pour l'ordinaire, grattent de la guitare ou jouent de l'accordéon. Des groupes de jeunes danseurs de breakdance multiplient des acrobaties au rythme d'une musique hip-op.

Les trois compères animés d'une belle complicité affective, déambulent dans les rues pavées du vieux Santiago.

L'heure du déjeuner approche. Un petit restaurant sur la gauche du parvis fera l'affaire. Ils se laissent séduire par une bonne fricassée de chorizo local, accompagné d'une plâtee de pimientos del padron et arrosée d'un Viña Mein Tega do Sal Ribeiro, blanc racé de Galice et un coca pour Jose Ramon...

Si la pêche demeure l'activité emblématique de cette communauté autonome, la vigne y occupe également une place de tout premier ordre. Son histoire remonte à l'Antiquité, lorsque les Romains introduisirent la culture de la vigne sur ces terres baignées par les influences maritimes et le climat doux de la côte cantabrique. Ils surent reconnaître le potentiel exceptionnel de ce terroir, où les sols variés et l'humidité océanique créent des conditions particulièrement favorables à la viticulture.

Au fil des siècles, les vigneron locaux ont perfectionné leurs méthodes et préservé des cépages adaptés à cet environnement singulier. La vigne est ainsi devenue bien plus qu'une simple culture agricole : elle constitue un élément essentiel du patrimoine et de l'identité régionale. Les coteaux verdoyants couverts de rangées de ceps offrent aujourd'hui encore des paysages remarquables qui témoignent de cette longue tradition.

Les vins blancs produits dans cette région jouissent d'une réputation qui dépasse largement les frontières espagnoles. Frais, élégants et marqués par une agréable vivacité, ils accompagnent idéalement les produits de la mer qui font la renommée de la côte. Nombre d'amateurs les considèrent même comme les meilleurs vins blancs de la péninsule Ibérique. Leur finesse aromatique, leurs notes fruitées et leur équilibre remarquable en font des ambassadeurs prestigieux d'un terroir où la mer et la vigne entretiennent depuis des siècles une relation privilégiée.

9 - Les chemins continuent toujours

Clap de fin pour Santiago... provisoire, évidemment

La famille « viguesa » s'en retourne au bercail, les chaussures encore poussiéreuse, les sacs un peu plus légers qu'à l'aller, mais le cœur chargé d'images, de rencontres et de souvenirs. Le chemin s'achève, du moins celui qui était tracé sur les cartes. Car chacun le sait désormais : lorsqu'on a été touché par le virus de la randonnée, il n'existe ni guérison ni véritable retour à la normale. Il demeure à l'état latent, tapi dans un coin de l'esprit, prêt à se réveiller au détour d'une conversation, d'une photographie ou d'un sentier perdu.

Déjà, les regards se tournent vers d'autres horizons. Les projets prennent forme sans même qu'on les formule clairement. Une vallée à découvrir, une côte à longer, un sommet à atteindre ou simplement un village inconnu où faire halte. La Galice

retrouvera bientôt ses voyageurs, enrichis de cette nouvelle expérience et prêts à repartir vers d'autres aventures.

Car voyager ne consiste pas seulement à se déplacer d'un point à un autre. C'est avant tout une disposition intérieure, un état d'esprit qui accompagne bien au-delà des kilomètres parcourus. Le voyage porte en lui une double dimension.

La première relève de l'intime. Elle invite à l'introspection, au dialogue silencieux avec soi-même. Les longues heures de marche, le rythme régulier des pas, la fatigue qui émonde les pensées inutiles ouvrent un espace rare où chacun peut se retrouver. Le paysage devient alors un miroir discret dans lequel se reflètent souvenirs, interrogations et aspirations.

C'est une clé inattendue qui déverrouille les couches profondes de la mémoire culturelle, ce patrimoine lentement constitué au fil des lectures, des apprentissages, des héritages reçus sans qu'on les ait vraiment choisis. Le concret du chemin parcouru, la pierre d'une église, la courbe d'une vallée, font soudain résonner ce qui dormait enfoui : non pas un savoir abstrait, mais une appartenance retrouvée, un contour de soi rendu plus net.

La seconde dimension s'oriente vers les autres. Elle naît du regard porté sur les personnes croisées en chemin, sur leurs habitudes, leurs histoires et leurs façons d'habiter le monde. Chaque rencontre entrouvre une fenêtre sur une autre intimité. Derrière chaque porte, chaque accent, chaque sourire échangé se découvre une manière singulière de vivre, de croire, de transmettre.

Ainsi, le voyage se situe à la rencontre de ces deux mouvements. Il conduit à la fois vers soi et vers les autres. Il s'ancre dans un territoire, dans un environnement direct que l'on apprend à observer avec davantage d'attention. Il nourrit la curiosité, enrichit la culture personnelle et rappelle que le monde, même lorsqu'il semble familier, conserve toujours une part d'inconnu.

Santiago n'est donc pas une fin. Tout au plus une étape, une parenthèse refermée avant l'ouverture d'un nouveau chapitre. Les chemins ont cette particularité : ils ne s'arrêtent jamais vraiment. Ils continuent de vivre dans la mémoire de ceux qui les ont parcourus et, tôt ou tard, ils en appellent d'autres.

Alors la famille « viguesa » reprend la route du retour. Mais chacun sait qu'au fond des sacs, entre quelques coquilles et des souvenirs soigneusement rangés, voyage déjà la promesse du prochain départ.



*Chroniques
barcelonaises*

Nouvelle

Michel Le Guyader

Introduction

Barcelone, ville-monde

Il y a des villes que l'on visite et d'autres qui vous happent. Barcelone est de celles-là. Elle n'attend pas qu'on l'interroge : elle raconte d'emblée, par ses façades qui ondulent comme la mer, par ses ruelles qui sentent la mer et la friture, par ses murs couverts de signes que les passants déchiffrent ou ignorent selon leur humeur du jour.

Elle parle aussi par ses habitants. Par cette vieille dame en noir qui traverse la place Sant Jaume avec la lenteur souveraine de celle qui a tout son temps. Par ces lycéens catalans installés sur les marches de la cathédrale, emportés dans un éclat de rire dont le secret ne franchira jamais leur cercle. Par le fleuriste de la Boqueria qui appelle les passants dans plusieurs langues comme s'il n'en existait qu'une seule. Par cet homme seul devant son vermut matinal, contemplant le va-et-vient du monde avec la tranquillité de ceux qui ont cessé de lui demander d'aller plus vite.

Barcelone est une ville de rue. Pas seulement celle que photographient les visiteurs, les Ramblas saturées, les terrasses qui débordent, le ballet des vélos et des trottinettes sur le Passeig de Gràcia. C'est une ville où la rue est une manière d'habiter le monde. La vie n'y reste pas derrière les portes ; elle descend, elle sort, elle occupe l'espace. Elle s'étend sur les trottoirs, s'accroche aux balcons couverts de linge et de géraniums, se faufile dans les passages du Born et les venelles fraîches du Gòtic, surgit en musique improvisée au coin d'une place, en discussion passionnée devant une boutique, en éclat de rire qui s'échappe d'un bar au moment de l'apéritif..

Barcelone ne se donne pas au premier regard. Il faut lui laisser le temps de venir. S'asseoir, commander un café, regarder sans chercher. Voir défiler les livreurs à vélo et les touristes égarés, les écoliers en uniforme, les vieux amis qui se retrouvent après des années et s'embrassent sur le trottoir comme si le reste du monde pouvait attendre. Laisser les bruits trouver leur place, les klaxons au loin, les voix qui se croisent, les cloches, le grincement d'un store qu'on relève, jusqu'à ce qu'ils cessent d'être du bruit et deviennent, presque sans qu'on s'en aperçoive, une musique.

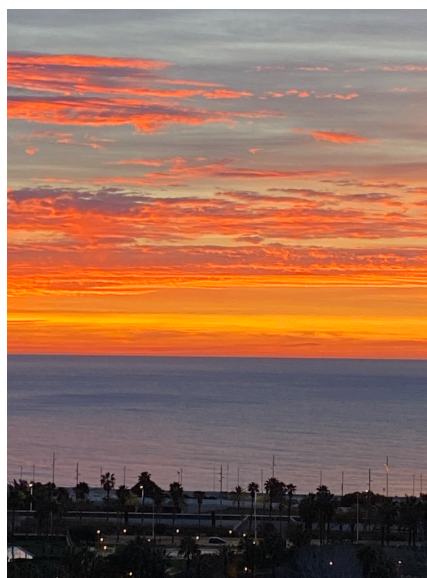
C'est alors que Barcelone vous attrape.
Et qu'elle ne vous lâche plus.

Jordi, lui, ne l'oublie jamais. Il est né à Barcelone, dans le faubourg de Poble Nou, à l'époque où l'horizon était encore découpé par les cheminées d'usines et où le quartier vivait au rythme des ouvriers catalans. Il a grandi avec la ville, traversé ses métamorphoses, vu les Jeux olympiques de 1992 la remodeler en profondeur. Architecte de métier, promeneur par inclination, il en connaît les replis, les passages, les lignes de fuite ; et pourtant, chaque promenade reste une découverte.

Ces chroniques ne sont pas un guide. Elles sont une flânerie aux côtés d'un habitant qui a appris à regarder. À travers lui, Barcelone se révèle dans ce qui fait peut-être sa singularité la plus rare : cette capacité à superposer les époques sans jamais les effacer, à faire dialoguer l'art roman, le gothique, le modernisme de Gaudí et de Domènech i Montaner, le street art de Poble Nou et les sculptures contemporaines du front de mer sans que rien ne semble déplacé. Ici, la ville n'est pas un monument achevé : elle est une œuvre collective en perpétuel devenir, et c'est précisément ce qui la rend vivante.

De Poble Nou à Montjuïc, du Born à la Sagrada Família, Jordi nous entraîne sur ce qu'il appelle son « fil d'Ariane graphique » : un parcours de sculptures, de fresques et d'architectures qui dessine, en creux, le portrait d'une ville toujours un peu insaisissable. On y partage une fideuà, on écoute Vivaldi dans un écrin de céramique et de lumière, on y croise Carmen Amaya et Picasso, le pailebot de Santa Eulàlia et le grand chat de Botero. Et l'on y retrouve toujours la mer, même absente du regard, dans le bleu des azulejos, dans le souffle qui remonte des Ramblas, dans les vagues imaginaires que Gaudí a laissées courir dans la pierre.

Barcelone, ville-monde. Capitale catalane, cité méditerranéenne, laboratoire de modernité : elle est tout cela à la fois, et Jordi en est, depuis toujours, l'un des fils.



1-Barrio de Poblenou



Carrer de Provençal. Poblenou. Jordi retourne aux sources.

Il est né ici, c'est la rue de son premier cri. Et voilà que le premier cri qu'il rencontre, en posant les yeux sur ce mur qu'il n'a pas vu depuis des années, est celui d'un autre : une figure torturée, la bouche ouverte sur un silence hurlant, surgissant de la pierre comme un masque primitif. Le graffeur se nomme Sébastien Waknine. Son trait n'a rien de la dissolution atmosphérique de Munch , c'est plus brutal, plus tribal, presque totémique, et pourtant, dans la tête de Jordi, les deux œuvres se cherchent, se trouvent, fusionnent en une seule image.

Pourquoi ce cri-là, ici, dans ma rue ?



Le Poblenou de son enfance n'avait rien d'un endroit qui crie. C'était un village dans la ville, calme, provincial, balnéaire presque, que la grande métropole

semblait avoir oublié d'avalier. Il revoit le jardin del Pebrot où il jouait après l'école, le parc de Diagonal-Mar qu'il aimait traverser au pas de course avant de se perdre dans les galeries du centre commercial, les cours de gym du collège sur le terrain coincé entre la tour Besos et les frondaisons du parc. La tour Besos veillait sur tout cela, elle veille encore. Élançée, épurée, résolument moderne dans ses lignes et pourtant chargée d'histoire ouvrière, elle pose sur le quartier un regard que Jordi a toujours trouvé bienveillant, presque maternel. Emblème d'un Poblenou qui avait su traverser sa mue industrielle sans perdre son âme.

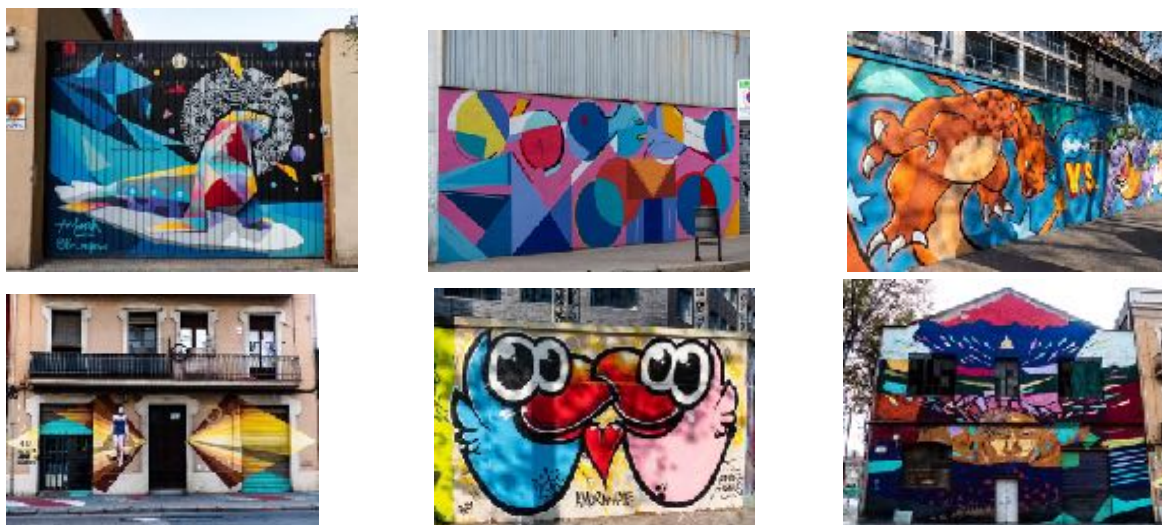
L'enfance de Jordi fut heureuse. C'est tout. Et ce cri sur le mur le surprend encore.



Il pense et repense à cette fresque qui a bousculé ses retrouvailles avec le passé. Pour Jordi, elle ne reflète pas le territoire de son enfance. Le décor urbain gravé dans sa mémoire est tout autre : rayonnant, joyeux, presque bohème. L'animation bon enfant de la Rambla, entre douceur provinciale et parfum de mer, lui a toujours donné des allures de vacances. Elle agissait comme une chenille de manège dont le dernier wagon déboucherait directement sur le sable de Bogatell.

Ce premier contact, brutal, avec les peintures de rue, finit pourtant par l'inciter à suivre ce fil d'Ariane graphique pour continuer sa balade nostalgique dans les souvenirs de gamin de Poblenou qu'il fut. Non loin de la station de métro, Selva de Mar, Carrer de Treball, s'anime de couleurs murales éclatantes qui ramènent Jordi dans un univers épanoui, bien plus en accord avec l'atmosphère du quartier qu'il a aimé. Il y découvre une œuvre du Français Tim Marsh, *la belle Otarie*, toute en finesse, au graphisme soigné. Sur le mur voisin fleurit un feu d'artifice de couleurs

chaudes et irradiantes, déployé sur des plans géométriques d'une grande modernité. Ces deux fresques ne feraient pas tâche au musée d'art moderne du Raval.



Carrer Selva de Mar qu'il a arpenté maintes fois, le laisse complètement ébahi. C'est une explosion de couleurs vives, dans une forêt de fresques grandioses

Il traverse l'avenue Diagonal et la grande friche-parking jusqu'à Carrer de Lull. Avant de poursuivre, il s'accorde une échappée au parc Diagonal-Mar, ce poumon vert qui n'existait pas encore du temps de son enfance. Il demeure admiratif devant les grandes volutes tubulaires qui ondulent et s'enroulent autour du plan d'eau. Plongeant leurs racines dans la nappe phréatique, elles irriguent le jardin et ses imposantes jardinières en céramique d'inspiration gaudienne. Les architectes Enric Miralles et Benedetta Tagliabue y ont insufflé un avant-gardisme assumé, fidèle à la grande tradition barcelonaise, tout en ménageant un écosystème pensé dans la durée.



Avant de gagner le Paseo Marítim, Jordi s'accorde une pause déjeuner au Cal Tete, chez ses amis Paco et Agustí, rois incontestés de la cuisine familiale

catalane. Une fideua façon Poblenou, généreuse et parfumée, s'impose. Il est accueilli comme un fils de la maison.

Il ne tarde pas à évoquer *le Cri*, cette fresque qui l'a troublé depuis le matin. Paco connaît l'œuvre. Il connaît même l'artiste : Sébastien Waknine venait déjeuner ici pendant ses séjours dans le quartier. Un homme à la personnalité tourmentée, nourri des cultures tribales, dont l'œuvre oscille entre la mort, la folie et la violence brute. Jordi comprend, et se sent soulagé : le graffiti n'appartient pas au quartier, il s'inscrit dans une dimension plus universelle, totémique. Waknine puise son inspiration dans les rituels et les masques des civilisations millénaires. Son art est puissant, sans concession. Il se pose en *missi dominici* des peuples premiers, transmettant les émotions les plus archaïques, sans filtre ni apaisement. Et son *Cri*, peut-être, est aussi l'écho de sa propre angoisse, de sa douleur intime, de sa vision sombre et charnelle du monde.

Avec détachement, par rapport à son analyse un peu noire de l'œuvre qui l'a hantée toute la matinée, blindé par la philosophie positive qui le caractérise, il finit de savourer sa fideua maison, suivie d'une succulente crème catalane et d'un café solo.

Il est fin prêt pour une promenade digestive et vivifiante au bord de la mer.

Le Paseo Marítim n'a rien de l'intimité d'un sentier côtier, c'est une promenade résolument urbaine, volontiers bruyante, où l'on se laisse caresser par les alizés et griser par l'iode.

Le paysage, ouvert et marin, invite moins à contempler qu'à observer : les surfeurs qui guettent la vague, les joggeurs obstinés, les baigneurs attardés. Les marcheurs courageux peuvent longer la mer depuis le Forum jusqu'à Barceloneta ou Port Vell, quelques kilomètres de bitume et d'embruns.

Mais Jordi se souvient d'autre chose, de ce que cette promenade devient au lever du jour. À l'aube, c'est une tout autre affaire : une tuerie de couleurs, une prodigue débauche de lumière qui s'étale effrontément sur la mer. Le feu du soleil allume alors des milliers d'étoiles sur les flots encore endormis, comme un champ de guirlandes ondulant au gré des vagues. Peu à peu, la clarté avance, embrase les toits du quartier et chasse les dernières ombres retranchées dans les ruelles.

Poblenou a acquis la réputation d'être le barrio le plus créatif de Barcelone. L'architecte français Jean Nouvel y a laissé une empreinte décisive : c'est lui qui a conçu la tour Agbar, rebaptisée Torre Glòries, mais surnommée affectueusement *suppositoire* par les Barcelonais et dessiné le vaste parc du Centre, édifié sur les vestiges d'une ancienne usine. Cerné de grands murs couverts de bougainvillées, le parc abrite d'étranges sculptures végétales, romantiques et fleuries

Jean Nouvel en donne lui-même une description très littéraire :

« *Le parc Poble Nou est écrit avec le vocabulaire des ombres, des ombres tamisées, ponctuées de semis d'étincelles solaires, aux ombres portées et noires des murs qui affirment le dessin géométrique de leurs frontières, des ombres déchiquetées et mouvantes autour des trouées dans les arbres, aux ombres*

quadrillées sous les tressages de lianes, des ombres luisantes sur l'eau, aux ombres profondes et mates d'un lointain, d'un sous-bois... »

Poblenou est aussi devenu un terrain fertile pour les start-ups internationales, foyer discret d'une créativité technologique en pointe, un village dans la ville, qui pense l'avenir sans avoir renoncé à sa mémoire.



La Torre Agbar, signe Juan Soler, et le Flamingo fins Barcelonès (DFB), ainsi que l'actuel MIM, sont deux édifices emblématiques à Barcelone.



Jordi est fier du faubourg de son enfance. Il admire la métamorphose urbanistique qui s'y accomplit patiemment. Les ateliers industriels, les hangars reconvertis sont devenus de superbes lofts. Les cheminées d'usines pointent toujours, ça et là, vers le ciel, comme des obélisques, témoins du passé ouvrier, *gegants* de pierre et de brique veillant encore sur le territoire.

Ses parents s'étaient installés ici en 1992, au moment des Jeux olympiques qui allaient se révéler décisifs pour le quartier. Ils avaient participé à la construction des ports de plaisance et du Paseo Marítim. Ce fut une véritable révolution pour le barrio, qui changea de physionomie et accomplit un virage sociologique profond. Les artistes, la jeunesse étudiante, les nouveaux entrepreneurs s'approprièrent l'espace, lui insufflant une personnalité inédite, et en firent un royaume de la modernité paradoxale. Car ce modernisme s'inscrit dans un environnement qui respire encore le passé, l'histoire. La reconversion architecturale a su respecter l'ancien tout en intégrant le nouveau, dans une harmonie qui ne doit rien au hasard.

L'ensemble urbain de la Villa Olímpica illustre avec éclat la mutation profonde du district de Sant Martí. Ancien village des athlètes, grand ouvert sur la mer, il est aujourd'hui symbolisé par le poisson d'or cyclopéen de Frank Gehry, dont les écailles d'acier captent et restituent la lumière du jour en teintes sans cesse renouvelées, défi lancé au soleil, qu'il renvoie comme un projecteur céleste. Les deux tours jumelles, gigantesques, s'imposent en sentinelles de la modernité, encadrant l'horizon avec une autorité tranquille. De là, le regard est naturellement invité à plonger vers le cœur de Barcelone, jusqu'à la Sagrada Família qui se profile en toile de fond, lointaine et familière, comme un signe adressé à qui sait lever les yeux.

La sardane, danse emblématique du folklore catalan, Jean Nouvel l'a célébrée à sa manière en dédiant une place à son nom au cœur de son parc. L'univers gitan peut sembler, au premier regard, étranger à la Catalogne. Et pourtant, pour Jordi, il fait partie du paysage familial. Non loin de chez lui, à Diagonal Mar, se dressent les barres d'immeubles de la Mina, construites pour reloger la communauté gitane qui vivait dans les bidonvilles éparpillés le long du front de mer, avant les Jeux. Au

collège, Jordi avait sympathisé avec les jeunes de la cité, on s'échangeait des passes sur le grand terrain vague de la Carrer de Lull, dans la langue universelle du ballon.

C'est de Somorrostro, l'un de ces campements, qu'a émergé l'une des plus grandes *bailloira* de l'histoire catalane : Carmen Amaya. La petite fille de Poblenou fit ses premiers spectacles sur la Rambla avant de danser devant le roi Alphonse XIII au Poble Espanyol, lors de l'inauguration de l'Exposition universelle. Elle mena ensuite une carrière internationale éblouissante. Elle demeure, à bien des égards, un symbole puissant et singulier de cette Catalogne-là, espagnole, gitane et fière de l'être.



Poblenou, ville neuve et attachante, toujours surprenante, forme un microcosme urbain à part entière. Elle transgresse les codes et les images convenues du grand Barcelone, en affirmant une identité qui n'appartient qu'à elle. Jordi, lui, y ajoute une dimension que nulle carte ne saurait restituer : celle de l'affection, de la mémoire sensible, du lien charnel à un territoire. L'enfance, on le sait, plante ses racines dans la chair des lieux, dans une rue, une odeur, une lumière particulière.

Jordi a grandi avec son quartier. Il est et restera son repère, sa renaissance permanente, le lieu où il revient à lui-même.

2- Ciudadela- Barceloneta-Montjuic-Ramblas

Avant de rejoindre Barceloneta, Jordi se convainc qu'une marche jusqu'au parc de la Ciutadella vaut le détour, pour le plaisir autant que pour les jambes. En longeant le port olympique, il jette un regard distrait aux bateaux, bifurque vers la place des Voluntaris et s'arrête un instant devant la fontaine, où trône la statue colorée de *Marc*, du sculpteur Robert Llimós. L'œuvre a été créée pour commémorer les Jeux olympiques et honorer la mémoire du fils de l'artiste, disparu dans un accident.

Barcelone est le terrain de jeux idéal pour ce type de challenge. On pourrait presque imaginer une « performance » d'artiste. Jordi assume l'épreuve. La sculpture lui souffle une idée : et si l'on faisait un crochet par le port Vell pour admirer les deux *Miraestels* du même Llimós, qui flottent dans les bassins ? Et

pourquoi ne pas prolonger l'idée, faire de ce voyage urbain une véritable route des sculptures ? Jordi sent que ce pourrait être une façon neuve de voir sa ville, à travers un fil rouge inattendu. Il la connaît bien, certes, mais par le prisme de son métier d'architecte, qui l'a habitué à lire les formes, les volumes, les silences entre les bâtiments. Il a besoin d'autres défis, d'autres angles, pour débusquer les faces cachées, insolites, tapies derrière le miroir.

Barcelone est le terrain idéal pour ce genre d'aventure. On pourrait presque parler de *performance* d'artiste. Jordi relève le défi.

Il se dirige vers le centre de congrès Jordi Rubio, traverse le périphérique et pénètre dans l'enceinte historique de l'Exposition universelle, côté Zoo, qu'il contourne délibérément. Comme il l'avait pressenti, ce sont les sculptures et monuments du parc qui vont retenir son attention. La première rencontre est avec l'un des emblèmes de Barcelone : la *Dame au parapluie*, élégante bourgeoise du XIXe siècle figée dans le bronze.



Encore sous le charme, Jordi se heurte presque au monument qu'Antoni Tàpies a dédié à Picasso. Un cube de verre, au centre duquel trône un sofa transpercé d'une lance, tandis qu'un drap tendu à l'arrière porte trois sentences du Maître :

« quand je n'ai pas de bleu, je mets du rouge » ; "Non, la peinture n'est pas faite pour décorer les sols, mais c'est une arme de guerre, offensive et défensive contre l'ennemi." "Ce qui me sauve, c'est d'empirer les choses chaque jour »

Mais qui est l'ennemi ? Jordi se promet de se replonger dans les écrits du peintre, dans les textes des critiques, dans les chapitres d'histoire de l'art qui lui sont consacrés, dans les anecdotes de son séjour barcelonais. On sent de la colère, et pourtant, Picasso avait aussi déclaré : *« C'est là que tout a commencé. C'est là que j'ai compris où je pouvais aller. »*

Cette révolte exprime sans doute son engagement contre l'occupation fasciste, magistralement incarné dans *Guernica*. Picasso avait choisi son camp. Il désignait sa peinture comme une arme déployée contre l'ennemi : les régimes nationalistes, nazis et fascistes qui dévastaient son pays.

Le jardin respire l'art. Chaque détour d'allée réserve sa surprise. Le Castel dels Tres Dragons surgit alors comme une merveille d'un autre temps : château de briques rouges encadré de deux tourelles élancées, sa façade se pare de sculptures chimériques et fantastiques. Son esthétique résolument médiévale ajoute au lieu une touche de mystère durable

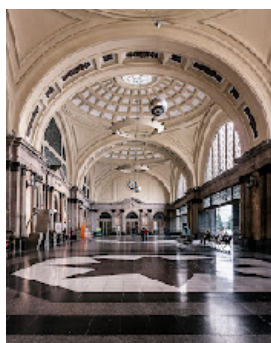
L'architecte **Lluís Domènech i Montaner** chantre du modernisme catalan l'a conçu dans le respect des traditions locales. Monument familier pour Jordi, comme les autres réalisations de Domènech, elles agissent comme une source d'inspiration permanente



Avant de prendre la direction de la gare de France, Jordi gravit l'escalier monumental de la colossale fontaine du Quadrige de l'Aurore, surmontée d'un somptueux attelage de chevaux dorés. Capharnaüm sculptural et triomphal, le monument célèbre l'Aurore dans toute sa splendeur mystique, cascade, colonnes et figures allégoriques se disputant l'espace avec une générosité baroque.

Chemin faisant, il longe le parlement catalan qui a conservé l'austérité de son passé d'arsenal militaire, austérité qu'adoucit le charmant bassin et sa *belle endormie*, sculpture immaculée séparant le palais de la place de Joan Fiveller.

Il longe ensuite le parlement catalan, Sur l'avenue Marquès de l'Argentera, il découvre un vaste édifice de style florentin qui abrite la gare de France, l'une des principales de Barcelone. Ses belles verrières tempèrent la sévérité de la façade et inondent l'intérieur d'une lumière dorée. Jordi s'attarde dans la majestueuse salle des pas perdus, dont l'étoile de marbre noir brille sur le sol comme un diopside indien, pierre rare, venue de loin, enchâssée au cœur de la ville.



C'est l'étoile de marbre noir qui lui sert de boussole vers le quartier emblématique de la Barceloneta. Dès ses premiers pas dans la rue de la Douane, il lui semble remonter le temps, à l'époque où le cœur du quartier battait au rythme des pêcheurs. L'air marin est toujours là, et les odeurs de poisson aussi, mais elles s'échappent désormais des nombreux restaurants qui ont colonisé la zone.

Quelques façades réhabilitées, quelques boutiques chics glissées entre les immeubles anciens, et la Barceloneta est devenue, bon gré mal gré, un quartier pour touristes.

Jordi, lui, a un but précis : aller prendre un verre au *Mariachi*, le bar mythique qui fut le quartier général de Manu Chao dans ses années barcelonaises. Non loin de là se dresse la place de la Mercè, où le roi catalan Jaume Ier aurait eu la vision de la Vierge, ce qui explique que la fête de la Mercè soit devenue la plus grande célébration religieuse de Barcelone.

Au *Mariachi*, il est accueilli par un groupe de musiciens absorbés sur leurs guitares. L'ambiance est là, immédiate, sans artifice. Quelques habitués, allure désinvolte, piercings et tatouages affichés, savourent une pression accoudés au bar, comme si le temps s'était arrêté quelque part entre deux accords.

Désaltéré et détendu, Jordi reprend son chemin des sculptures, qui le conduit sur le Passeig de Colom.

Bordée de palmiers, la promenade est traversée de structures aux courbes généreuses qui filtrent le soleil et dessinent sur le sol une géométrie mouvante d'ombre et de lumière. Juste après la *Tête de Barcelone* de Roy Lichtenstein, œuvre résolument pop art, multicolore et jubilatoire, il croise une crevette géante en bois doré, d'allure extraterrestre et étrangement famélique, qui semble monter la garde sur le passage. Plus loin, quelques graffitis de belle facture étirent leurs couleurs sur des panneaux de béton, tout le long de la promenade.

Il approche du port Vell. Le moment est venu d'aller admirer les deux *Miraestels* de Robert Llimós. En fibre de verre blanche, ces figures évoquent des toupies ou des flotteurs veillant sur les bateaux et les promeneurs. Leur posture est celle d'un être en tension : visage tourné vers le firmament, bras noués dans le dos, jambes légèrement fléchies. Font-ils une prière aux dieux du ciel ? Une méditation silencieuse ? Une invocation à la voûte céleste ? Dans tous les cas, ces deux silhouettes tendues vers le haut sont dédiées au poète Joan Brossa, ami du sculpteur, comme un hommage suspendu entre la terre et le ciel..





Port Vell exerce sur Jordi une attraction irrésistible. Les bateaux de croisière, les yachts, les voiliers le retiennent à chaque passage. Mais c'est le trois-mâts *Pailebot Santa Eulàlia* qui l'arrête vraiment. Transporteur des Rois mages pour les Noëls de Barcelone, il fut l'une des dernières goélettes-cargos de la Méditerranée. Un siècle de vie et d'histoires colle à sa coque. S'il pouvait parler, il raconterait la vie des marins qui l'ont habité, les querelles de bord, les escales mouvementées à Marseille, à Gênes. Il dirait qu'il a changé plusieurs fois de nom et d'armateurs, le premier était *Carmen Flores*, du nom de la fille du propriétaire. Il évoquerait ses aventures cubaines, et se vanterait peut-être de son surnom : *el churro*, le frimeur, car il était rapide, performant et beau..

Le retour à Barceloneta s'accomplit par les quais du môle intérieur, sur le Passeig Itaca. Toujours guidé par son fil conducteur de rondes-bosses, ses nouvelles destinations du quartier, le conduisent à Plaça del Mar et à la plage Sant Miquel où l'attend l'*Hommage à la natation* d'Alfredo Lanz. L'oeuvre représente des nageurs stylisés saisis en plein mouvement, dans une élégance sobre et sportive.

Plus loin sur la plage, il retrouve l'*Étoile blessée* de l'artiste allemande Rebecca Horn. La structure est déconcertante : quatre cubes de fer et de verre empilés de façon apparemment désordonnée, sur une hauteur de dix mètres. À sa création, elle fut très controversée, et reste sujette à de multiples interprétations. Elle serait censée immortaliser les mythiques *chiringuitos*, ces restaurants de plage que l'on trouve partout en Espagne. Mais elle traduit surtout, à sa manière oblique et troublante, l'esprit même de Barceloneta.

Jordi affectionne les flâneries dans les ruelles de ce barrio. Il y ressent quelque chose qu'il ne trouve nulle part ailleurs, l'euphorie du promeneur indigène. Les pavés irréguliers, les façades colorées, les odeurs salines le rattachent à l'âme vivante et puissante du lieu. Il repense à son passé ouvrier et populaire, qui s'exprime encore dans le rythme ambiant, dans les voix, dans la lumière. Chaque visite lui procure la même expérience sensorielle intense, comme si Barceloneta le reconnaissait.



Arrivé sur la place de Pau Vila, un choix s'offre à lui : parcourir le quartier gothique et El Born, ou monter sur la colline de Montjuïc. Après une longue journée de marche, il opte pour Montjuïc, et décide d'en faire l'ascension depuis la station Paral·lel, via le métro.

Mais avant, il fait un petit détour sur la Rambla de Raval pour flatter la croupe du «gros chat» de Botero.

Jordi s'arrête devant la massive silhouette féline, admirant une fois de plus la démesure assumée du sculpteur colombien. Le chat déploie ses courbes imposantes et sensuelles avec une sérénité souveraine, ses lignes douces et luisantes témoignent d'une maîtrise formelle totale. C'est aussi, à sa manière, un grand voyageur : depuis son acquisition par la municipalité de Barcelone, il a séjourné au parc de la Ciutadella, puis au stade olympique de Montjuïc, avant de trouver ici son territoire. Véritable mascotte du quartier, il fait le bonheur des touristes qui n'hésitent pas à l'enfourcher pour la photo. Pour un peu, Jordi lui aussi céderait à la tentation de la caresse.



Il s'engouffre ensuite dans les longs couloirs du métro, jusqu'au funiculaire qui monte vers les hauteurs.

Ses pas l'entraînent vers le monument dédié à **Carmen Amaya** de Josep Canyas. Jordi replonge dans ses souvenirs de Poblenou et de sa communauté gitane et la vision de la *bailaora* de bronze lui donne soudain l'envie de se régaler d'un spectacle de flamenco au tablao du Poble Espanyol. L'esprit habité de volutes chorégraphiques, il cède alors à la petite musique de sardane qui lui trotte dans la tête depuis le matin. Une sculpture représente une belle ronde de danseurs figés dans la pierre, hommage à la danse traditionnelle catalane, interdite pendant les heures noires du franquisme, elle est devenue un symbole de résistance, de confraternité et de joie collective.

Pour embrasser un panorama unique sur les toits de la ville et sur la mer, il poursuit sa montée vers la forteresse, témoin silencieux de l'histoire catalane. Ses murs portent encore la mémoire douloureuse des prisonniers du fascisme. La faim,

la torture, le chagrin, la solitude, résonnent dans l'atmosphère des cachots et glacent les visiteurs. Jordi éprouve une angoisse diffuse en parcourant l'enceinte, comme si les pierres retenaient quelque chose d'irréparable. Sur les remparts, la sérénité lui revient d'un coup. Un soleil éclatant allume un tapis de lumière sur la Méditerranée. La ville s'embrase de mille feux.



En descendant de la citadelle, Jordi fait une halte à la fondation Miró. C'est l'artiste, lui-même, qui a programmé sa construction. Le bâtiment, niché sur les contreforts de la colline face à la place d'Espagne et au Musée national d'art, lui ressemble : lumineux, libre, inclassable. Jordi, grand admirateur du maître, arpente les salles et les couloirs avec un bonheur intact. Il ne se lasse jamais de suivre ce cheminement onirique, de pièce en pièce, d'œuvre en œuvre. Les espaces baignés de lumière exposent des toiles aux couleurs joyeuses et éclatantes. Pour Jordi, Miró est le prince de l'art moderne catalan, aussi grand que Gaudí à sa manière, porte-drapeau rayonnant du surréalisme catalan. Miró se voulait poète autant que peintre, et il le revendiquait sans détour : « *La toile idéale serait un poème mis en musique par un peintre.* » Le rêve innerve toute son œuvre prolifique. Il réinvente le monde, fait de sa réalité quelque chose d'imaginaire et de magique. Jordi en ressort envoûté.

Il rentre chez lui, à Gràcia, au cœur de la ville. Il est épuisé, physiquement, d'avoir tant marché, et surtout d'avoir renoué avec les lieux, les paysages, les œuvres qu'il chérit profondément. Barcelone est son pilier émotionnel, la ville où il se retrouve lui-même. Ce soir, le Palau de la Música l'attend pour un concert, une dernière offrande de beauté avant que le jour ne s'achève



Il reprend le funiculaire jusqu'à son terminus, puis remonte la Rambla, la plus célèbre des Ramblas de Barcelone, celle qui sépare le Raval du quartier gothique.

Il n'a pas accompli sa performance, loin s'en faut. Sa route des sculptures, ressemble à un chemin de croix dont les stations n'ont pas de fin. Barcelone est vaste. Le pèlerinage de Jordi l'entraîne dans un dédale sans fond. Mais la récompense est à la hauteur de l'effort, et même au-delà.

Sur la Plaça de los Drassanes, il déambule sous les vagues métalliques de l'artiste Andreu Alfaro, d'où il aperçoit en ligne de mire la statue de Christophe Colomb, premier repère de la Rambla. la direction qu'elle suppose annoncer est une curiosité.: il ne pointe pas vers l'Amérique, mais vers la route des Indes. En cela, le monument rétablit la véritable intention de Colom.

La Rambla mériterait, à elle seule, un roman, tant est grande sa place dans l'histoire et la vie quotidienne de Barcelone. D'un côté, la place Royale et le Barri Gòtic étalent leur noblesse ; de l'autre, le marché de la Boqueria et le grand théâtre du Liceu célèbrent la gastronomie et le spectacle. De grands et de petits destins ont émergé de ce couloir somptueux ; de grands et de petits drames en ont jalonné son histoire. La Rambla est l'archive vivante de la ville et de ses habitants, son disque dur, dirait Jordi, préférant la métaphore moderne à la querelle des anciens et des modernes.

On pourrait consacrer un chapitre entier à l'opposition, si singulière dans le contexte urbain, des deux quartiers qui se font face : le Barri Gòtic et l'ex-Barrio Chino. La Rambla en était la frontière, perméable, mais lisible. La rive droite portait l'estampille des bourgeois, des notables, des commerçants établis ; la rive gauche arborait celle des miséreux, des filles de rue, des malfrats. Que faisait la police ? ironise Jordi, des malfrats.



3-Gracia- Gotico -Born.

La dernière sculpture du programm: pavane au début de la Rambla. de Catalunya : c'est une version animalière du *Penseur* de Rodin, la *Méditation du Taureau*. On saisit mieux, devant elle, pourquoi les Catalans furent les pionniers de l'interdiction de la corrida.



Jordi se prépare pour une soirée musicale. Il doit retrouver ses amis au Palais de la Musique. Le bijou architectural, étendard du modernisme, de Lluís Domènech, déploie ses diamants de pierre et de céramique avec une incroyable exubérance. La façade extérieure illumine les rues de Sant Pere Més Alt et d'Amadeu Vives. Couleurs, mosaïques et guirlandes de sculptures transportent le passant dans un imaginaire de féerie.

L'intérieur est d'une sublimité difficile à dire. Une enveloppe de verre, des vitraux multicolores, des colonnes en céramique enluminées ornées fleurs figées dans le stuc, tout cela tourbillonne dans une débauche de lumières et entraîne dans un vertige proprement divin. Aucune décoration de Noël, aussi somptueuse soit-elle, ne saurait rivaliser avec ce feu d'artifice de couleurs et de brillance. Et le plafond-dôme se déverse comme un gigantesque stalactite en fusion, d'où jaillissent des paillettes d'or et de lumière.



Un verre de bon vin catalan dans le bar somptueux du théâtre, réchauffe les esprits et délite les langues de la joyeuse bande, avant que les oreilles ne s'enivrent aux *Quatre Saisons* de Vivaldi. La scène du Palau se prête à merveille

aux spectacles baroques, et simplement entrer, s'asseoir dans cette cathédrale de la musique est déjà un enchantement en soi.

Jordi et ses amis ont pris place au premier balcon. Dans l'attente feutrée du début du concert, les regards se perdent dans la richesse visuelle qui les entoure. Jordi ne sait où poser les yeux, tant l'espace est luxuriant et intense. Face à lui, au-dessus de la scène, de belles cascades de sculptures accrochent les lumières des projecteurs et des lustres, renvoyant des reflets éclatants aux nuances infinies. Les fresques chatoyantes du fond de scène enveloppent l'orchestre d'une chaleur paisible et rassurante.

Les premiers accords aériens des violons tissent une toile sonore dans l'atmosphère. Jordi et ses amis vibrent avec les notes bondissantes du *Printemps*, transpirent sous la chaleur brûlante de *l'Été*, chavirent avec « **les sanglots longs de l'automne** », frémissent avec les couleurs musicales engourdis de *l'Hiver*.

La soirée se prolonge. Un dernier cocktail sur le rooftop de l'hôtel Condé, le temps d'échanger les impressions, de se délecter des lumières du Passeig de Gràcia et de la silhouette de la Pedrera qui se découpe dans la nuit. Jordi y trouve une belle transition vers la prochaine étape de son parcours : les trésors architecturaux de Barcelone.

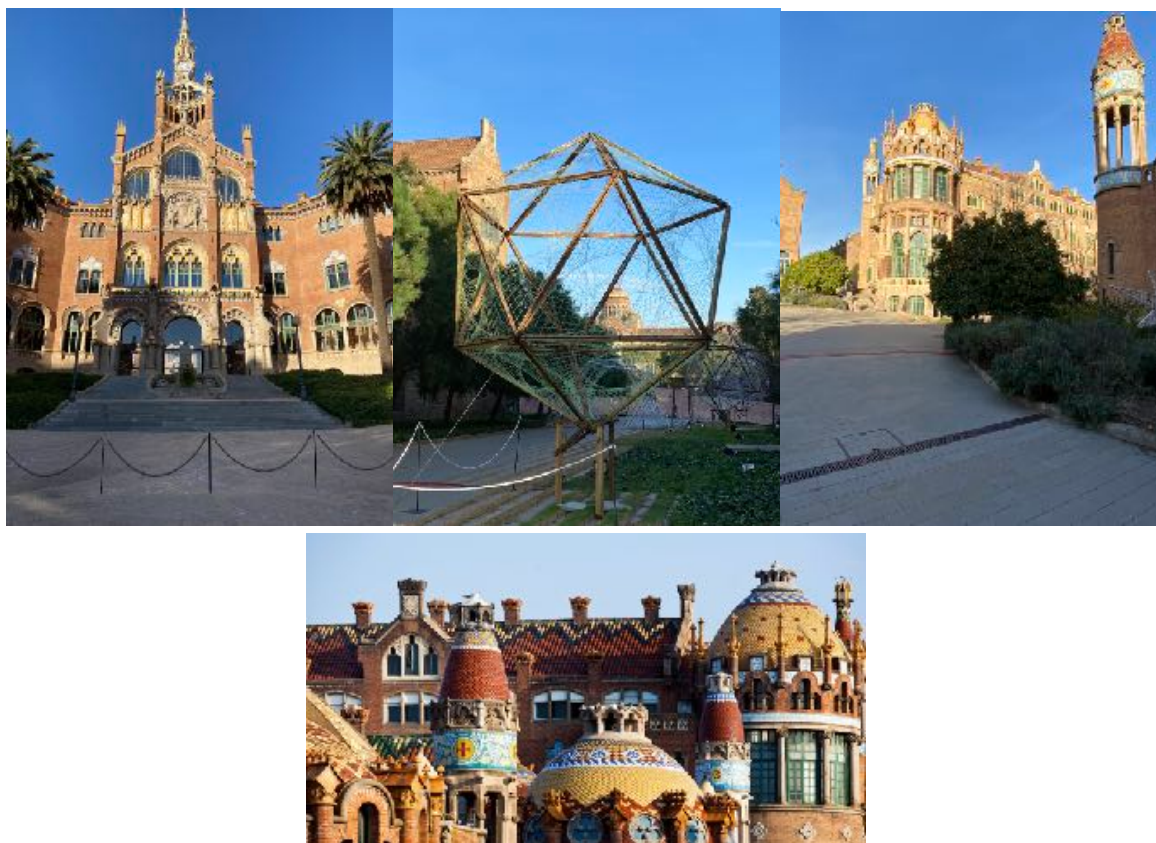
Il connaît bien les immeubles de Gràcia et de la Rambla, il les côtoie au quotidien, depuis des années, avec les yeux d'un architecte. À travers ces édifices sublimes qui défient toutes les conventions, Gaudí exprime le fantastique à l'état pur. Ses créations puisent toutes dans une même source d'inspiration : la mer. L'ondulation de vagues imaginaires balaie les façades, les courbe, les anime. Sur la Casa Batlló, les céramiques aux multiples couleurs — dominante de bleu, camaïeux de vert et d'azur, dessinent les ondes mouvantes de la Méditerranée. Jordi se réservait du temps pour la Sagrada Família : elle méritait, à elle seule, une journée entière. De ses observations naissaient souvent les prémices de ses propres réalisations.



C'est par une autre œuvre de Lluís Domènech i Montaner qu'il entame sa déambulation du jour. Après le Castel dels Tres Dragons du parc de la Ciutadella et le Palau de la Música, la suite logique s'impose : l'hôpital Sant Pau. Guérir au cœur

d'un chef-d'œuvre, quelle gageure ! Ce fut pourtant la réalité des malades barcelonais pendant plus d'un siècle.

L'ensemble apparaît comme une allégorie impressionniste : sculptures foisonnantes, carreaux de céramique aux couleurs pastel, pavillons reliés par des galeries souterraines. Jordi imagine les médecins et infirmières en blouse blanche déambulant dans ces beaux espaces, la rigueur du soin contredite à chaque pas par l'exubérance des formes. Les jardins intérieurs, exotiques et fleuris, plantés d'orangers aux fruits dorés, ménagent aux patients la quiétude dont ils ont besoin, et aux soignants un îlot de sérénité au cœur de leur journée.



En quittant l'hôpital, Jordi se dirige à pied vers le parc Güell tout proche. À chaque visite, en franchissant l'entrée de ce temple de l'imaginaire, il est saisi par la même fantasmagorie de formes, de lumières, de couleurs et de matières. Véritable laboratoire à ciel ouvert, le parc fut le terrain d'expérimentation privilégié de Gaudí, l'endroit où le maître poussa ses intuitions jusqu'à leurs limites les plus libres.

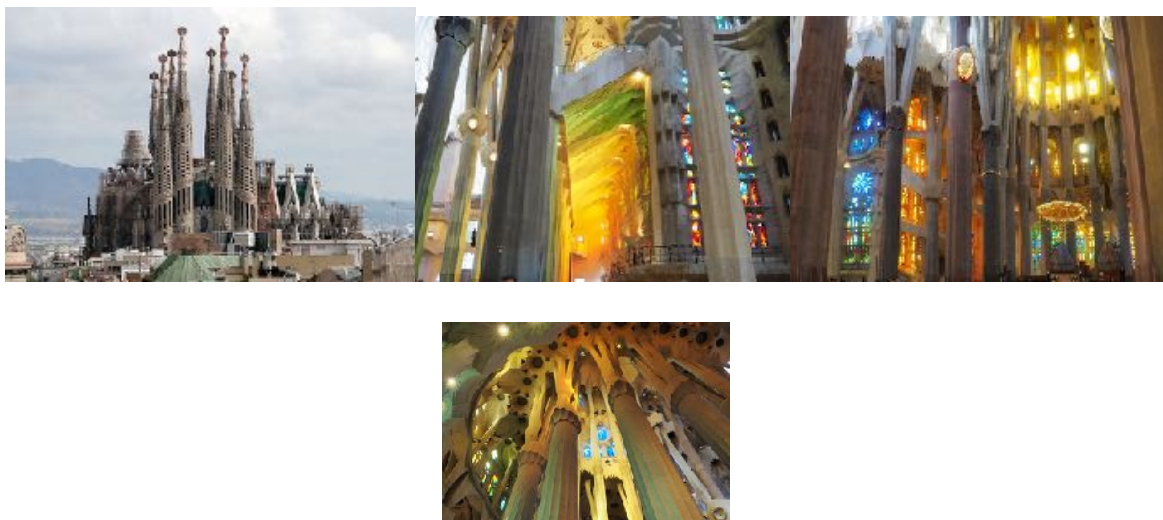
Sur la grande terrasse, les bancs de céramique serpentent dans un fantastique méli-mélo de couleurs. Le regard embrasse les toits de la cité, la mer qui scintille au loin, et découvre, dans l'axe, les flèches tourmentées de la Sagrada Família.



Les œuvres de Gaudí sont si omniprésentes dans Barcelone qu'elles donnent l'impression que la ville tout entière est une création du maître. Elles ne laissent aucune place à l'indifférence, où l'art et la nature fusionnent jusqu'à projeter le visiteur dans un univers franchement mystique.

Il est temps pour Jordi d'achever son voyage à travers le monde de l'art et de l'architecture. Il a gardé son grand coup de cœur pour les quartiers Gothique et Born. Mais l'équipée sur les pas de Gaudí lui réserve encore de belles émotions.

La Sagrada Família, éclatante et sans équivalent, défie toutes les références de l'architecture sacrée. Unique par ses proportions, unique par sa structure, sa composition, sa décoration foisonnante, elle est l'aboutissement du génie visionnaire de Gaudí. Le temps n'a pas de prise sur sa construction : depuis plus d'un siècle, la basilique est en perpétuelle métamorphose, s'élevant pierre après pierre selon les plans du maître. Elle sera, à son achèvement, l'édifice religieux le plus haut du monde, un record à la mesure de l'ambition sans bornes de son créateur. La nef, elle, est un florilège de couleurs : une palette éclectique et nourrie qui métamorphose la lumière en peinture abstraite, vivante, mouvante au fil des heures. Sous-bois luxuriants et clairières irradiantes s'y alternent comme dans une forêt de verre et de pierre.



Jordi est impatient de retrouver les Barrios qui l'enflamment le plus. Le Gòtic et El Born portent les pulsations les plus authentiques de Barcelone. C'est là que

l'essence de la ville et la quintessence de son histoire fusionnent dans une alchimie unique..

Il descend du métro à la station Jaume I, sur la Plaça de l'Àngel. Deux possibilités s'offrent à lui : entamer son voyage par le quartier gothique, qui s'ouvre devant lui, ou s'avancer Carrer de l'Argenteria pour plonger dans El Born. *Pic et pic et colégram*, ce sera le Gòtic.

Se trouvant justement face au Musée d'histoire, érigé sur les ruines de la ville romaine, Jordi n'hésite pas une seconde : voilà longtemps qu'il n'a pas rendu visite à *Barcino*. En sous-sol, il redécouvre les rues romaines qu'il n'avait plus arpentées depuis ses années de collègue. Le Gòtic est d'ailleurs un musée à ciel ouvert, de l'époque romaine jusqu'à nos jours. La *Porta Praetoria* , aujourd'hui Portal del Bisbe, accès à la Plaça Sant Jaume, révèle deux tours imposantes soutenant un fragment d'arcade des anciens aqueducs. Le barrio tout entier se présente comme un palimpseste de l'histoire urbaine : depuis les Romains, chaque siècle y a laissé sa marque. Chaque pas dans ces ruelles d'un autre temps réserve sa surprise, balcons en fer forgé, arcs en ogive, tours romaines, façades fleuries et finement ciselées, églises gothiques. Un décor du passé rarement égalé parmi les quartiers médiévaux d'Espagne.

L'animation vivante, l'hétérogénéité joyeuse des badauds subliment l'attachement que Jordi porte à ce coin de Barcelone. À chaque détour de ruelle, il déterre des souvenirs de jeunesse, sur les petites places, dans les bars discrets nichés au fond des rues sombres. Les boutiques d'artisanat et de galeries d'art rehaussent l'empreinte bohème qui flotte sur le quartier comme une lumière particulière.



Le parvis de la cathédrale regorge de monde et d'artistes de rue. On se croirait dans un film d'époque, à ceci près que les shorts, tee-shirts et tongs ont depuis longtemps remplacé les tuniques, braies et pourpoints d'autrefois.



Jordi retrouve alors, presque par surprise, un de ses thèmes de prédilection. Le poète-plasticien Joan Brossa a composé en lettres de métal le nom romain de Barcelone, *BARCINO*, devant l'aqueduc et la muraille antique qui longent le parvis. Une façon de rappeler, en plein XXI^e siècle, que la ville repose sur des fondations vieilles de deux millénaires.

Il serpente dans les ruelles chaleureuses et ombragées, et jubile d'être là, acteur et témoin de ce décor incomparable. Il débouche sur la Plaça Sant Jaume, centre politique de Barcelone. La mairie et la Generalitat s'y font face, se regardant dans les yeux depuis des siècles, deux imposants édifices de style néoclassique dont les origines remontent au XIV^e siècle. Il est rare que la place soit déserte : des manifestants y revendiquent le plus souvent dans le calme. Parfois, quelques solitaires inspirés, volontiers excentriques, parfois travestis, brandissent le drapeau catalan ou espagnol et déclament leurs doléances au porte-voix avec une théâtralité assumée. Les touristes assistent, impassibles, et reprennent leur flânerie sans trop se soucier du sens des slogans scandés.

Derrière la mairie commence El Born, autrement appelé la Ribera. Ce *carré des musées*, ainsi le surnomme-t-on, se déploie dans un dédale de rues pittoresques où de belles façades médiévales côtoient des boutiques branchées, des galeries d'art et des restaurants qui attirent les regards et aiguissent les envies. El Born transpire l'esprit bohème. Le passé, la culture et la créativité s'y bousculent joyeusement, pour le plus grand plaisir de tous.



Jordi frétille à l'idée de se plonger dans une séquence Musée.

Le musée Picasso abrite l'une des plus riches collections d'œuvres de jeunesse du Maître, dans un palais qui compte parmi les cinq grandes demeures des XIIIe et XIVe siècles de la rue Montcada. Un escalier somptueux s'accroche à un chemin de ronde dominant le patio. Pour l'architecte qu'il est, quel bonheur de humer les lieux, de laisser son regard s'attarder sur chaque détail, artistique ou technique.

Le musée d'art moderne et le Moco présentent chacun des œuvres contemporaines, certaines surprenantes, toutes audacieuses. Les décors anciens se marient, paradoxalement, à merveille avec les thématiques proposées. Si les deux institutions partagent une même ambition artistique, leurs approches diffèrent sensiblement. Le premier, niché dans un écrindu XVIIIe siècle qui constitue en soi une œuvre d'art, expose des peintures et sculptures modernes mais figuratives..



Le Moco, installé dans un palais du XVIe siècle de facture comparable, dévoile des expositions surprenantes, oscillant entre street art et abstraction. Les collections des deux musées se révèlent d'une remarquable complémentarité. Jordi se laisse subjugué par cette fusion du passé et du présent, qui transcende la créativité des lieux et du temps.

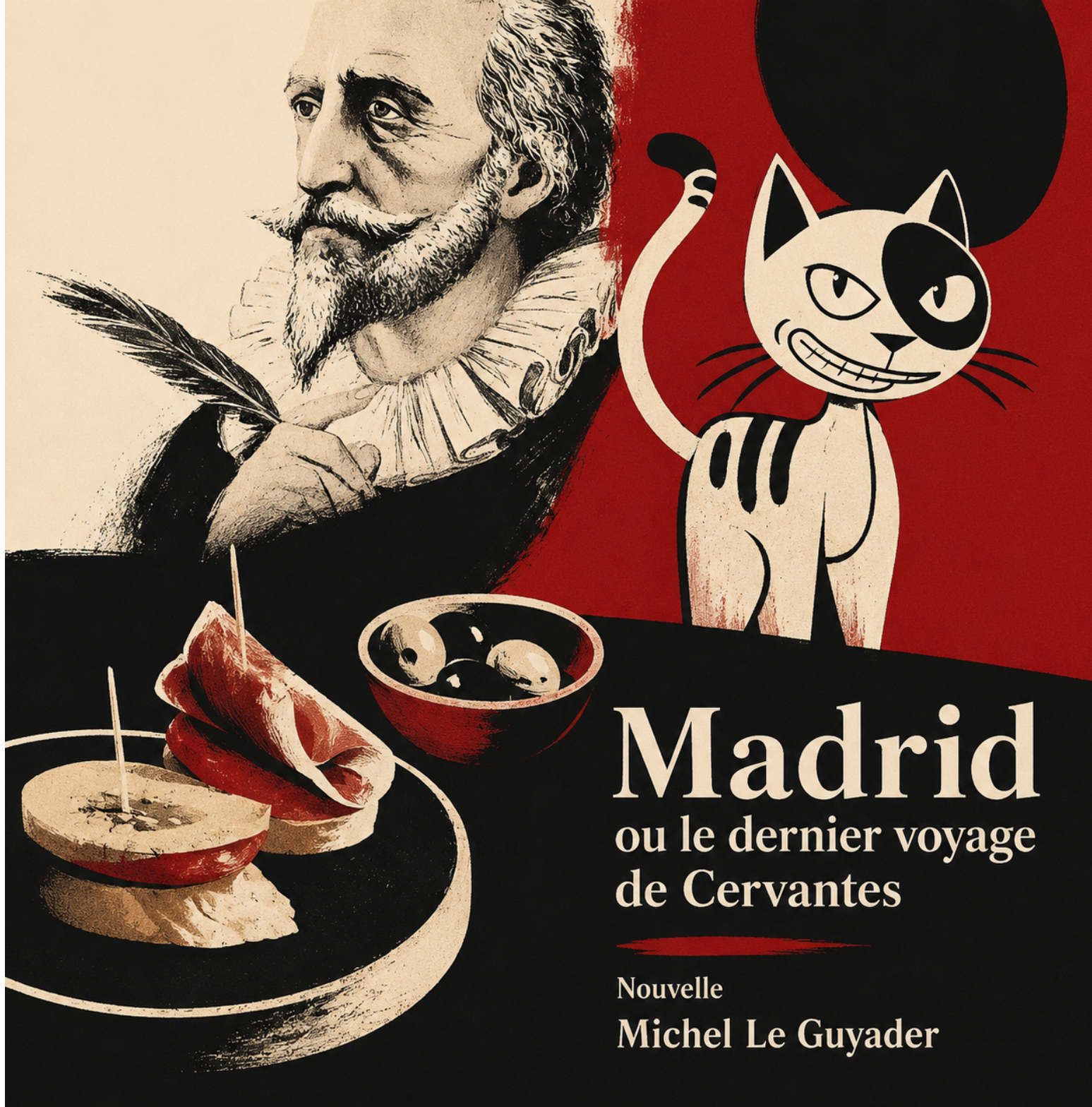
Comme souvent à Barcelone, la rue Montcada réunit tous les visages de l'art. Le pictural y domine, mais la musique et la danse y trouvent également leur place. Le

flamenco, dans un palais du XVII^e siècle, le Palau Dalmases, crée une atmosphère singulière et envoûtante, qui emporte vers un monde exotique et baroque.

Le retour à la réalité est difficile pour Jordi, tant ce moment magique, au cœur de l'univers de l'art, l'a impressionné. Il y est pourtant habitué : Barcelone est son quotidien. Mais c'est précisément cela, le miracle de cette ville, qu'elle ne cesse jamais, malgré la familiarité, de surprendre celui qui sait encore la regarder.

Barcelone, cité fascinante. Peu de villes peuvent se prévaloir d'une telle homogénéité urbanistique, d'un tel foisonnement artistique, d'un éclectisme sans précédent. Ici, un même pâté de maisons peut abriter, sous des voûtes gothiques, les audaces du street art ; un palais baroque peut vibrer, le temps d'une soirée, au rythme du *cante jondo*. Rien ne semble incongru, tant la ville a fait sien, au fil des siècles, cet art de superposer les époques sans jamais les opposer. Catalane jusqu'à la moelle, et pourtant ouverte à tous les vents, méditerranéenne, européenne, universelle.

Jordi était loin d'avoir achevé son cheminement pédestre. Il le savait : il pourrait arpenter cent fois la rue Montcada, pousser cent autres portes, et chaque fois la ville lui réserverait un visage nouveau. Barcelone n'était pas de ces lieux que l'on épuise. Elle se donnait par fragments, par éclats, à qui prenait le temps de flâner, et c'était bien ainsi qu'il l'aimait. Il rentra ce soir-là le pas léger, l'esprit déjà tourné vers les aventures que la ville, généreuse, ne manquerait pas de lui offrir encore.



Madrid

ou le dernier voyage
de Cervantes

Nouvelle
Michel Le Guyader

« On les a trouvé, on les a trouvé ! »

Sous les vivats du groupe d'archéologues, Francisco, chef de la mission, peine à contenir son exaltation. Le père des figures universelles de l'Espagne, Don Quichotte et Sancho Panza, vient enfin d'être identifié.

Son épouse bien-aimée, Catalina de Salazar, avait choisi pour ultime repos le couvent des Trinitaires, au cœur du Madrid historique, à deux pas du Prado et du Retiro. Vingt ans plus tard, elle rejoint Miguel dans la crypte de la chapelle. Mais eux... où sont-ils ? Disparus. Quatre siècles plus tard, leur trace demeure introuvable.

C'était sans compter sur la ténacité d'une équipe de chercheurs et de fouilleurs d'histoire, rassemblant patience et méthode scientifique. Leur boussole : les données, les preuves, l'ADN, cet arbitre silencieux capable de révéler et de confirmer. Il s'apprête désormais à écrire le prologue d'un autre récit.

La disparition de Cervantes des registres funéraires n'a jamais entamé l'adulation portée à l'écrivain légendaire, prince des lettres espagnoles. Mais cette absence matérielle, presque dérangeante, nourrit chez ses admirateurs un besoin presque viscéral de repères tangibles, de reliques auxquelles s'attacher.

Dans le Barrio de las Letras, le quartier des écrivains où il vécut, nul n'ignore son nom. Il incarne pour tous les Espagnols l'auteur fondateur, celui dont l'œuvre est devenue une véritable bible littéraire, hautement symbolique de l'Espagne. Figure tutélaire du quartier, il en demeure le premier grand nom, celui qui a inauguré sa réputation de cœur battant de la vie littéraire madrilène.



En flânant dans ces rues de caractère, l'intensité de l'atmosphère saisit immédiatement le visiteur. Une vague d'émotion soudaine procure un plaisir total, à la fois visuel, sensoriel et nostalgique. C'est le quartier de toutes les extravagances, intellectuelles, artistiques et festives, qui rassemble, depuis l'époque de Cervantès, la plus forte concentration de génies du monde ibérique.

Jorge, le « madrileno », est tombé dans le chaudron de l'histoire quand il était enfant. Si la potion était magique, sa seule vertu fut d'inoculer, d'insuffler le virus de la culture, de l'imagination, de la passion. Féru de cabinets de curiosités et des arcanes de l'Histoire, il s'intéressera tout particulièrement aux tiroirs secrets qui dévoilent et déroulent l'écheveau des petites histoires. Savoureuses, délicieuses, esthétiques, coquines, cocasses, sordides, surréalistes, mythiques : autant d'adjectifs qui les définissent.

Pour l'homme de la Mancha, la littérature est la cause d'une folie née de son obsession pour les romans de chevalerie. C'est aussi ce que veut exprimer Dalí dans sa rêverie consacrée au personnage. Il va même le baptiser « miroir de la chevalerie », dans lequel le peintre lui-même ne se lassera jamais de se mirer.

Dans le premier tiroir à secrets, on trouve l'écho, l'onde de choc, qui a ondulé et résonné depuis la publication de l'œuvre. Le personnage de Don Quichotte est troublant, fantasque, voire surréaliste pour Dalí.

Il a fait rêver, fantasmer des générations d'enfants, de lettrés, d'artistes. Il a forgé une identité visuelle, héroïque pour la nation espagnole. La Mancha, région espagnole du centre, doit sa célébrité aux champs de moulins à vent qu'arpentait le hidalgo fêlé et son acolyte Sancho Panza. Moulins qu'il percevait comme des géants maléfiques.



Le parcours de vie de Cervantès fut trépidant, aventureux, dangereux, riche. Il a été militaire à Naples, puis esclave des Maures en Algérie. En combattant à la bataille de Lépante, il perd l'usage de sa main gauche, ce qui lui vaudra le surnom de « Manchot de Lépante ».

Il finit par rejoindre sa jeune épouse Catalina à Madrid, où il tente — avec succès — une carrière littéraire, en termes de publications aussi qualitatives qu'appréciées. Pour autant, il ne s'enrichit pas grâce à son art : ses œuvres connaissent un tel succès qu'elles sont copiées et vendues sous le manteau.

Catalina n'a pas eu d'enfant, mais elle a reconnu et élevé Isabel, une fille née d'une liaison extraconjugale de son époux.



Le chien est, semble-t-il, son animal fétiche. Il est en effet glorifié dans sa nouvelle *Le Colloque des chiens*. Il sera mis à l'honneur dans son quartier de Madrid, bien plus tard, par une belle statue, « El Perro Paco », qui trône dans la très animée Calle de las Huertas.

Paco était la coqueluche du Barrio au XVIII^e siècle : il avait le droit d'entrer dans les bars, les restaurants, et même d'assister aux spectacles.

On pourrait penser que la nouvelle canine de Cervantès a donné, plus récemment, des idées à Pérez-Reverte pour son roman *Sans loi ni maître*, dont tous les personnages sont des chiens.



Jorge referme le premier tiroir et en ouvre un nouveau.

Cervantes a laissé en héritage une multitude de vocations littéraires. Le Phénix, c'est ainsi qu'il désignait, avec toute l'admiration et l'affection d'une amitié sincère, le grand Lope de Vega. Contemporains, ils fréquentaient les mêmes cercles littéraires du Barrio de las Letras, leur havre de vie commun.

«Chaud lapin», Lope collectionnait les conquêtes et menait une existence que l'époque qualifiait de « débauchée ». Il régnait sur les *tertulias*, ces réunions littéraires qu'il animait avec passion et panache.

Le Siècle d'or espagnol fut aussi celui d'une effervescence culturelle remarquable, dont Cervantes, aux côtés d'autres figures comme Tirso de Molina ou Quevedo, fut l'un des aiguillons.

Après les représentations qui se jouaient chaque soir dans la rue, dans les *corrales de comedias* du Teatro Español, la fête prenait le pouvoir

Lope, ses acolytes, écrivains, poètes, artistes, et ses maîtresses du moment menaient la danse dans les tavernes du quartier. Les agapes duraient toute la nuit, sans tabou ni limite. Le vin y coulait à flots, et son effet désinhibant décuplait les roucoulades amoureuses.

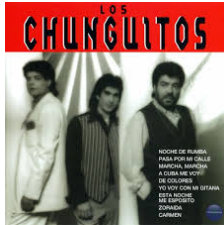
À tel point que cette désinvolture valut à Lope la prison, puis l'exil.

La vie n'est pas un long fleuve tranquille... la formule pourrait servir de devise à l'ensemble des gloires culturelles du Barrio de las Letras.

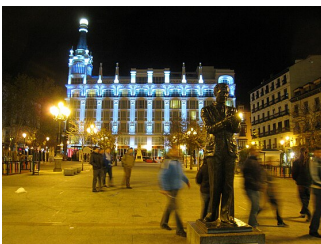
Chacun d'entre eux a vécu un parcours digne d'un roman. Derrière chaque auteur sommeille un personnage qu'on pourrait tirer de son histoire personnelle.

Ainsi, pour Miguel de Cervantès, on pourrait écrire « L'esclave des Maures ». Pour Tirso de Molina, ce serait le héros du premier Don Juan de l'histoire littéraire, puisqu'il en est l'inventeur. Pedro Calderón de la Barca, féru d'intrigues politiques, deviendrait quant à lui le personnage principal de « L'intrigant de la cour d'Espagne ». Pour Quevedo, conseiller personnel du duc d'Osuna, vice-roi des Deux-Siciles, le titre pourrait être « Le conseiller du vice-roi des Deux-Siciles » ou, en écho à ses pamphlets antisémites, « Le délateur du Juif errant ». Enfin, eu égard à ses nombreuses frasques, Lope de Vega endosserait le costume du « Débauché de las Huertas »..

La ronde des écrivains, poètes et artistes de ce triangle magique madrilène ne s'est jamais vraiment arrêtée. Plus proche de nous, Federico García Lorca en avait fait son port d'attache lors de ses séjours à Madrid..



En effet, dans les années 70/80, pendant la Movida, cette surprenante révolution culturelle espagnole, la tradition flamenco apparaissait ringarde. Les neveux du grand chanteur de flamenco José Salazar Molina, connu sous le nom de Porrina de Badajoz, saisirent l'occasion de bousculer l'image et le style musical avec leur groupe familial, Los Chunguitos, pionniers de la rumba taleguera. Leurs sœurs, Toñi et Encarna, qui chantaient alors en chœurs à leurs côtés, allaient bientôt voler de leurs propres ailes sous le nom d'Azúcar Moreno. Belle initiative collective, car la rumba gitane a finalement conquis la reconnaissance populaire. Cela n'empêche pas la musique traditionnelle flamenco de résonner encore dans les nombreux tablaos du quartier.



Jorge fait une incursion

En effet, dans les années 70/80, pendant la Movida, cette surprenante délibérée place Santa Ana, autre centre névralgique du quartier. Il adore ce lieu emblématique du vieux Madrid.

Si les pierres pouvaient parler... que d'histoires elles pourraient raconter ! Les premières choses que l'on remarque, en pénétrant dans ce site légendaire, sont la

grande statue de García Lorca et le monument dédié à Pedro Calderón de la Barca.

Le gros problème, avec cette place, c'est qu'elle doit son existence à Joseph Bonaparte, qui en fit construire l'esplanade en faisant démolir le couvent éponyme qui s'y trouvait. Le roi Joseph 1er voulait laisser une empreinte de son règne. On sait par ailleurs que les Bonaparte n'ont jamais eu bonne presse en Espagne. Mais le Madrid d'aujourd'hui met en valeur ce lieu, où l'on célèbre la fête depuis des siècles, une tradition de liesse populaire qui survit, par-delà les bouleversements politiques qui ont façonné la place.

Les bars, les cabarets, les hôtels, les terrasses du centre de l'agora regorgent d'aficionados, de jour comme de nuit.

Le Villa Rosa, cabaret emblématique du film *Talons aiguilles* d'Almodóvar, affiche sa façade pittoresque, illuminée d'azulejos, qui donne irrésistiblement envie d'assister à un spectacle de flamenco dans un décor arabo-andalou.

Jorge s'installe à la terrasse de la taverne Santa Canya et se laisse séduire par un *tinto de verano* — ce vin rouge allongé de limonade — accompagné de quelques tapas, avant de se replonger dans ses tiroirs à secrets. Il repense aux célébrités qui ont battu les pavés du quartier, rehaussant la richesse du lieu.

Si le chien est le symbole du Barrio de las Letras, les Madrilènes, eux, se surnomment « les chats » depuis la fin du XIe siècle. À l'époque, l'armée chrétienne d'Alphonse VI assiégeait Mayrit, place forte de l'Espagne

musulmane. Un valeureux soldat, agile comme un chat, parvint à escalader la muraille qui protégeait la ville maure et à ouvrir une porte aux siens, livrant ainsi la conquête de la cité aux chrétiens.



Depuis Santa Ana, les pas de Jorge le conduisent tout droit vers la Plaza Mayor, un vrai bijou serti d'une couronne d'arcades de granit et de façades rubis. Majestueuse, royale, refermée sur elle-même comme des arènes, originale par sa géométrie rectangulaire parfaite, elle séduit d'emblée le chaland.

Cette place a tout vécu, du plus festif au plus sombre. Des corridas, hé oui ! Des concerts, des couronnements — mais aussi, hélas, des autodafés et des bûchers de l'Inquisition.

Pour fixer une image en accord avec sa pureté esthétique, Jorge choisit d'oublier le côté noir du tableau. Il s'accorde un moment de détente à la chocolatería.San Gines en dégustant un délicieux« chocolate con churros ». ».



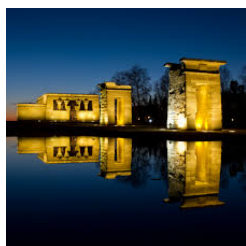
Encore quelques pas et Jorge frôle les grilles du Palais Royal. Massif, construit par les Bourbons sur les ruines de l'Alcázar des Habsbourg, son architecture s'inspire de celle du Louvre.

Les jardins ont gardé le lien avec les inspireurs du lieu. Le « Campo del Moro », le champ du Maure, assure la continuité historique et suggère, dans sa structure, l'opulent et envoûtant débordement de verdure et de fleurs.



Après avoir ouvert un autre tiroir à secrets, Jorge se transporte sur le site incroyable et improbable d'un monument égyptien, le temple de Debod, vestige nubien menacé par les eaux du lac Nasser lors de la construction du barrage d'Assouan. L'Espagne et d'autres pays européens ayant financé une partie des travaux de sauvetage des temples de Nubie, l'Égypte, en remerciement, offrit à l'Espagne, en 1968, ces superbes vestiges du temple d'Amon, dont la reconstitution à Madrid fut inaugurée en 1972. Sa présence mirifique étonne et émerveille.

Au cœur du Parque de la Montaña, le temple de Debod se dresse sur un bassin aquatique. Pour la petite histoire, il recouvre précisément l'emplacement où, le 3 mai 1808, furent fusillés les rebelles du soulèvement populaire du jour précédent contre les troupes napoléoniennes, scène immortalisée par Goya dans sa célèbre et émouvante peinture *El 3 de mayo de 1808*.





Depuis la Plaza de España, à deux pas du temple qu'il vient de visiter, il s'engage sur la Gran

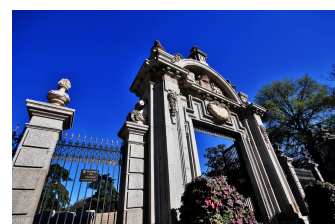
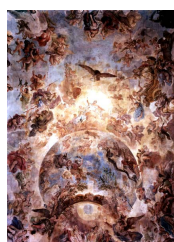
Vía en direction du grand parc. Il prend le temps de jeter un œil sur la statue géante de Miguel de Cervantès, qui couve du regard ses deux illustres personnages, Don Quichotte et Sancho Panza.



Très dynamique, la Gran Vía captive toute l'attention de Jorge. Une foule multiculturelle l'emporte dans une autre dimension, dans un voyage intercontinental dont la dominante est, semble-t-il, l'Amérique latine.

La porte de Alcalá lui barre le passage à l'orée du jardin. Mais Jorge est un chat madrilène, il sait comment contourner l'obstacle.

Pour rêver du passé et retrouver le goût de l'époque de Cervantès et de son cercle littéraire, Jorge bifurque dans la rue Alfonso XII, dépasse le musée des Arts décoratifs et débouche sur le Casón del Buen Retiro. Cet édifice était la salle de bal du palais du Buen Retiro ; les nombreuses et fastueuses fêtes royales qui s'y sont tenues ont imprimé la mémoire du lieu. Sur le plafond du grand salon s'étale une fresque grandiose, *L'Allégorie de la Toison d'or*, réalisée à la fin du XVII^e siècle par l'artiste italien Luca Giordano, magistrale dans son jeu d'ombre et de lumière. Elle entraîne Jorge dans un monde de subtilités artistiques, denses et envoûtantes.



Finalement, il pénètre dans le cœur de cet enchanteur écrin de verdure et de fleurs par la Puerta de Felipe IV.

Il traverse le parterre, esquivant le monument dédié à Jacinto Benavente et la fontaine de la Concha, pour aborder le Grand Étang. Sur ses rives trône l'imposant monument élevé à la mémoire du roi Alphonse XII.



Il tourne sur le Paseo de Cuba, pour aboutir au Palacio de Cristal, où l'attend une expérience visuelle unique. Son design, sa structure de fonte et de verre, sont éblouissants. Les reflets du soleil et des arbres exotiques s'entrelacent sur la surface glacée des verrières, comme autant de mirages d'un autre temps, un écho à la vocation première du palais, serre tropicale née d'un autre siècle.

À la fin du XIXe siècle, les fausses nouvelles existaient déjà, on les appellerait aujourd'hui des « fake news ». Pour attirer l'attention du public sur le mauvais état du bâtiment, le journaliste Mariano de Cavia publia dans son journal *El Liberal*, en 1891, un article intitulé « Catastrophe la nuit dernière : l'Espagne en deuil. Incendie au musée de peinture ». De quoi impressionner les Madrilènes, qui vénèrent le Prado.

Durant la guerre civile, une grande partie des œuvres fut évacuée pour les protéger. Elles furent accueillies à Genève et firent l'objet d'une exposition en 1939. Mais avant cela, elles avaient fait étape en Catalogne, à la forteresse de Figueras, au château de Peralada, puis dans les mines de talc de La Vajol.



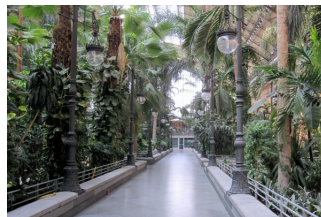
Les originalités du musée sont un atout particulièrement remarquable. Dans l'air du temps, féminisme oblige, plusieurs femmes artistes ont été mises à l'honneur. Ainsi, Clara Peeters, peintre flamande, du 16ème est devenue la première artiste femme à exposer en solo ses autoportraits, mêlés à des natures mortes. Deux grandes artistes de la renaissance et du baroque italiens, Artemisia Gentileschi et Sofonisba Anguissola, peu connues du public, ont également, contribué à la petite révolution des expositions.

L'autre musée, celui de la reine Sofía, qui abrite désormais *Guernica*, l'une des œuvres majeures de Picasso, retient particulièrement l'attention de Jorge. Véritable référence de l'art contemporain espagnol, il plonge le visiteur dans une collection d'œuvres puissantes et résolument modernes. Installé dans un ancien hôpital du XVIII^e siècle, le musée s'est enrichi d'une extension conçue par l'architecte français Jean Nouvel, dont l'intervention s'intègre avec harmonie à l'esprit du lieu et au parcours proposé aux visiteurs.

En quittant le centre d'art Reina Sofía, Jorge se dirige vers la gare d'Atocha, qu'il aperçoit déjà au loin. Cette gare réserve son lot d'étonnements. Le premier naît dès le regard posé sur son imposante architecture ferroviaire, à la fois majestueuse et spectaculaire.

À l'intérieur, c'est le jardin tropical qui suscite le plus d'émerveillement. L'immense serre impressionne autant par ses dimensions que par l'abondance de sa végétation et la diversité des espèces animales qu'elle abrite.

Mais une ombre profonde vient troubler cette première impression et altérer la beauté du lieu. L'attentat islamiste du 11 mars 2004, encore présent dans les mémoires, marque durablement cet espace pourtant consacré au voyage et au mouvement.



Le souvenir des victimes et du chaos laissé par l'explosion continue d'habiter les lieux, au point d'associer désormais le nom même d'Atocha à une blessure collective difficile à nommer. Devant la gare, un monument commémoratif en verre a été élevé en hommage aux près de 200 morts et aux milliers de blessés. Des messages de soutien et de recueillement y ont été inscrits sur ses parois translucides.

Pour évoquer cette tragédie, l'élément le plus marquant se découvre toutefois au cœur même de la gare, sous le rond-point central. À l'intérieur du hall s'ouvre un

vaste espace bleuté, conçu comme une antichambre symbolique menant vers une élévation intérieure, un lieu imaginé pour accueillir et apaiser la douleur.

La salle, insonorisée et isolée du tumulte extérieur, est traversée par un puits de lumière qui permet d'apercevoir l'intérieur du cylindre de verre. Le choix du bleu n'est pas anodin : associé au calme, au recueillement et à la sérénité, il agit ici comme une tentative de transformer le chagrin en apaisement.

Le dernier tiroir que Jorge ouvre avec précaution, entre nostalgie et curiosité, lui dévoile l'étape suivante de son voyage madrilène, cette fois au cœur même de la ville.

La carte qui apparaît indique : « Rastro ».

L'immense marché aux puces du quartier de La Latina entraîne Jorge dans un dédale de bric-à-brac coloré, exotique et délicieusement suranné.

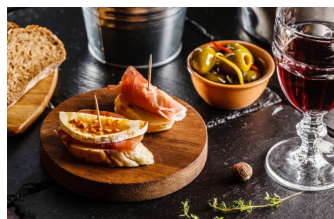
Pour lui, le dimanche à Madrid possède une saveur particulière : c'est le jour du Rastro, celui où il s'abandonne à son plaisir discret mais fidèle de chineur.

Il commence sa promenade par la calle San Cayetano, surnommée « la rue des peintres ». Amateur d'art, Jorge s'attarde devant les œuvres exposées, qui font naître chez lui des impressions contrastées : des toiles spontanées et naïves des peintres du dimanche jusqu'aux créations plus maîtrisées, esthétiques, parfois même conceptuelles.

Mais au-delà de la valeur artistique des tableaux, ce qu'il aime avant tout, c'est se fondre dans la foule, capter l'énergie collective, ressentir l'effervescence du lieu. La densité humaine le stimule. Les appels des marchands, les mélodies des musiciens de rue, les conversations qui se croisent composent une ambiance vibrante qui l'emporte dans un tourbillon de sensations aussi chaleureuses qu'enivrantes.

À cette atmosphère s'ajoute la proximité du musée consacré aux arts populaires et à l'histoire culturelle espagnole, qui renforce encore la dimension culturelle de ce quartier emblématique.

Déjà, Jorge pense à l'apéritif. Il sait exactement où aller. Son rituel ne souffre aucune exception : direction la Calle Cava Baja, cette fameuse « rue de la soif » madrilène, l'une des artères les plus animées et festives du vieux Madrid. Chaque dimanche midi, les habitués du Rastro y prolongent leur flânerie, passant de bar en bar avant le déjeuner, repoussé de quelques heures.



Au programme du jour : tapas, *tinto de verano*, sangria, xérès et surtout les *pintxos*, ces bouchées emblématiques que Jorge aime déguster au bar basque Lamiak. Une manière, pour lui, de conclure le marché comme d'autres referment un livre : lentement, avec gourmandise.

Jorge achève son voyage au cœur de sa capitale sur cette dernière parenthèse gourmande et festive, mélange de saveurs sucrées et salées qui semble résumer à elle seule l'âme madrilène. Autour des tables débordantes de tapas, dans le brouhaha joyeux des conversations et le tintement des verres levés, Madrid révèle une fois encore son tempérament solaire, généreux et pétillant. Ici, le plaisir n'est jamais un simple instant : il devient un art de vivre, une manière d'habiter la ville et de célébrer le temps partagé.

Mais Jorge ne réduit pas Madrid à son effervescence ni à sa convivialité. Au fil de sa déambulation, il a retrouvé une ville d'une richesse culturelle saisissante, façonnée par des siècles d'histoire, d'audace artistique et d'élans créateurs. Des chefs-d'œuvre conservés dans ses musées aux quartiers populaires traversés d'inspirations multiples, chaque lieu lui a rappelé combien la capitale espagnole sait conjuguer éclat patrimonial et énergie contemporaine.

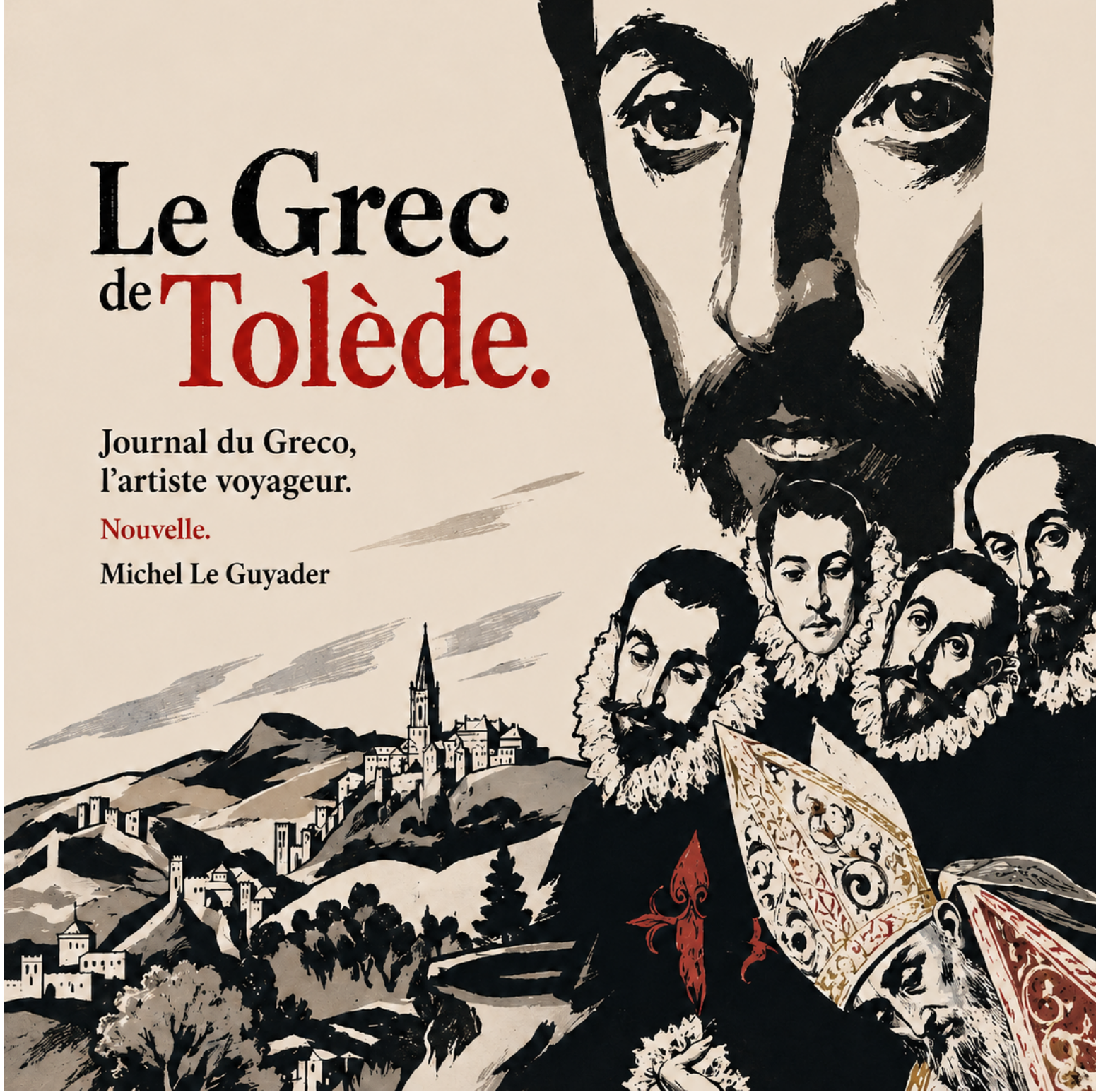
En quittant les rues animées du centre, Jorge emporte avec lui cette impression persistante d'avoir parcouru bien davantage qu'une ville : une mémoire vivante, une identité en mouvement, un territoire d'émotions. Il éprouve alors une fierté discrète mais profonde d'être l'un des témoins privilégiés de cette grandeur. Madrid ne cesse de se réinventer sans jamais renoncer à son âme, et Jorge mesure, une fois encore, la chance qu'il a de ressentir les battements intimes.

Le Grec de Tolède.

Journal du Greco,
l'artiste voyageur.

Nouvelle.

Michel Le Guyader



Nouvelle-Espagne

Michel Le Guyader

Partie I — Tolède, la seconde naissance

(Prologue – le présent du narrateur)

Objectif : installer la voix du Greco âgé, au sommet de son accomplissement.

Chapitres :

- 1. Le temps suspendu de Tolède**
— ouverture méditative, journal intime, définition du projet d'écriture.
- 2. Domhñnico devient El Greco**
— bilan de vie : Espagne, art, Jerónima, Jorge Manuel.
- 3. Tolède ou la plénitude**
— profession de foi artistique et existentielle.

Fonction : donner au lecteur le point d'arrivée avant de raconter le chemin.

Partie II — Les fondations d'un peintre

(Crète → Venise → Rome)

Objectif : montrer la formation artistique et intérieure.

Chapitres :

- 4. L'atelier des icônes**
— monastère Sainte-Catherine, héritage byzantin.
- 5. L'appel de Venise**
— Titien, la couleur, la découverte du maniérisme.
- 6. Rome, l'adoubement**
— reconnaissance artistique, réseaux, ouverture vers l'Espagne.

Fonction : raconter la naissance de l'artiste.

Partie III — Le voyage vers l'Espagne

(Grand récit du déplacement initiatique)

Objectif : cœur romanesque du texte.

Chapitres :

- 7. Le Neptune quitte Gênes**
— traversée maritime.
- 8. Barcelone et les portes d'Espagne**
- 9. Les monastères d'Aragon**
— Lleida, Sigena, Monegros.
- 10. Saragosse et la révélation mariale**
- 11. Vers Madrid**
— Guadalajara, Alcalá, Cervantes.

Fonction : faire du voyage une transformation intérieure.

Partie IV — Le royaume des commandes et des amours

(Madrid → Tolède)

Objectif : installation sociale, artistique et intime.

Chapitres :

12. **Philippe II et l'Escorial**

13. **Choisir Tolède**

14. **Jerónima**

15. **Le fils et le deuil**

16. **L'atelier du succès**

Fonction : faire passer le héros de l'ambition au sentiment d'appartenance.

Partie V — Le peintre accompli

(Tolède éternelle)

Objectif : accomplissement spirituel et artistique.

Chapitres :

17. **L'Enterrement du comte d'Orgaz**

18. **La ville des trois cultures**

19. **Jorge Manuel**

20. **Le testament du Greco**

21. **Tolède pour l'éternité (épilogue)**

La Vierge de Tolède

Théophile Gautier (España, 1845)

.....

Ah ! que de tels récits, dont la raison s'étonne
Dans ce siècle trop clair pour que rien y rayonne,
Au temps de poésie où chacun y croyait,
Devaient calmer le cœur de l'artiste inquiet !
Faire admirer au ciel l'ouvrage de la terre,
Cet espoir étoilait l'atelier solitaire,
Et le ciseau pieux longtemps avec amour
Pour le baiser divin caressait le contour.
Si la Vierge, à Paris, avec son auréole,
Sur les autels païens de notre âge frivole
Descendait et venait visiter son portrait,
Croyez-vous, ô sculpteurs, qu'elle s'embrasserait ?

Tolède, en l'an de grâce... peu importe l'année. Le temps, ici, n'a plus la même saveur qu'ailleurs. Il s'écoule comme le Tage sous mes fenêtres, lent, doré, indifférent aux outrages des hommes.

J'ai pris la décision, ce soir, de consigner sur ce cahier les voyages de mon âme et de mon pinceau. Non pour la postérité, quelle prétention ce serait, mais pour moi-même, pour fixer sur le papier ce que je n'ai cessé de fixer sur la toile : la trace d'un homme qui a traversé les mers, les déserts et les royaumes, pour finalement se reconnaître, ici, sur cette colline de pierre et de lumière.

Domh̄nico Theotocópuli je fus. Le Greco je suis devenu. Entre les deux noms, il y a une vie entière, des ports quittés, des maîtres vénérés, un roi servi, une femme aimée et perdue, un fils élevé seul. Il y a surtout l'Espagne, qui m'a tout donné sans rien me demander en retour, sinon ma sincérité de peintre.

Que ces pages soient donc le récit de cette seconde naissance. Je commence, comme il se doit, par la fin, par cette plénitude que je vis aujourd'hui, avant de remonter le fil de mon périple, de Gênes à Tolède, pour que l'on comprenne combien chaque lieue parcourue m'a rapproché de moi-même et des autres.

Partie I — Tolède, la seconde naissance

Kres le crétois alias le Greco vit une deuxième naissance à 36 ans, en 1577 en arrivant à Tolède.

Auto portraits EI GRECO

J'ai atteint mon nirvâna de vie. Tolède est mon ermitage social, mon nid définitif, ma poche fœtale absolue, mon cocon d'amour, la révélation de ma paternité. Jamais, au grand jamais, depuis ma Crète natale, je n'ai connu pareille plénitude. Tolède transcende mon art, ma psyché tout entière, confesse Dominico El Greco.

À Tolède, ma peinture, comme mon intimité, baigne dans le sublime. Tolède est mon aiguillon d'énergie, le creuset de toutes mes inspirations. Ma tolédane, Jerónima de las Cuevas, mère de mon fils Jorge Manuel, a croisé mon chemin ici, à Tolède. Elle s'effacera, me laissant notre fils. Jorge Manuel sera, jusqu'au terme de ma vie, mon trait d'union avec mon univers renaissant, mon ancrage espagnol, le sceau indélébile de ma nouvelle identité domestique, mon bâton de vieillesse.

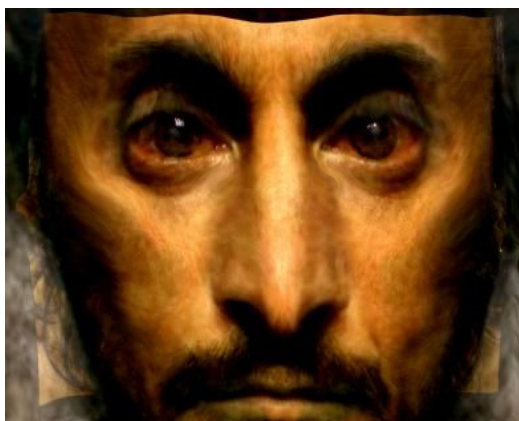
Merci mon Roi, Philippe II, de m'avoir détourné de mon séjour romain, pour m'introniser peintre de votre cour.

Vous m'avez fait l'indicible honneur de me confier la maîtrise d'œuvre de la décoration du monastère et nécropole royale de l'Escorial.

En Crète, avant de rejoindre la mère patrie de Venise, j'avais exercé mon pinceau sur le bois des icônes, au monastère Sainte-Catherine de Candie. J'avais cédé, très vite, à ma curiosité naturelle, à mon envie de voyage. L'appel de Venise m'avait harponné...

Auprès du Titien et des maîtres vénitiens, j'ai puisé les prémices de ce qui guiderait mon art jusqu'au dernier jour. L'artisan crétois, sans le savoir encore, devenait artisan vénitien.





Partie II — Les fondations d'un peintre

La toile, les pinceaux, la peinture, la précision du trait sont devenus ma seconde nature. L'univers pictural, que j'ai tout de suite perçu comme une vocation, s'est ouvert à tous mes désirs, à ma soif d'apprendre.

Je suis en quête perpétuelle du savoir, de l'histoire de l'art, de la technique picturale. Je suis un amoureux des couleurs.

La base de mon oeuvre ira toujours puiser son ancrage dans l'art byzantin qui est l'essence même de mon apprentissage.

La base de mon oeuvre va toujours puiser son ancrage dans l'art byzantin, qui demeure l'essence même de mon apprentissage. On me classe comme un chantre du « maniérisme » de mon époque. J'assume totalement, d'autant que l'origine du terme se situe dans l'expression italienne « bella maniera » la belle manière. C'est un compliment qui m'honore. L'expression de ma peinture tient à mon ressenti, à ma vision originale, loin de toute académie. Je ne cherche en aucune manière à me conformer à la réalité visuelle de mon sujet. Avec mon pinceau, je capte les ondes de la beauté, transfigurées par mon imagination, par ma fougue artistique du moment.

Si la construction de mon oeuvre est raisonnée, mon action est instinctive et relève essentiellement de la passion.

J'ai eu la chance d'être adopté, reconnu par la confrérie des artistes. Florence, Rome, ont présidé aux autres étapes italiennes de mon apprentissage. À Rome j'ai gagné l'adoubement de mes pairs et des mes commettants.

C'est là que j'ai rencontré mes entremetteurs et bienfaiteurs auprès de la cour d'Espagne. Rien ne pouvait plus arrêter ma course. Le royaume ibérique serait mon escale suivante, mes fonds baptismaux d'artiste, celui qui me donnerait mon nom définitif, « El Greco », ma signature pour l'éternité.

Partie III — Le voyage vers l'Espagne

En mars 1577, je prends la mer au port de Gênes, cap sur Barcelone. À l'aube naissante, sous la caresse d'un soleil encore timide, j'embarque sur un magnifique galion baptisé le Neptune. La mer est calme, le roulis paisible et berceur. Un nuage de mouettes bavardes compose l'accompagnement musical de notre départ.

On longe la côte ligure, puis celle du comté de Nice. On dépasse la blanche Marseille, toujours sous un soleil radieux et sur une mer d'huile.

Mais dans la soirée, le mistral se lève, et avec lui, les mouettes se taisent, comme averties d'un danger que nous ignorons encore. Le vent se mue en une présence insidieuse, presque malveillante. Le galion est secoué sans ménagement par des vagues qui se gonflent et déchirent leur crête en une écume blanche et cinglante. Le pont s'habille d'un linceul d'une blancheur blafarde. La coque gémit.

Les mats entament une danse macabre, vibrant sous l'assaut des éléments en colère. Les gréements s'agitent, se tordent, poussent des cris stridents de douleur. Puis peu à peu tout s'arrête. Une douce accalmie nous cueille au milieu de la nuit et nous permet, enfin, de rejoindre les bras de Morphée.

Je me réveille au port de Barcelone. Le soleil illumine la colline et la forteresse de Montjuïc. Sur les quais, l'agitation est prégnante. Les nombreux bacliers transportent les marchandises en va-et-vient continus entre la cale et le quai.

Je débarque et me dirige, bagages en main, vers une auberge modeste du quartier portuaire, où je passe la nuit. Le lendemain, j'affrète une voiture qui doit me conduire à Madrid, où je me rends à la cour. Le voyage est long et fastidieux : un mois durant, sur des chemins et sentiers périlleux, je suis contraint à de fréquentes haltes, de monastère en monastère. À chaque étape, je dois me soumettre à l'interrogatoire de l'inquisiteur local, mais par bonheur, les recommandations du prêtre Luis de Castilla, dont le père fut doyen du chapitre de la cathédrale de Tolède, me servaient de passeport d'impunité.

Seu Vella l'imposante cathédrale et université de Lerida, me réserve un accueil chaleureux. Perchée sur la colline du Turó de la Seu Vella, elle domine, à perte de vue, la plaine de Segrià. La campagne brille sous la lumière dorée du soleil qui effleure les champs verdoyants. Une vague de

terres vallonées ondulent à l'horizon. Les oliviers qui alternent avec des vignobles opulents, scintillent de mille éclats argentés. L'ensemble massif de la cathédrale romane, construite à l'emplacement d'une mosquée, force mon admiration. Dans l'impressionnant cloître gothique et ses belles nefs voûtées, je ressens immédiatement, un sentiment de sérénité spirituelle puissant.



L'étape répare les miasmes du voyage marin et des chemins cahoteux de Catalogne.

Revigoré par une journée de relâche, je prends congé de mes hôtes et retrouve mon attelage vers de nouvelles aventures.

Avant Saragosse, il me faut faire plusieurs arrêts. Je pénètre avec un plaisir, non dissimulé, dans les entrailles paysagères et bucoliques de l'Aragon. Je suis attendu par les moniales du monastère royal de Sainte-Marie de Sigüenza,

en plein cœur du territoire des Monegros. Je suis ébloui par les paysages ahurissants du désert. Depuis le promontoire de Sigüenza, s'étend une vaste plaine austère et envoutante. Des collines dénudées étalent avec rudesse, leurs roches sableuses aux teintes ocres et rousses au soleil couchant. Des pics rocheux, « les tozales » se dressent tels des sculptures de géants.

Je reçois un accueil de prince de la part de la mère supérieure, qui me fait aussitôt visiter l'oratoire de style roman. Je m'attarde quelque peu dans la nécropole, qui abrite deux personnages royaux : la reine Sancie de Castille et son fils, le roi Pierre II. Pour le dîner, je suis servi par de jeunes filles de la noblesse aragonaise, pour qui le passage au couvent constitue, selon la tradition, une étape éducative obligatoire.

Je réfléchis déjà à ma prochaine étape. Il me faudra sans doute un relais avant Saragosse, et les rives du lac de Sariñena m'apparaissent comme une option judicieuse, l'occasion, aussi, de traverser le désert des Monegros, expérience inédite pour moi. La mère supérieure me conseille plutôt la chartreuse de Monegros, aujourd'hui couvent de carmélites, et me propose

d'y envoyer un émissaire si je consens à demeurer une journée de plus. J'y souscris très volontiers. Monastère royal, Sigena dispose d'une bibliothèque richement pourvue : j'en profite pour me cultiver et m'initier à la langue castillane.

L'heure du départ approche, l'attelage est fin prêt. Les adieux aux nonnes sont empreints d'une douce cordialité. Il me tarde de traverser ce paysage inhabituel des Monegros.

Dès les premières lieues, mon tempérament d'artiste est interpellé. La terre craquelée exhale une poésie singulière. Le silence déverse dans l'atmosphère une bruine de fines particules de solitude. Çà et là émergent des arbustes et buissons résilients, desséchés, qui me suggèrent ce passage de la Bible évoquant le buisson ardent. Par association d'idées, je repense à mon enfance et au monastère Sainte-Catherine, ma première école, étroitement liée à celle du Sinäi.

J'arrive aux abords de la chartreuse dans les feux d'un crépuscule écarlate. Le soleil allume des chandelles sur la lagune de Sariñena, comme pour saluer mon arrivée. Pour un peu, elle serait triomphale.



La soeur portière m'attend et oriente l'équipage vers les écuries. Elle me fait entrer dans l'hostellerie du Carmel. Etant le seul convive de la porterie, je vais devoir dîner en silence à l'instar de mes hôtesse carmélites. C'est une première pour moi : une expérimentation insolite de la vie contemplative monastique. La fatigue du voyage m'empêche toutefois de verser dans l'introspection et la connexion spirituelle, comme le voudrait la règle du silence. La frugalité du repas, un gaspacho et un plat de « revueltos », ces œufs brouillés typiques , achève de me convaincre de regagner ma cellule

Je pense déjà à la paroisse de Saragosse, que j'atteindrai demain. Je m'imagine arpentant les ruelles sinueuses autour de la cathédrale gothique, qui a remplacé une église romane en 1515. Il me tarde d'observer la colonne du Pilar, consacrée à la Vierge, qui serait apparue en l'an 40 à l'apôtre

Jacques le Majeur en cet endroit. J'envisage surtout d'y étudier le retable de Damián Forment, qui sera pour moi une source d'inspiration précieuse pour ma commande de l'Escurial.

La route vers Saragosse me semble légère. Les chevaux, bien reposés et repus, avancent d'un pas alerte sur des chemins entretenus et fluides. Le paysage évolue peu à peu : aux abords arides des Monegros succèdent, à l'approche de la cité, des terres aux reliefs plus doux, annonçant déjà les confins des Bardenas Reales, plus au nord, ce désert que je rêve, un jour, de traverser à son tour, tant on m'en a vanté les formations rocheuses érodées, les profonds ravins et les plateaux désertiques.

Pour l'heure, je savoure une campagne à nulle autre pareille, j'y exerce ma fibre artistique et l'imprime dans ma mémoire, ces impressions ressortiront un jour ou l'autre dans mes compositions picturales. La lumière et les couleurs composent une symphonie de contrastes saisissante.

Le soir, à l'entrée de la cité, le soleil laisse encore des zébrures argentées sur les toits, et cette vision me remplit d'une émotion esthétique. Le clocher de la basilique Nuestra Señora del Pilar, tel un phare sur un océan de toitures, nous guide. La chevauchée ralentit dans les rues étroites et encombrées.



J'ai choisi une auberge aux marges du parvis afin de jouir de sa splendeur apaisante.

La nuit, outre le sommeil réparateur attendu, me permettra d'organiser et d'imaginer ma visite technique au retable de Damián Forment. Pour mieux m'imprégner de l'atmosphère du lieu, mettre de l'ordre dans ma conduite

spirituelle et sanctifier le temps de la nuit, je décide d'assister à l'office des matines.

Quand je pénètre dans la nef, la psalmodie des religieux m'enveloppe aussitôt d'une douceur inspirée. Le chant de répons, chant grégorien traditionnel, me transperce de frissons. Le vibrato grave du soliste ondule dans la sphère mystérieuse du sacré. Les intervalles mélodiques m'exaltent et me transcendent. Le sacré et la sérénité s'insinuent dans ma sensibilité profonde. Je me sens désormais armé pour affronter, à la fois, la colonne du Pilar et le retable tant espéré.

Dédié à l'Assomption, le retable de Damián Forment éblouit mon œil avisé et professionnel. Le triptyque sculpté et peint, illustre les événements sacrés de la vie de Marie. Il révèle un mélange de styles, alliant le gothique, la Renaissance et des influences baroques. Les sculptures finement ciselées affichent une expression dramatique qui captive le regard, tandis que les peintures déploient une palette de couleurs subtiles, en cohérence avec les élans de dévotion mariale. Je reste subjugué par la force et la délicatesse de l'œuvre. Je griffonne quelques notes et croquis qui me seront précieux par la suite.

Je me donne la journée pour parcourir l'univers urbain. Les rues marchandes qui bordent le parvis sont étroites, et des maisons à colombages en enserrant l'espace de toute part. Une lumière ombragée peine à s'insinuer sur des pavés irréguliers et disjoints. Des échoppes-ouvroirs percent les façades çà et là, chaque rue semblant vouée à une spécialité marchande.

Ma promenade se poursuit sur les bords de l'Èbre. Les arcs de pierre des ponts romains, vieux de plusieurs siècles, miroitent dans les eaux calmes du fleuve. Témoins de l'histoire et de la spiritualité, ils rappellent le passage de l'apôtre Jacques, qui aurait vécu en ce lieu précis l'apparition de la Vierge.

Encore loin de Madrid, mais déjà si proche de la culture hispanique, la petite musique intérieure qui m'accompagne pendant ce voyage m'entraîne vers une symphonie d'émotions incontrôlables. Je le ressens comme un parcours initiatique, une préparation mentale, un périple d'apprentissage vers ma future vie, ma nouvelle culture. L'Espagne s'ouvre à mon intimité profonde ; elle diffuse son miel anesthésiant dans toutes les aspérités psychologiques contraires, efface les préjugés liés à mon installation, à la nostalgie de l'avant... Elle inocule l'envie de tourner la page du destin, d'ouvrir un nouveau chapitre.

Chaque jour qui passe, je me sens un peu plus proche de ce pays, de son peuple. J'y discerne de nombreuses similitudes sociologiques avec mon pays de naissance, notamment dans ce métissage culturel issu des invasions successives. Les différentes strates civilisationnelles s'y synthétisent en une identité originale, ancrée dans l'inconscient collectif. On

observe un phénomène identique partout où l'histoire est forte et riche : Crète et Espagne, même combat ! Le cap suivant, à quelques encablures de Saragosse, nous conduit à l'ermitage de Nuestra Señora de Cabañas, dans le village d'Almunia de Doña Godina, une oasis de verdure au milieu de cette succession de paysages désertiques. Ce village mérite bien son nom d'Almunia, « jardin », hérité du peuple maure. C'est mon ultime escale aragonaise ; je fais ensuite une brève incursion en Castille, avec une pause réparatrice à Arcos de Jalón. Il me reste encore quelques jours avant Madrid.

C'est avec une certaine tension que j'aborde ce dernier tronçon. D'abord Medinaceli, village profondément marqué par son passé maure. J'y occupe une petite chambre de l'hostellerie du couvent San Román. Sur le chemin, j'admire une très belle arche romaine perchée au sommet d'une colline surplombant la vallée du Jalón.

Algora, très petit village sur le río Dulce, m'accueille dans son humble et unique auberge, au cœur de magnifiques paysages qui annoncent déjà Guadalajara. Pour une fois, je savoure un séjour sans prétention culturelle. La table de la cuisine me régale d'un délicieux « cocido », pot-au-feu local généreux et réconfortant. Mon équipage s'organise dès l'aube pour rejoindre Guadalajara à la tombée de la nuit.

Je suis hébergé dans le fastueux palais de l'Infantado, de style Renaissance italienne, invité par la famille du duc de Mendoza à la demande du Roi. Le majordome me fait les honneurs du logis et me propose une visite du palais et de ses jardins.

Je suis frappé par l'élégance de la façade calcaire, ornée de pointes de diamant en pierre et couronnée d'une galerie percée de nombreuses fenêtres ouvrant sur des balcons et des guérites ouvragés. Le fronton m'évoque une tapisserie brodée, qu'accentue une frise ocre arborant des motifs héraldiques et végétaux.

À l'intérieur, la cour centrale, le Patio de los Leones, présente deux niveaux d'arcades sur ses quatre côtés.



Une véritable dentelle de marbre, estampillée d'une paire de lions emblèmes de la famille Mendoza, se déploie dans ce superbe espace. Des colonnes élancées soutiennent des arcs mauresques qui entourent une fontaine monumentale, ornée de deux lions de pierre. Elle trône avec panache au centre du patio, diffusant autour d'elle une délicate musique de l'eau.

Après une toilette légère, je descends dîner avec Son Excellence le duc de Mendoza. Fin lettré, écrivain, philosophe, militaire et linguiste, il vient d'être nommé Grand Maître de l'ordre de Santiago. Connaisseur des arts, il m'interroge dès le début du repas sur ma commande royale pour le monastère de l'Escorial. C'est le dîner le plus riche que j'aie connu, tant sur le plan gastronomique qu'en échanges intellectuels, depuis mon départ d'Italie.

À l'aube, après un repas frugal, je sors dans le jardin. Mes sens sont aussitôt assaillis par des parfums puissants qui caressent l'air avec volupté. La menthe, la camomille, l'absinthe et les agrumes se mêlent et voyagent sur les gouttes de rosée qui se déposent sur le sol verdoyant, éclatant en un feu d'artifice d'arômes envoûtants. Les fleurs étalent leurs couleurs plurielles sur la palette géante de l'espace paysager. Des statues antiques se protègent du soleil levant sous la canopée des arbres séculaires.

Ce soir, je serai reçu par le doyen de la célèbre université d'Alcalá de Henares, ma dernière étape avant Madrid. J'y rencontrerai aussi Miguel de Cervantes, originaire du lieu. Je compte sur lui pour me présenter auprès des confréries artistiques de la capitale et me faire découvrir le fameux quartier des lettres, le Barrio de las Letras.

Quand j'avise l'élégante façade renaissance espagnole conçue par l'architecte Rodrigo Gil de Hontañón, j'ai l'impression de me retrouver face à un retable. Le fronton central arbore le blason impérial de Charles Quint. Je traverse une cour magistrale en briques rouges et me dirige vers la salle du conseil universitaire où m'attendent mes hôtes.

Je suis conquis, rasséréné dans mes convictions. L'empathie, la relation chaleureuse m'apparaissent comme les qualités premières des espagnols que j'avais déjà constatées à plusieurs reprises.

Avant même d'évoquer mon art, ils me racontent Madrid, la cour de Philippe II. Je ne vois pas le temps passer. La soirée s'éternise, et j'ai le sentiment de retrouver des amis de longue date. Toutes mes appréhensions concernant mon avenir immédiat se sont évanouies.



Partie IV — Le royaume des commandes et des amours

La plénitude et l'excitation d'entreprendre ont supplanté l'inquiétude de l'inconnu. L'intégration est en marche. Je reprends totalement le contrôle de mon destin.

Afin de prolonger notre cordialité et de conforter mon enthousiasme, je propose à Miguel de Cervantes de faire route commune dans ma voiture pour rallier Madrid. Sur ses conseils, je m'installe provisoirement dans une hostellerie de la place Santa Ana.

Très vite, un émissaire du Roi vient me quérir pour me conduire à une audience auprès de Sa Majesté Philippe II. Ce dernier appréciait particulièrement un tableau que j'avais peint en son hommage et en celui de son frère, Juan d'Autriche, que j'avais bien connu à Rome, il s'agissait de L'Allégorie de la Sainte Ligue, ou l'Adoration du nom de Jésus.

Après les obligations d'usage, le Roi me circonscrit les contours du projet de retable pour le monastère de l'Escorial et me demande de commencer le chantier au plus vite. Je bénéficie d'une pension royale d'une année. Je suis logé dans le monastère avec quelques apprentis, et tous les repas nous seront servis au réfectoire des moines. Je dispose de tout le matériel et des fournitures nécessaires pour toute la durée du chantier. Par ailleurs, je perçois huit cents ducats pour le tableau représentant le Martyre de saint Maurice.

Phillipe II



Partie V – Le peintre accompli

Entre-temps, je bénéficie de nouvelles commandes de portraits pour la cour madrilène, et les demandes affluent de la part de notables tolédans. Pour cette raison, je décide de m'installer à Tolède. Diego de Castilla me fait signer deux contrats : l'un portant sur l'Expolio de la sacristie de la cathédrale de Tolède, l'autre sur le retable monumental et les deux autels latéraux de l'église du couvent de Santo Domingo el Antiguo.

J'ai ainsi l'opportunité d'organiser mon séjour à Tolède sur le long terme. Mon ami et protecteur, le marquis de Villena, m'offre l'hospitalité dans une vaste demeure sise dans le quartier juif. Perchée au sommet du promontoire qui domine le Tage, elle courtise sa voisine, l'ancienne synagogue. C'est une maison noble : je dispose d'une cuisine principale, d'un salon de réception, de six chambres et d'un sous-sol donnant sur un premier patio agrémenté d'un puits. De la fenêtre de ma chambre, j'observe les méandres du Tage, tel un ruban argenté, il serpente dans la campagne en contrebas. Les maisons, jumelées aux remparts, se penchent dangereusement au-dessus du ravin qui dévale vers la vallée profonde. Pour mon âme d'artiste, c'est un paysage que je ne manquerai pas de fixer sur la toile.

J'aménage mon atelier dans une pièce spacieuse qui s'ouvre sur un jardin exubérant, rempli d'herbes folles, de massifs de fleurs sans nom, d'oliviers et d'arbustes divers. Des sarments de vigne dégoulinent sur les murs. Une belle glycine déverse ses grappes de fleurs bleues et capiteuses autour de la porte qui s'ouvre dans ce capharnaüm de verdure.



J'avoue prendre un plaisir fou à travailler dans ce décor bucolique, et il m'arrive parfois de rêvasser dans la plus douce oisiveté.

Désormais, je croule sous les commandes et dois engager trois ou quatre apprentis. L'un broie les couleurs, un autre les mélange sur la palette, un autre encore prépare le chevalet et la toile.

Ma vie sociale dense m'a accordé le bonheur de faire la connaissance d'une charmante jeune femme, Jerónima de las Cuevas. Depuis, je lui fais une cour assidue. Tolède est décidément ma ville de la chance : elle emménage très vite dans ma belle demeure, et quelques mois plus tard, elle attend un enfant.

Nous vivons une vie de rêve et d'opulence. Chaque jour, j'engage des musiciens pour accompagner nos repas et agapes, à cette fin, j'ai fait installer une petite estrade sur un côté de la salle à manger.

Ma première commande, celle du doyen du chapitre de la cathédrale, père illégitime de mon très cher ami Luis de Castilla, est désormais en place. Le retable du couvent Santo Domingo el Antiguo, que j'ai conçu et réalisé, accueille, à ma grande satisfaction et à celle de Don Diego, sept tableaux dont le principal, en position centrale, est l'Assomption de la Vierge.



Notre fils, Jorge Manuel, naît au printemps 1578. Pour mon plus grand malheur, Jerónima décède en couches. Mes sentiments se partagent entre le désespoir de perdre celle que j'aimais et la joie, teintée d'une fierté extrême, d'accueillir un héritier. Mon frère aîné, Manuso, vient me rejoindre à Tolède. Il me seconde admirablement dans l'éducation de Jorge Manuel et la gestion de mes assistants.

Le point d'orgue de mon œuvre se situe, me semble-t-il, à l'église San Tomé. J'ai ressenti une immense jubilation tout au long de cette période créative. Peindre cette toile représentant l'Enterrement du comte d'Orgaz m'a permis d'exprimer avec force et subtilité ma sensibilité, mon expérience, la quintessence de mon art. J'y confirme ma réputation de peintre maniériste.



J'ai conçu ma composition en deux registres distincts. Dans la partie supérieure, j'ai situé ce qui relève de l'élévation spirituelle : l'épisode du miracle et l'accueil des âmes par les anges. L'enterrement lui-même occupe la partie basse, ancré dans le sol des hommes. Parmi les témoins de la scène, j'ai glissé des visages que je connais, Miguel de Cervantes, mes amis de Tolède. La fusion du réalisme et du surnaturel est ma préoccupation première, et c'est par le jeu de la lumière et de la couleur que je l'ai poursuivie.

« *Tanto monta, monta tanto* » cette formule gravée sur les deux faces d'une arche du palais de Tolède, je la prends au pied de la lettre et estime qu'elle s'applique à la configuration géographique du lieu.



La ville me fascine. Perchée sur une colline escarpée et dotée d'un urbanisme admirable, elle révèle à chaque détour l'esprit des trois cultures, arabe, juive et chrétienne. Les deux pôles surélevés de la cité, l'Alcazar au nord et mon quartier, la Judería, se font face dans une joute cordiale, non sans une légère pointe de rivalité. Les couleurs du panorama, sous un soleil toujours souverain, explosent en harmonies pétulantes.

Conformément à mes premières intentions, je décide de fixer sur la toile les émotions visuelles que Tolède m'inspire. Je lui concède volontiers une dimension mystique et tourmentée. La nature et le ciel écrasent l'architecture monumentale. La dominante verte renvoie à une symbolique de la vie, de l'énergie, de la créativité. Le ciel tourmenté épouse ma vision du monde. La fusion de la lumière et des ténèbres m'entraîne dans les dédales de la réalité et du mystère.

Tolède est une invitation à plonger dans les méandres de l'histoire. Un siècle d'absence n'a pas effacé de la mémoire collective les cultures juive et musulmane. L'âme de ces deux peuples hante l'atmosphère de la ville. Les pierres de leurs lieux de vie semblent exhiler des larmes de douleur et de nostalgie.

J'ai un fils tolédan de souche, c'est le plus beau cadeau que Tolède ait pu m'offrir. J'ai dû l'élever sans sa mère, qui hélas ne l'a pas connu. Le sort a voulu que je l'éduque seul, et j'y ai versé toute ma sueur, tout mon miel d'amour, pour élever sa condition et façonner sa personnalité.

Mon vœu le plus cher était qu'il devînt un grand artiste. Je le crois sincèrement accompli. Il devient mon premier assistant au terme de son apprentissage dans mon atelier et collabore à tous mes ouvrages, notamment la réalisation du retable d'Illescas.



Après son mariage avec Alfonsa de los Morales, j'ai l'immense bonheur d'accueillir un petit-fils, Gabriel.

À la suite de la bataille de Lépante, dont le héros fut mon ami et frère du Roi, le prince Juan d'Autriche, de nombreux Grecs sont venus s'installer à Tolède. Ils composent mon premier cercle social. Nous nous réunissons très souvent chez moi, à l'occasion de fêtes et de célébrations de notre terre natale.

Mes amis espagnols, eux, sont les garants de mon intégration. Diego de Ávila, mon tailleur personnel, occupe une place de choix dans ce premier cercle d'intimes. Luis de Castilla, que j'avais rencontré à Rome, est revenu à Tolède pour succéder à son père dans sa charge au chapitre de la cathédrale. En lui, j'ai retrouvé mon mécène, mais surtout mon alter ego intellectuel. Une affection sincère et profonde nous lie l'un à l'autre.

Chaque semaine, je réunis mes relations les plus chères, l'élite tolédane, autour de réjouissances gastronomiques et musicales, et de causeries sur l'art, la littérature, les sciences et la religion. Parmi les habitués, j'ai la chance

de compter Martín Ramírez de Zayas, professeur de théologie à l'université de Tolède, et le docteur Pedro Salazar de Mendoza, conseiller du gouvernement de la ville pour l'orthodoxie doctrinale des peintures.

Tous ces personnages, je les ai honorés à ma façon : ils figurent sur mon tableau de l'Enterrement du comte d'Orgaz et témoignent à tout jamais de notre attachement réciproque.



Tolède sera ma ville pour l'éternité. J'ai consigné dans mon testament le souhait d'être inhumé dans l'église San Tomé, lieu de ma première commande tolédane — elle est et demeurera le symbole de ma citoyenneté, la pierre tombale de mon appartenance.

Comme je l'avais pressenti en mettant le pied sur cette terre, l'Espagne est mienne, plus encore que la Crète, mon île natale. Là-bas, je suis né ; ici, je me suis accompli. J'y ai vécu, je vis et je vivrai jusqu'à mon dernier souffle les moments les plus absolus de mon existence. Une osmose totale s'est installée entre nos deux destins. La vie quotidienne, le peuple espagnol, la langue, la culture, la lumière — tout s'est confondu avec mon moi le plus profond, jusqu'à ne plus savoir où finit l'homme et où commence la terre qui l'a adopté.

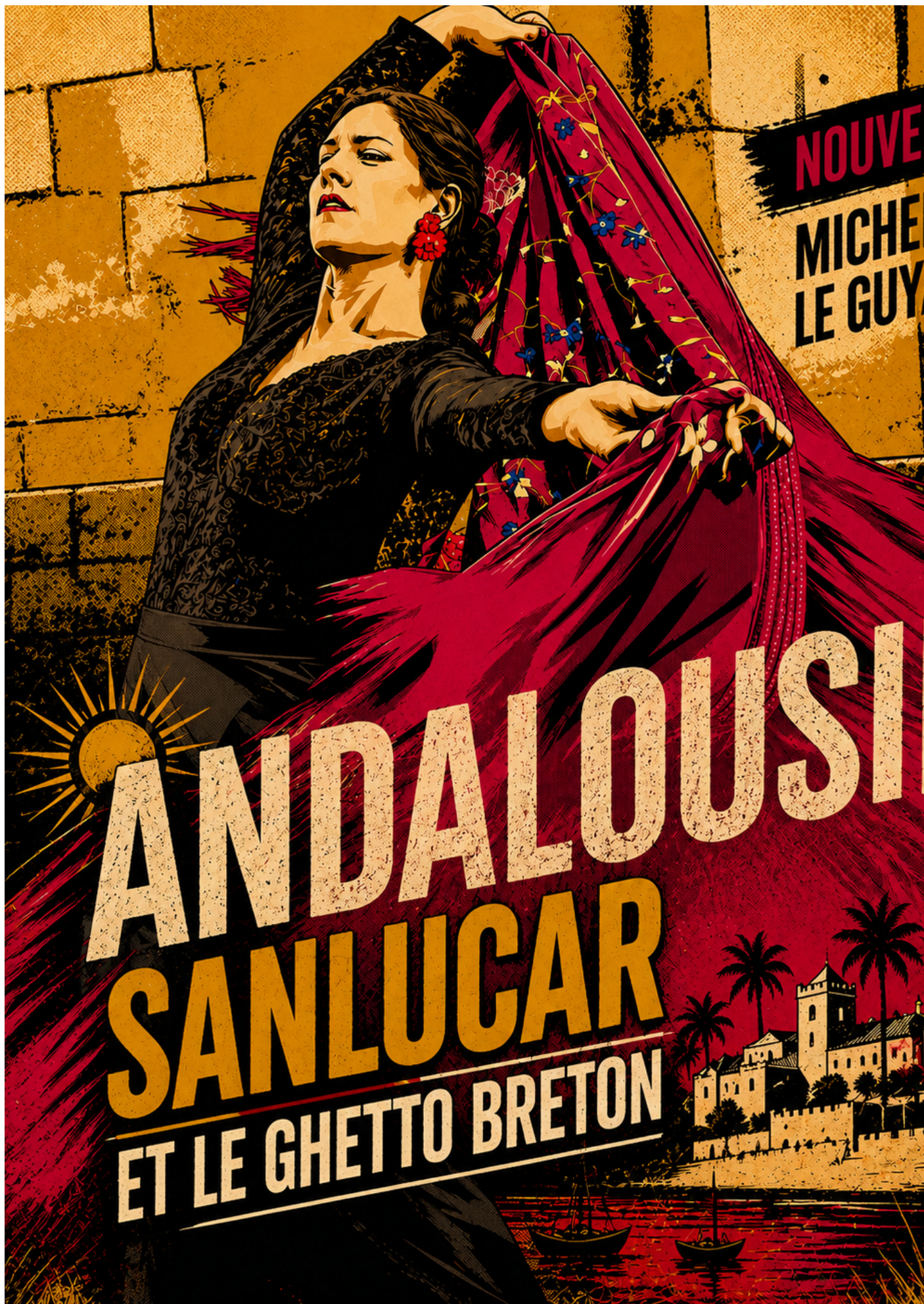
Si ce n'est pas ici que j'ai reçu la révélation de l'art, c'est ici qu'elle a pris son envol, sa véritable dimension, sa pleine respiration. C'est en Espagne, et plus encore à Tolède, que j'ai exprimé l'originalité et l'esprit de mon œuvre —

que j'ai osé la lumière froide, les corps étirés vers le ciel, les ciels tourmentés, la fusion du réel et du sacré. Tolède m'a donné la liberté de peindre ce que je voyais en fermant les yeux.

J'éprouve pour ce pays et cette ville une reconnaissance qui dépasse les mots. Elle est inscrite dans chaque toile, dans chaque coup de pinceau, dans chaque visage que j'ai figé pour l'éternité sur mes tableaux.

Tolède l'enchanteresse, Tolède la belle, Tolède la guerrière, Tolède l'exubérante, Tolède la flamboyante — tu es le joyau qui illumine mes passions et mon art. Tu es ma flèche de Cupidon, mon trouble et ma demeure pour l'éternité. Je suis venu à toi étranger ; je te quitterai, un jour, comme ton fils le plus fidèle.





NOUVE
MICHE
LE GUY

ANDALOUSI
SANLUCAR
ET LE GHETTO BRETON

Table des matières

Partie I - Quintin et l'appel du large

Le projet-l'histoire des Bretons en Andalousie- le départ.

Partie II - Sanlúcar, la porte des ancêtres

Arrivée - quartier breton -immersion historique.

Partie III - Cadix et le choc andalou

Partie IV - Séville, mémoire et archives

Partie V — Les comptoirs bretons

Partie VI - Grenade, Lorca et le flamenco

Partie VII — Cordoue et l'héritage retrouvé

INTRODUCTION

Il existe des héritages que l'on ne soupçonne pas. Ils dorment dans les registres, dans les noms déformés par des siècles de prononciation étrangère, dans les ruelles d'une ville lointaine qui a gardé, sans le savoir, le souvenir de ceux qui y vécurent. Ainsi à Sanlucar beaucoup de bretons ont perdu leur nom de naissance. Ils se sont appelé Breton tout simplement.

Yann Le Goïc a grandi à Quintin, dans les Côtes-d'Armor, professeur de lettres, nourri du vent breton et de l'odeur de la mer et aussi des livres... Il pensait connaître ses origines. Puis, au détour d'une recherche généalogique, une porte s'est ouverte sur un monde inattendu : ses ancêtres avaient navigué bien au-delà des côtes armoricaines. Ils avaient remonté le Guadalquivir, posé l'ancre à Sanlúcar de Barrameda, établi des comptoirs à Cadix, à Malaga, Gibraltar, à Grenade et à Cordoue. Marchands de voiles et d'ambitions, ils avaient choisi l'Andalousie comme seconde patrie, au temps où les ducs de Bretagne entretenaient avec les seigneurs du sud de l'Espagne une longue et féconde alliance.

Cette découverte aurait pu rester lettre morte. Elle est devenue une invitation.

Yann a pris la mer. Seul sur son voilier, les drapeaux breton et espagnol flottant en tête de mât, il a refait le voyage de ses aïeux, traversée du golfe de Gascogne, escale en Galice, cap Saint-Vincent doublé, baie de Cadix enfin entrevue dans la lumière du soir. À chaque étape, la même question muette : que reste-t-il d'eux ici ?

Des archives, bien sûr. Des noms transformés mais vivants. Des quartiers, des ruelles, des actes notariés. Et quelque chose de plus difficile à nommer, cette impression étrange, quand on marche sur un sol que d'autres ont foulé avant vous, de ne pas être tout à fait étranger au lieu.

Ce livre est le récit de cette traversée double : celle d'une mer et celle du temps. Yann n'y fait pas que visiter l'Andalousie, il la reconnaît.



Partie I - Quintin et l'appel du large

Le projet-l'histoire des Bretons en Andalousie- le départ.



Yann Le Goïc, descendant d'une ancienne famille de Quintin, petit bourg des Côtes-d'Armor, nourrit depuis toujours une passion pour la généalogie. Au fil de ses recherches, il découvre qu'une partie de ses ancêtres aurait émigré vers l'Andalousie au XVe siècle pour y développer le commerce des voiles de lin.

*« En Bretagne, point n'est besoin d'or quand le lin pousse droit.
Le paysan le sème, la femme le rouit, les mains le brisent et le peignent ; puis vient le fileur qui tourne le fil comme le temps tourne les saisons.
Le tisserand, Ar Guyader, enfin donne au pauvre comme au seigneur toile pour vêture, voile pour navire et linceul pour le dernier voyage.
Ainsi va le lin : de la terre aux doigts, des doigts au métier, et du métier au monde entier. » MLG*

Les racines de cette présence bretonne vont se nourrir au plus profond de la terre de Bretagne et de son histoire. C'est un duc de Bretagne qui, le premier, resserra durablement les liens entre les marchands de sa terre et le port andalou de Sanlúcar. En 1310, Jean III convolait en secondes noces avec Isabelle de Castille, sœur du roi Fernando et fille du plus puissant seigneur d'Andalousie, Alonzo Perez de Guzmán. Par ce mariage, s'ouvrit une porte inattendue : Juan Alonso, beau-frère du duc et seigneur de Sanlúcar, l'accueillit dans son fief et lui consentit de précieux privilèges commerciaux. Ainsi naquit, entre Bretons et Andalous, ce qui ressemble fort à une longue histoire d'amour.

Fasciné par cette histoire familiale et collective, Yann décide de partir sur les traces de ses aïeux.

Il parle couramment le castillan. Eh oui ! Il est passé par l'université de Rennes-Villejean et possède l'expérience de la navigation. Alors plutôt que de prendre l'avion, il choisit de refaire le voyage comme autrefois : en voilier.

Son itinéraire épouse celui qu'auraient pu suivre ses ancêtres. Il traverse le golfe de Gascogne et fait escale à La Corogne, cousinage celtique oblige. La Galice entretenait déjà des échanges avec la Bretagne bien avant le XIII^e siècle. Puis il longe les côtes galiciennes, contourne le cap Finistère, salue au passage les abords de Porto, descend jusqu'à Lisbonne, vire au cap Saint-Vincent et lutte contre les courants de l'Algarve.

Enfin apparaît la baie de Cadix.

Toutes voiles dehors, les drapeaux breton et espagnol flottant au sommet du mât, Yann approche de son but. Devant lui, Sanlúcar de Barrameda.

Le bonheur le gagne. À cet instant, il se sent presque comme un vainqueur franchissant une ligne d'arrivée. Il sablerait bien le champagne... mais ici, ce sera un cava.

Quelle émotion d'accoster sur les quais, encore hantés, par le souvenir des commerçants bretons.

Le premier regard est saisissant.

L'océan est calme. La mer scintille et caresse une côte dorée d'où s'échappent des étincelles de lumières que le sable, fin et blanc, des plages projette vers le firmament. Le soleil couchant peint le ciel de teintes éclatantes, mêlant le rose et l'orange qui se transforme, sur la palette céleste, en couches mauves et argentées. Les contours et les toits de la ville de Cadix se dessinent, plus à l'est. Pour Yann, ce paysage est une promesse.

Aujourd'hui, c'est à Sanlúcar de Barrameda qu'il jette l'ancre.

Ce port où se rencontrent l'océan et le Guadalquivir séduit le Breton dès le premier regard.

Partie II - Sanlúcar, la porte des ancêtres

Arrivée - quartier breton -immersion historique.

Dès qu'il approche de l'embouchure du célèbre fleuve, un sentiment de fierté l'envahit. C'est elle qui a bercé les deux goélettes de Christophe Colomb. Le courant du Guadalquivir a porté tant de destins vers l'inconnu. Et, pour la petite histoire, cinq Bretons auraient participé à l'aventure.

Yann est traversé par une vague d'émotions. Son imagination, naturellement fertile, s'emballe. Les images affluent, se mêlent, se bousculent. Il ressent ce léger vertige qui saisit parfois lorsque le présent semble toucher le passé.

Il pose les amarres sur un ponton devant le Club nautique royal.

Le quai est brûlant. Le contact de la pierre réveille son émotion. Il se surprend à imaginer que ses ancêtres ont peut-être foulé ces mêmes lieux plusieurs siècles auparavant.

Il a réservé un hôtel, calle de Los Bretones, au coeur du quartier Breton. Dormir, se relaxer, se désintoxiquer du tangage dans un lieu qui a du être une habitation bretonne lui paraît naturel. Il y rencontrera peut-être le fantôme de son ancêtre. Depuis le port, il s'enfonce dans les ruelles qui serpentent. La rue des Bretons, traditionnelle, de style andalou, est ourlée de maisons blanchies à la chaux et aux volets bleus azur. Des cascades de bougainvilliers rouges escaladent les murs immaculés et y dessinent des éclats de couleur.

Les façades gothiques du vieux marché « las cochavas » introduisent une surprenante rupture de style. Appuyées contre les murailles du château, elles témoigneraient encore de la prospérité de l'ancien quartier breton.

Yann imagine la vie de sa famille andalouse. Il essaye de concentrer ses souvenirs d'histoire, et particulièrement, sur la vie quotidienne de l'époque.

Les bretons installés, de première génération avaient encore gardé leur costume du pays d'origine.



Les enfants adoptaient, déjà, les habitudes vestimentaires locales, ce qui leur permettait de mieux s'intégrer, de ne pas se faire identifier. Et pourtant, la communauté bretonne était très bien considérée et jouissait de privilèges octroyés à leur Duc, trois siècles plutôt.

Enea Vico, peintre italien, portraitiste de Charles Quint, a parfaitement décrit la mode vestimentaire du 15^{ème} siècle, en Andalousie. C'est le style maurisque qui prévaut, les hommes portent un pantalon bouffant, serré aux genoux et une chemise ample. Les femmes, elles, revêtent une ample étole en coton drapée sur le corps, la « almalafa » sur un pantalon léger.

À travers ces images, Yann cherche moins à comprendre l'Histoire qu'à retrouver un peu de sa propre mémoire.

Dans sa chambre d'hôtel, au cœur de l'ancien quartier breton, Yann laisse son imagination remonter le temps. Il se représente la demeure de l'armateur qui occupait peut-être autrefois cet emplacement : une belle maison de pierre et de bois, élevée sur un étage, organisée autour d'un patio fleuri où circulaient marchandises, conversations et projets de traversées.

Ses prochaines étapes à Cadix puis à Séville lui permettront, espère-t-il, de donner corps à ces images intérieures. Quelques témoins de l'architecture de cette époque subsistent encore et pourront nourrir sa représentation du passé.

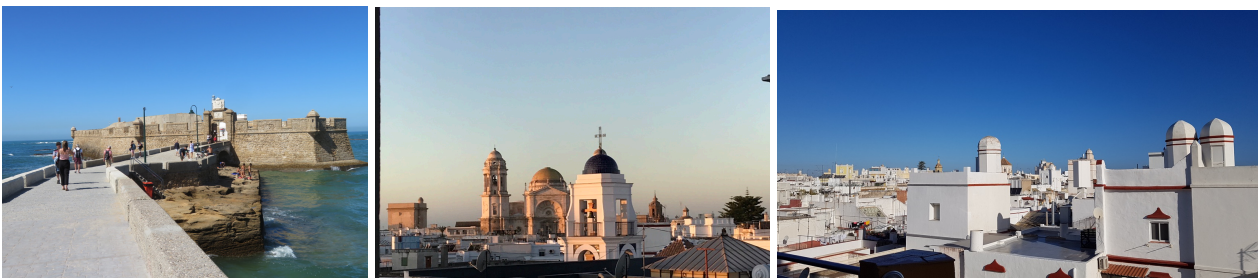
Mais au-delà des pierres, Yann rêve surtout de retrouver des traces plus personnelles : des archives, des noms, des fragments de vie laissés par ses ancêtres.

Ses recherches lui ont appris que plusieurs patronymes bretons ont traversé les siècles et se sont enracinés dans la vie locale. Le Goyc, orthographe ancienne de son nom, figure parmi eux, tout comme Le Barbu.

À Sanlúcar, les noms bretons étaient souvent difficiles à prononcer. Les habitants prirent l'habitude de regrouper ces familles sous une même appellation : « Breton ». Avec le temps, ce surnom s'est installé, jusqu'à être parfois officialisé dans les registres d'état civil de la ville.

Cette simple idée émeut Yann : peut-être marche-t-il aujourd'hui dans un quartier où son nom, transformé mais vivant, a continué d'exister.

Partie III - Cadix et le choc andalou



Yann brûle d'impatience de découvrir Cadix. Il a lu que le consulat français, réputé pour la richesse de ses fonds documentaires, conserve de précieuses archives sur les navires et armements bretons qui fréquentaient autrefois les ports de Sanlúcar et de Cadix, ou qui s'y étaient établis

Pour rejoindre la ville, il choisit naturellement la route côtière. En quittant Sanlúcar, elle déroule son ruban au bord de la mer et offre des panoramas remarquables.

Une succession de dunes blondes reflète le soleil et semble allumer des brasiers de lumière sur l'océan.

De petits villages de pêcheurs aux maisons blanchies et aux toits de tuiles rouges ponctuent le paysage. Appuyés contre les étendues marécageuses de l'arrière-pays, ils dessinent une frontière douce entre terre et mer. Quelques palmiers et jardins fleuris viennent ajouter une touche d'exotisme méridional.

A mesure que l'on se rapproche de Cadix, l'air marin imprégné d'une forte odeur de poisson fouette les narines du breton.

Le port de Santa María marque la première étape avant la ville blanche. Puis la route longe les rives du río San Pedro jusqu'à la presqu'île du même nom. Après le pont apparaissent les remparts qui protègent le centre historique.

Au loin se détachent déjà le dôme doré et les deux tours de la cathédrale.

Les premiers pas dans les ruelles ombragées qui y conduisent suffisent à envoûter Yann qui tombe aussitôt sous le charme de la ville blanche

La réminiscence de ses lectures romanesques, historiques, le transporte dans le passé.

Des musiques flamenca, ensorceleuses qui s'échappent des nombreux « tablaos », le mettent, instantanément, en appétit pour une soirée gitane.

Le hasard de sa déambulation l'entraîne vers la forteresse de San Sebastian, de style Vauban, édifiée sur les ruines d'un temple phénicien dédié à Moloch. Bercée par les embruns, elle pointe fièrement ses murailles vers le large. A l'avant garde du port, en première ligne pour surveiller toutes les entrées et sorties, on peut dire qu'elle est la mémoire de l'histoire maritime de la reine du sud, celle que l'écrivain espagnol Arturo Perez Reverte surnomme la « diagonale du fou ».

Depuis le fort de San Sebastián, Yann joue au touriste et poursuit sa découverte de Cadix. Il descend vers la belle plage de Santa María del Mar qui fait face à la cathédrale et aux vestiges du théâtre romain. Il longe ensuite les remparts qui ceinturent le centre historique, repérant déjà les lieux où il reviendra. Lorsqu'un endroit vous touche, il faut toujours lui accorder une seconde visite.

Mais bientôt, l'appel du flamenco devient irrésistible.

Yann choisit la Cueva del Pájaro Azul, l'un des plus anciens tablaos de Cadix, niché dans les ruelles proches de la cathédrale. Les amateurs de frissons et d'exotisme prennent place dans de petites loges de pierre disposées en étoile autour de la scène. elles sont imprégnés de l'humidité âcre des torrents de sueur des danseuses et musiciens qui se produisent depuis des décennies. Une pénombre étrange enveloppe la salle. Quelques flammes vacillantes déposent des îlots de lumière sur les tables et dans les niches creusées dans les murs de la cave. L'obscurité donne au lieu une atmosphère secrète. Avant même le premier accord, le décor est déjà un spectacle.

Sur l'estrade, musiciens et chanteurs attendent, alignés sur leurs chaises, vêtus de noir. Sur leurs visages se lit cette tension silencieuse qui précède le départ. Les premières notes de guitare s'élèvent, lentes d'abord, profondes, comme une respiration.

Dans la salle, l'attente devient presque palpable ; seules quelques chaises grincent sur les pavés usés.

Puis la danseuse apparaît.

Une robe à volants rouges et noirs accompagne chacun de ses mouvements. Un châle blanc de dentelle couvre ses épaules. Ses cheveux, tirés en un chignon serré, sont relevés d'une fleur éclatante.

Son visage est grave, concentré.

Elle écoute la guitare, capte le rythme, puis entame un taconeo.

Les talons frappent le sol. Ils claquent, roulent, tourbillonnent avec une frénésie maîtrisée. L'énergie mécanique des pas, se transmet, par soubresauts, aux jambes effilées de la danseuse et envahit progressivement tout le corps, en une transe effrénée. Les bras décrochent et virevoltent. Les mains se tordent en volutes élégantes, aériennes. Le corps reste droit, altier, seuls, le bassin, le buste et les bras accompagnent la montée de la musique. Les trémolos rauques et habités du chanteurs, s'enroulent autour de la « bailaora », comme le miel musical d'un charmeur de serpent. Dans une totale symbiose, ils sont emportés dans une joute amoureuse, érotique. La danseuse retient son souffle, puis se laisse aller dans une suite d'arabesques brûlantes. Elle présente des postures de défi, dignes d'un toréador en action. Elle manie les volants de sa robe comme une « muleta » face au taureau.

Le final, pareil à une estocade triomphale, bouscule Yann jusqu'aux tréfonds de son ventre. Il est subjugué. Le spectacle triture sa fibre émotive et artistique, l'art du flamenco le surprend et aiguillonne sa zénitude.

Il comprend alors qu'ici, le flamenco ne se regarde pas seulement. Il se reçoit comme une secousse.



Ce moment suspendu hors du temps lui a asséché la gorge. Un verre de jerez l'attend, il y a urgence. Il avale une belle rasade sans cérémonie. La première gorgée adoucit, rafraichit le palais. Dès la prise en bouche, il

perçoit d'abord l'âpreté, une légère acidité, avant que la rondeur d'un arrière-goût de noisette ne vienne, peu à peu, émousser et clore la dégustation.

Les vignes de Jerez de la Frontera avoisinent celles de Sanlúcar. Qu'il soit Fino, Manzanilla, Amontillado ou Oloroso, le vin distille des arômes subtils de bois vieilli, d'argile et de calcaire.

Le vin de Sanlúcar, celui que les Bretons buvaient à table, car l'apéritif n'existait pas encore, est le Manzanilla : plus sec, très pâle, légèrement iodé du fait de la proximité de la mer. Il s'accorde à merveille avec le jambon sec, le fromage manchego ou les tapas. Yann l'atteste il en a fait l'expérience.

Yann songe aux vers de Machado : *la rivière court, au milieu des jardins ombragés et des oliviers gris, par les champs joyeux... ils abritent les vignes aux branches dorées.....*

Il regagne l'hôtel, ou plutôt la maison de l'armateur « el Goyc », et laisse porter son imagination sur l'animation domestique qui devait y régner jadis. L'épouse espagnole de Juan apostrophe le personnel, les enfants, règne sur les lieux avec une autorité tranquille. Peu importe si son mari, Juan el Goyc, ne maîtrise pas encore tout à fait le castillan, le dialecte andalou, surtout, lui échappe. Elle, son empire, c'est le quotidien de la maison.

lui, ce sont les affaires et pour les affaires, elle y est quand même pour quelque chose. En effet, tout commerçant étranger, s'il veut échanger avec les colonies d'Amérique a l'obligation d'épouser une femme espagnole. L'intégration passe par la case famille.

Sa rêverie le ramène à sa quête généalogique. Il doit se rendre absolument à Séville pour consulter les registres notariés des étrangers qui ont fait la demande de naturalisation, à l'époque, condition légale pour être intégré dans la société et le commerce de l'Andalousie.

Partie IV - Séville, mémoire et archives

Si le fleuve pouvait parler... Il raconterait qu'il a bercé les rêves de Christophe Colomb avant que ses galions ne prennent la mer vers l'inconnu. Il dirait aussi comment les marins bretons de Sanlúcar y chaloupaient jusqu'à Séville, et comment Magellan y trouva le point de départ de son tour du monde. Unique fleuve navigable d'Espagne, il fut pendant des siècles la grande artère du voyage et du commerce, le lien vivant entre l'Espagne et ses anciennes colonies — un courant chargé des ambitions et des rêves des grandes épopées, de Séville jusqu'à Cordoue.. Pendant des siècles, il fut le lien vivant entre l'Espagne et ses anciennes colonies, un courant chargé des ambitions et des rêves des grandes épopées.

Yann se surprend à penser que ce voyage n'est peut-être pas seulement un déplacement, mais une manière de comprendre. Ses aïeux avaient traversé les frontières par nécessité commerciale, lui remonte un fleuve par choix. Celui d'aller vers quelque chose qui l'attire. Sur le pont, il regarde défiler les

rives et pense à ceux qui, avant lui, ont observé ces mêmes eaux avec leurs espoirs, leurs peurs ou leurs projets. Le Guadalquivir ne conduit pas seulement à Séville ; il porte aussi, sous son courant tranquille, le murmure de toutes les traversées qui l'ont précédé.

Dès les premiers instants de navigation apparaissent les vastes étendues plates et marécageuses du parc national de Doñana, hérissées de roseaux et traversées par les oiseaux des marais. Yann s'attarde sur l'envol silencieux de quelques flamants roses. Puis surgit le palais de Las Marismillas, résidence protocolaire des gouvernements espagnols. Des ponctuations d'îlots boisés dessinent les rives comme autant de compositions paysagères délicatement posées sur le fleuve.



Plus loin, le mont Pinar de la Algaida, autre espace naturel préservé, s'étire jusqu'au canal du Brazo de la Torre. L'embarcation glisse paisiblement vers les anciens marais salants où la lumière transforme l'évaporation en voile incandescent ; des mirages semblent flotter au-dessus de l'eau. Le voyage traverse alors un décor qui paraît conçu pour les peintres.

Le dernier chapitre de la croisière, nous entraîne vers une campagne, haute en couleurs, baignée d'oliviers, d'orangers, de citronniers, où le vert des feuillages se mêle aux tâches orangées et jaunes des fruits. Le feuillage des palmiers scintillant de lumière joue des castagnettes, annonciatrices de la capitale andalouse.

Un parfum acidulé d'agrumes flotte dans l'air chaud. Le soleil, dur et blanc, écrase les visages déjà hâlés des voyageurs. À l'horizon, dans une brume irisée, se dessinent les silhouettes encore floues des toits de la ville ; elles impriment dans les regards des étincelles de poésie.. La Giralda, ancien minaret devenu clocher, apparaît comme un phare guidant le voyageur dans l'univers magique du royaume d'Aladin.

Yann débarque sur le quai, face au Paseo Cristobal Colon et à la tour d'or. La tour a perdu ses azulejos dorés, mais a gardé son nom en hommage à son brillant passé. Elle brille encore. Elle brille parce qu'elle respire l'histoire, elle brille par son architecture, par son rôle de défense de l'Alcazar. Elle brille

aussi la nuit dans l'action de la joute de lumière qui l'oppose chaque soir, avec la tour de la Giralda.

La marche, lente, attentive, vers le coeur animé du vieux Séville lui permet de prendre le pouls de la ville et d'accorder le sien au rythme andalou. En chemin, il croise le défilé incessant des calèches. Des gitanes diseuses de bonne aventure, foulards colorés noués dans les cheveux, l'abordent sans relâche, l'assaillent de promesses et lui tendent des brins de romarin censés porter bonheur.

Arrivé sur la plaza Del Triunfo, située entre le porche principal de la cathédrale et la porte du Lion ouvrant sur le patio de l'Alcázar, Yann s'arrête. Il observe le ballet continu des vendeurs de souvenirs, des calèches chargées de visiteurs venus des quatre coins du monde. La ville est là, vibrante, offerte, prête à raconter à son tour son histoire.



Yann a pris rendez-vous aux archives notariales pour le lendemain matin. Aujourd'hui, il s'est fixé une seule mission : vivre pleinement Séville, respirer l'esprit de la ville. Il veut se laisser aller au bonheur de la flânerie, s'imprégner de sa beauté, s'enrichir de l'histoire de son patrimoine. En un mot : s'hispaniser.

Ses pas le conduisent vers l'un des plus somptueux joyaux de l'architecture mudéjare : l'Alcázar royal. Il avance avec l'impatience émerveillée du petit garçon qui s'apprête à ouvrir son cadeau de Noël.

Il connaît déjà le lieu par les livres. Il a lu et relu l'histoire de ce palais né sur les fondations des résidences musulmanes de l'époque omeyyade, avant d'être transformé et magnifié au fil des siècles. Après la Reconquête, il accueille Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon ; aujourd'hui encore, il demeure résidence royale lors des séjours officiels à Séville.

Depuis la « Reconquista » catholique, depuis l'époque chrétienne, l'Alcázar n'a cessé d'accumuler les influences : héritage mauresque, lignes gothiques, élégance renaissante, faste baroque. De cette superposition est née une harmonie rare qui en fait un chef-d'œuvre unique.

La promesse du lieu commence dès le patio du Lion, enveloppé des parfums subtils des orangers.

Dès les premiers regards, ce palais digne des Mille et Une Nuits l'éblouit, lui le voyageur breton en quête d'histoire et de beauté.

Les stucs dorés, les arches élancées, les salles mauresques ouvrent peu à peu sur des jardins luxuriants semés de bassins et de jeux aquatiques. Les quelques cumulus accrochés au ciel azur, se mirent dans l'eau en reflets ouatés. Les labyrinthes végétaux, les essences aromatiques et l'exubérance des fleurs ajoutent aux plaisirs du regard une symphonie de parfums. Il ne manque plus que l'apparition d'un émir entouré de sa cour pour abolir les siècles et donner à Yann l'illusion d'entrer, lui aussi, dans ce monde légendaire.

L'Alcázar semble hors du temps. Il fascine autant qu'il émerveille.

À la sortie de la demeure royale, c'est le quartier de la Judería qui semble lancer ses appels silencieux à Yann pour qu'il vienne lui rendre visite. Un dédale de ruelles étroites s'ouvre devant lui, invitant à la déambulation. Bars à tapas, boutiques d'artisanat et de souvenirs, galeries de peinture, patios cachés et façades colorées pigmentent son chemin.

L'ancien quartier juif a changé de nom au fil de l'histoire ; il est devenu Santa Cruz, une appellation plus conforme à l'identité chrétienne forgée après la Reconquête. Avec les quartiers qui enlacent la cathédrale, Santa Cruz est un quartier incarné.

Avant de rentrer à l'hôtel, il s'offre un moment de détente avec un verre de Manzanilla et un petit plateau de tapas. Olives, anchois, portions de tortilla, fines tranches de jambon ibérique et quelques copeaux de manchego figurent parmi ses plaisirs favoris.

Son petit hôtel de charme, décoré de superbes céramiques, s'organise autour d'un patio fleuri et ombragé aménagé dans la plus pure tradition sévillane. La place déploie son immense courbe de briques rouges, bordée de galeries et ornée de grandes frises d'azulejos bleu cobalt racontant l'histoire des provinces espagnoles. Les céramiques semblent partout : autour des fenêtres, sur les arches, le long des parapets des ponts qui franchissent les canaux et les bassins du jardin.

L'ensemble se prolonge vers un vaste parc ombragé où domine une mer de verdure ponctuée de touches florales jaunes, rouges, roses et blanches qui éclatent comme des touches de peinture.

Construite pour l'Exposition ibéro-américaine de 1929 dans un remarquable style néo-mudéjar, la place devient pour Yann bien plus qu'un simple repos : une invitation à ralentir, à contempler, à laisser retomber la fatigue de la journée. Une transition paisible avant de rejoindre son hôtel et de se laisser glisser dans les bras de Morphée.



Yann se réveille avec la fébrilité du chercheur au seuil d'une découverte. Au fil des années, il est devenu un véritable rat de bibliothèque, un généalogiste passionné, méthodique, presque instinctif dans sa manière de traquer les traces du passé.

Les archives des Protocolos sont installées dans un ancien bâtiment du Casco Antiguo, à proximité de la rue San Miguel, non loin de la Giralda. Derrière ses murs silencieux sommeillent des siècles de contrats, de successions et de vies oubliées.

Ce qu'il y découvre dépasse largement ses attentes et le laisse presque incrédule.

La présence bretonne apparaît dense, foisonnante. Une véritable constellation de familles venues de Bretagne semble avoir essaimé en Andalousie entre le XVe et le XVIIe siècle. Les registres, loin de se limiter aux transactions notariales, livrent de précieuses indications sur le quotidien, les alliances familiales, les héritages et l'organisation des réseaux commerciaux.



Au fil des pages, Yann reconstitue peu à peu une géographie familiale inattendue.

Il apprend ainsi que les quatre frères Le Goyc avaient réparti leurs activités sur l'ensemble du territoire andalou : Juan dirigeait l'établissement principal de Sanlúcar, tandis que ses frères supervisaient les comptoirs de Gibraltar, Malaga et Grenade ; la maison de Cordoue était, elle, confiée à un beau-frère.

Chaque document semble ouvrir une nouvelle porte. Derrière les actes notariés apparaissent des visages, des ambitions, des itinéraires de vie.

Avant de reprendre la route de la Bretagne, Yann se fait une promesse : revenir un jour parcourir chacun de ces lieux pour redonner chair à cette histoire familiale.

Pour clore son séjour sévillan, il choisit Triana, le quartier gitan, situé non loin de l'embarcadère où il embarquera pour rejoindre Sanlúcar.

Dans les ruelles aux façades blanchies les sons rebondissent en ricochets : accords de guitare, vocalises égrillardes des chanteurs de flamenco, éclats de voix des chanteurs en répétition. Le quartier tout entier semble respirer au rythme de cette musique ardente. L'atmosphère lui apparaît comme un entrelacs de passions et de mélodies où l'âme gitane continue de planer au-dessus des méandres du temps.

Lorsque Yann retrouve Sanlúcar, il est envahi par un sentiment de plénitude. La satisfaction jubilatoire que lui procurent ses découvertes, renforce en lui l'impression d'appartenir à une histoire plus vaste que sa propre existence. Il éprouve presque un sentiment de filiation avec cette Andalousie éclatante et attachante, terre de passages, de commerce et de métissages.

Partie V — Les comptoirs bretons

La suite de l'aventure andalouse impose à Yann de quitter le rythme lent des promenades urbaines pour reprendre la route. Une voiture de location devient indispensable. Gibraltar constitue sa prochaine étape : parmi les anciens comptoirs commerciaux bretons, c'était le plus proche de Sanlúcar. À l'époque de ses ancêtres, le rocher appartenait encore à la couronne d'Espagne.

Pour rejoindre cette terre chargée d'histoire, Yann choisit de longer la côte. Il a toujours aimé les voies qui épousent le bord de mer ; elles offrent le privilège de voyager entre deux horizons, celui de la terre et celui de l'océan. À ses yeux, c'est une forme d'opulence visuelle.

En chemin, une idée s'impose à lui : faire halte au cap Roche pour le petit déjeuner. Un café accompagné de churros trempés dans un chocolat épais lui paraît être une manière idéale de commencer la journée.

Une terrasse tournée vers une large plage de sable fin et doré, avec vue sur le nez de Rocher, lui « tend les chaises ». Ici, on est encore sur les rivages de l'Atlantique ; la Méditerranée n'apparaîtra qu'au-delà de Tarifa. Un phare veille depuis une ancienne tour de guet du XVI^e siècle, dressée au milieu d'un paysage de roches et de vents qui rappelle à Yann certains rivages bretons. Jadis, cette vigie surveillait les approches de Cadix et participait à la défense du littoral contre les incursions venues de la mer. Plus loin surgit Tarifa, silhouette tournée vers le détroit. Sa forteresse évoque les siècles de frontière et de conquêtes. Elle fut liée à la puissante maison des Guzmán, ducs de Medina Sidonia, dont l'un des représentants entretenait autrefois des liens familiaux avec la maison ducale de Bretagne.



Encore et encore, on retrouve des accointances bretonnes. Finalement, au nom du Duc de Bretagne marié à Isabelle de Castille, Yann se demande, sur le fil de l'ironie, si les bretons n'étaient pas légitimes à revendiquer l'Andalousie, histoire de faire un pied de nez aux anglais de Gibraltar. De la tour du château, on a une superbe vue sur la mer et on y distingue les côtes du Maroc.



Gibraltar est à portée de semelles.

Presqu'île minérale et ville fortifiée, elle apparaît enroulée dans un cordon de remparts qui contrôle son accès comme un seuil entre deux mondes.

Le rocher surgit alors dans toute sa majesté. Dressé comme une sentinelle géante au bord du détroit, il semble veiller depuis toujours sur le passage entre l'Atlantique et la Méditerranée.

On comprend, tout de suite, l'intérêt stratégique du site et pourquoi les britanniques ont pris la main sur le territoire et le conservent jalousement.

L'entrée dans la ville réserve une surprise inattendue : après le poste-frontière, il faut traverser directement la piste de l'aéroport. La route s'interrompt au passage des avions puis reprend son cours. Une étrangeté qui amuse immédiatement Yann.

La rencontre de deux univers que tout semble opposer produit un effet singulier. Gibraltar donne à la fois l'impression d'un décor de cinéma encore inachevé et d'un lieu parfaitement vivant. L'âme britannique s'y mêle sans cesse aux couleurs et au rythme espagnols.

Yann avance les yeux grands ouverts, traversé d'éclairs d'amusement. Il observe les façades aux couleurs vives, bleus profonds, rouges éclatants, si

typiquement britanniques, tandis que l'atmosphère des rues, les voix, les odeurs et la lumière demeurent profondément espagnoles.

Dans les pubs, les conversations passent naturellement de l'anglais à l'espagnol. Les pintes circulent généreusement tandis que les tapas accompagnent les échanges dans une convivialité joyeuse.

Le port, en revanche, laisse Yann indifférent. Trop moderne, trop éloigné de l'image qu'il suppose avoir connu à l'époque de ses ancêtres bretons. Il préfère tourner le dos aux quais contemporains pour gagner le sommet du rocher.

Le téléphérique lui évite une ascension fatigante et lui permet de s'élever rapidement au-dessus de la ville. Là-haut, l'horizon s'ouvre : la mer, le détroit, l'Afrique au loin lorsque l'air est limpide.

Les macaques de Gibraltar règnent en maîtres sur les hauteurs. Espiègles, insolents, voleurs à leurs heures, ils circulent parmi les visiteurs avec une assurance souveraine, comme s'ils étaient les véritables gardiens du rocher.

Entre leurs cabrioles, le vent du détroit et l'immensité du panorama, Gibraltar possède une personnalité unique : un territoire suspendu entre continents, entre langues et entre histoires. Le détroit de Gibraltar a été le témoin, de nombreuses conquêtes, batailles, de métissage de peuples. Cette terre a vu se croiser d'innombrables civilisations. De l'est sont venus les Phéniciens puis les Romains ; du sud sont montés les Maures ; du nord sont descendus les Wisigoths. Chacun a laissé une empreinte, un fragment de mémoire, un héritage encore visible dans les paysages, les pierres et les usages. Avant de repartir, il revint sur les informations qu'il avait glané à Seville.

Il avait repéré, dans les actes notariés, une mention laconique : « Pedro Le Goyc, marchand de toiles, établi à Gibraltar, anno Domini 1487. » Une ligne, à peine.

Il n'existait pas d'archives notariales proprement dites à Gibraltar, les aléas de l'histoire, les sièges successifs, le passage sous souveraineté britannique avaient dispersé ou détruit la plupart des documents antérieurs au XVIIIe siècle. Yann le savait. Il était venu quand même, avec cette conviction tranquille du généalogiste expérimenté : parfois, ce sont les pierres qui parlent à la place des archives.

Il cherchait le quartier marchand du XVe siècle. Un habitant âgé, rencontré par hasard dans un pub de Main Street, un certain Michael Hernandez, retraité de la marine britannique, né d'un père espagnol et d'une mère gibraltarienne, lui indiqua sans hésiter la direction de la vieille ville haute, Calle Real et ses abords.

— Up there, my friend. C'est là que les marchands étrangers s'installaient. Les Génois, les Portugais... et d'autres, aussi, dont on a oublié les noms.

Yann grimpa. Les ruelles, étroites et fraîches, conservaient encore quelques façades du XVIIIe siècle aux encadrements de pierre ocre. Rien du XVe, bien sûr. Cinq siècles de guerres et de reconstructions avaient tout recouvert. Mais à l'angle d'une ruelle donnant sur le port, il s'arrêta net.

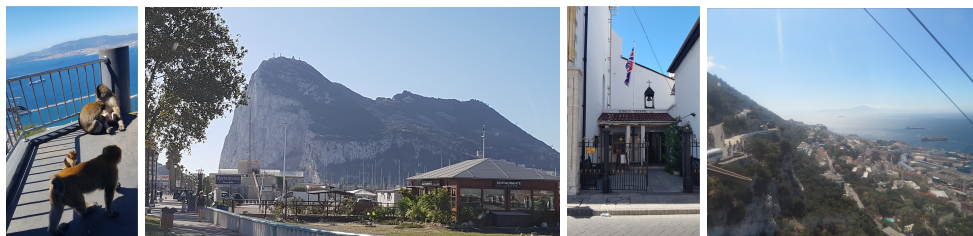
Sur un mur blanc, à hauteur d'œil, quelqu'un avait gravé dans la pierre, ou peut-être le temps seul l'avait-il façonné, ce qui ressemblait à une ancre stylisée surmontée d'une croix. La marque des marchands navigants. La marque, peut-être, de n'importe quel marin anonyme du Moyen Âge.

Ou peut-être de Pedro.

Yann posa la main à plat sur la pierre chaude. Il savait très bien que c'était là un geste inutile, sentimental, indémontrable. Il s'en moquait. Il y avait dans ce contact quelque chose de nécessaire, la façon dont un fils touche l'épaule d'un père qu'il n'a pas connu.

Il resta ainsi quelques instants, immobile, pendant que le vent du détroit faisait claquer les drapeaux au-dessus de lui.

Puis il redescendit vers la ville, commanda une pinte dans le premier pub venu, et nota dans son carnet : « Gibraltar. Pedro. Une ancre sur un mur. Peut-être rien. Peut-être tout. »



La route est encore longue avant de refermer la boucle du voyage. Pourtant, Yann se dit qu'un détour par le village emblématique de Ronda lui apporterait le souffle touristique gratuit.

L'ascension de la Serranía est agréable mais demande de la patience. La route serpente dans les reliefs et il devient vite impossible de dépasser le flot continu de voitures, de camions et de cyclistes. L'approche de la ville elle-même exige un peu de persévérance. Il est même assez malaisé, de pénétrer dans la ville. Du parking, il se laisse porter par la carrera Espinel qui descend directement aux arènes monumentales. La rue, entièrement piétonne, est animée d'un va-et-vient incessant. Boutiques de toutes sortes, bars, terrasses et restaurants se succèdent et ralentissent naturellement le pas. Les vitrines captent les regards et invitent à la flânerie plus qu'à la marche.

Puis surgit la Plaza de Toros.

L'apparition des arènes provoque chez Yann une véritable secousse esthétique. Monument imposant, presque solennel, ce vaste édifice néoclassique est souvent considéré comme l'un des hauts lieux de la culture taurine espagnole.

À l'intérieur, le spectacle est saisissant : le sable d'un jaune éclatant, contraste avec le ciel et les fauteuils rouges des gradins créant un tableau surprenant de pureté.



Yann peine à mettre des mots sur ce qu'il ressent devant cet amphithéâtre monumental. Devant lui, les gradins semblent encore vibrer d'acclamations comme si les pierres avaient gardé la mémoire des foules et du soleil. Ici, la tauromachie n'apparaît pas seulement comme un spectacle : elle se présente comme un rituel, un langage codifié où se mêlent courage, esthétique, maîtrise et fatalité comme un flamenco tragique.

Il comprend pourtant que ce lieu divise. Pour certains, l'arène célèbre un héritage profondément ancré dans l'histoire hispanique ; pour d'autres, elle incarne une violence devenue difficile à accepter. Entre admiration et malaise, la corrida ne laisse guère de place à l'indifférence.

Il demeure immobile quelques instants. Il ne cherche ni à juger ni à trancher. Il regarde simplement cet espace circulaire où, depuis des générations, l'Espagne a imprimé ses contradictions : le goût de la fête et le sens du tragique, la beauté du geste et le prix qu'elle exige. Et peut-être est-ce cela, au fond, qui le trouble le plus : découvrir qu'un lieu peut porter à la fois autant de grandeur et autant de questions.

Ronda, la ville suspendue n'a pas fini d'étonner.

Perchée au sommet d'une falaise spectaculaire, elle domine des gorges vertigineuses où serpente une rivière devenue discrète sous l'effet de la chaleur andalouse.

Depuis ce promontoire imposant, s'offre aux regards de Yann, curieux, admiratifs, un paysage à couper le souffle.

Vers le sud s'étend une vaste plaine aux couleurs changeantes : le blanc des rochers disséminés, le jaune des falaises baignées de soleil, le vert tendre des arbustes épars, puis, plus loin, les teintes brunes des collines de la sierra qui ferment l'horizon. De l'autre côté, une succession de falaises ocre plonge brutalement vers le fond des gorges.

Accrochées au bord du vide, comme défiant la gravité, des maisons et des terrasses de restaurants profitent pleinement de cette vue renversante. Elles semblent flotter au-dessus du paysage.

Le grand pont suspendu au-dessus du Tajo relie les deux visages de la ville. D'un côté, Mercadillo, quartier vivant, animé par les commerces et le mouvement quotidien ; de l'autre, la vieille ville, plus secrète, plus silencieuse. Cette dualité fait tout le charme de Ronda : l'énergie du présent dialoguant avec la mémoire du passé.

Le quartier maure ou « barrio viejo » avale le breton, dans un labyrinthe de ruelles bordées de hautes bâtisses dont les façades blanches, aux fenêtres encadrées de granit jaune paille sont flanquées de balcons en fer forgé ouvragé et fleurie.

Après avoir contourné l'église Santa María la Mayor, un édifice attire son regard.

Côté place, une façade singulière s'avance sous la forme d'une galerie couverte portée par quatre colonnes de pierre. L'ensemble évoque davantage une demeure aristocratique qu'un bâtiment religieux.

Quelques pas plus loin se dresse le minaret de San Sebastián, isolé et silencieux, adossé à une élégante maison blanche typiquement andalouse. La mosquée qui l'accompagnait autrefois, puis l'église qui lui succéda, ont disparu, laissant au minaret le rôle modeste mais précieux de gardien du souvenir.

Cette parenthèse non programmée s'impose finalement comme l'un des moments forts de son voyage.

Ronda séductrice, l'appostrophe par son équilibre entre nature et architecture, entre vertige et douceur, entre héritage chrétien et mémoire musulmane. À travers ses monuments, ses ruelles et ses panoramas grandioses, elle lui apparaît comme une synthèse parfaite de l'âme andalouse



La descente de Ronda vers Marbella se révèle plus simple et plus rapide. La route déroule ses courbes en offrant des panoramas dégagés où se succèdent les reliefs de la sierra, les reflets de la mer et, au loin, la silhouette reconnaissable du rocher de Gibraltar.

La réputation « jet set » de Marbella ne suffit pas à freiner son inépuisable curiosité. Son désir de comprendre, d'observer et de ressentir l'Andalousie dans toutes ses facettes reste plus fort que les clichés.

La qualité de « voileux » qui le définit, titille son instinct d'observation pour tous les bateaux de plaisance et des yachts grandioses de Puerto Banus, havre du nautisme de luxe. Et il n'est pas déçu. Le spectacle qui s'offre à lui dépasse ses représentations. Dans le port, les embarcations se succèdent dans une étonnante diversité : petits voiliers élégants, yachts aux dimensions démesurées, unités modernes aux lignes futuristes. Cet univers flottant, parfois ostentatoire mais fascinant, balaie peu à peu ses préjugés.



Mais Marbella lui réserve autre chose que l'image de carte postale luxueuse qui lui colle à la peau.

L'autre Marbella, l'authentique, le séduit davantage encore.

Le Casco Antiguo dévoile un charme andalou fascinant. Les maisons blanches aux volets bleus, les ruelles baignées de lumière, les murs habillés de pots de fleurs suspendus composent un décor propice à la flânerie. Dans le dédale de ruelles du vieux quartier, il pousse par hasard la porte d'une librairie ancienne, l'une de ces boutiques à l'odeur de papier vieilli qui semblent avoir résisté par miracle à l'invasion des magasins de luxe environnants. Le libraire, un homme d'une soixantaine d'années aux lunettes cerclées, sur le bout du nez, feuillette un catalogue sans lever les yeux.

Yann parcourt les rayons distraitement, puis s'arrête sur un ouvrage relié en toile verte : « Mercaderes extranjeros en la Costa del Sol, siglos XV–XVII. » Marchands étrangers sur la Costa del Sol, XVe–XVIIe siècles. Il l'ouvre au hasard.

Page 47. Un tableau de noms.

Son regard descend la colonne. Et là, entre un Pedro Gonzalez et un Johan van der Berg, il découvre : « Guillem Le Goyc, mercader de linos, Marbella, 1493. »

Guillem. Gwilherm, en breton. Un prénom de chez lui. Les deux se confondent.

Il referme le livre, le retourne pour en lire le prix, et le pose sur le comptoir devant le libraire.

- Je le prends.

L'homme lève enfin les yeux, examine l'ouvrage, puis Yann.

- Vous êtes chercheur ?

- Généalogiste. Et peut-être descendant de cet homme, répond Yann en montrant la page 47.

Le libraire se penche, ajuste ses lunettes, lit le nom à mi-voix.

- Le Goyc... Français ?

- Breton.

Un silence. Puis le libraire referme le livre et le glisse dans un sac en papier.

- Dans ce cas, je vous fais un prix.

Yann ressort dans la lumière blanche du Casco Antiguo, le livre sous le bras, avec cette sensation particulière que seuls les chercheurs connaissent, non pas celle d'avoir trouvé une réponse, mais celle, plus précieuse encore, d'avoir trouvé un trésor.

Guillem Le Goyc avait vécu ici ; avait marché dans ces ruelles, d'autres ruelles, les mêmes ; avait peut-être lui aussi levé les yeux vers ces montagnes qui ferment l'horizon au nord, ces mêmes montagnes que Yann regardait maintenant en songeant que certains paysages traversent les siècles sans vieillir.



Maintenant, cap sur Mijas, un village que plusieurs rencontres lui ont chaudement recommandé et qui figure parmi ces villages blancs emblématiques disséminés dans toute l'Andalousie.

Entre mer et montagne, il traverse une succession de golfs immenses. Ces oasis d'un vert éclatant contrastent fortement avec les teintes plus sèches de la campagne environnante. Ici, les parcours semblent pousser comme ailleurs poussent les oliviers.

Suspendu, à flanc de la Sierra, Mijas, apparaît dans un écrin boisé et fleuri. Son organisation rappelle celle des nombreux pueblos andalous. On note, toutefois, une différence notoire dans sa configuration en escargot. Les maisons blanchies à la chaud, serrées les unes contre les autres, aux murs saturés de fleurs, sur les balcons et dans des pots bleus ciel, semblent escalader les ruelles étroites en colimaçon, jusqu'à la place des arènes. Dans les ruelles étroites, les visiteurs avancent au rythme des célèbres carrioles tirées par des ânes. Les couleurs vives des attelages et le tintement léger des clochettes accompagnent la montée dans une ambiance presque théâtrale. A marche militaire, il suffit à Yann, de suivre ce défilé improvisé, pour déboucher devant la Plaza de Toros. On lui explique que les corridas n'y sont plus organisées. L'arène, de dimensions modestes, semble à l'échelle du village. Installée en hauteur, elle domine les maisons blanches et ouvre ses gradins autant sur le cercle de sable que sur les collines et la campagne alentour.

Tout autour, des jardins ombragés invitent au repos. Un belvédère complète le tableau. De là, le regard embrasse un vaste panorama : la mer scintillante, les lignes bleutées des montagnes et les villages disséminés çà et là.

Yann reste quelques instants immobile.

Il comprend que l'Andalousie ne se livre jamais d'un seul coup : elle se découvre par contrastes, entre luxe et simplicité, entre mer et montagne, entre agitation et silence.

Avant de poursuivre vers Grenade, une étape s'impose : Malaga. La ville voisine constitue pour Yann le troisième comptoir commercial de la famille Le Goyc, une nouvelle pièce du puzzle qu'il reconstitue au fil du voyage.



Malaga est avant tout un grand port, ouvert sur le large et sur les échanges. Yann, débouche directement sur les docks. A deux pas, le centre Pompidou de Malaga, affiche son damier de couleurs translucides qui contraste avec les pierres anciennes de la ville. Les remparts et l'Alcazaba, château maure, écrasent le coeur de la ville, du haut de leurs statures massives.

En traversant le boulevard qui sépare le port de la ville, Yann découvre un lieu inattendu : le marché central.

Installé sur l'emplacement d'anciens chantiers navals de l'époque nasride, il conserve encore une magnifique arche mauresque qui semble avoir traversé les siècles sans céder au temps. Le bâtiment lui-même le fascine : soubassements de briques rouges, structures métalliques aériennes... Une alliance qu'il baptise intérieurement « Eiffel-mudéjar ». Les marchés ont toujours été un pôle de vie extraordinaire. La nourriture est un sujet vital et central pour chacun d'entre nous. Dans un marché cela prend une autre dimension. Les étals débordants, les couleurs éclatantes, les parfums des fruits mûrs, les effluves plus puissants des poissons ou des épices, la diversité des viandes, légumes et produits de la mer composent une véritable caverne d'Ali Baba des sens. À cela s'ajoute l'animation permanente des bars et des restaurants où se concentrent les conversations, les rencontres et le plaisir de vivre.

Le chocolat chaud et les churros du matin, le verre de blanc ou de rosé accompagné de tapas au déjeuner, et davantage si l'appétit s'invite, deviennent autant de petits rituels qui donnent à la journée sa couleur particulière.

Malaga ne se résume pas à ses plaisirs gourmands. C'est une ville vaste, élégante, qui demande du temps pour être comprise.

Depuis le marché, Yann gagne la cathédrale, monument imposant que les habitants surnomment parfois « la Manchote » pour sa tour inachevée. Pourtant, ce qui l'attire le plus reste ailleurs : le spectacle de la rue. Balader le regard dans tous les sens, observer les gens, les scènes de la vie quotidienne, chercher le détail qui saisit, œuvres d'art, même éphémère, sont les points d'orgue de son carnet de voyage intérieur. Et Malaga le récompense. Dans une rue proche du musée Picasso et du théâtre romain, un couple danse un tango avec une intensité telle que la foule s'arrête spontanément autour d'eux.



Le musée Picasso, lui, le laisse plus partagé. Il admire la beauté du palais qui l'abrite, son caractère et son atmosphère ; la collection, en revanche, suscite chez lui moins d'émotion qu'il ne l'espérait. Puis vient le moment des archives notariales.

Comme à Séville, les actes notariés se révèlent d'une richesse remarquable. Ce ne sont pas de simples papiers : ce sont des fenêtres ouvertes sur ce moment précis où Málaga, redevenue chrétienne, se réinvente, et où un nom, Le Goyc, venu de Bretagne, s'y inscrit, presque par hasard.

Ils situent ses entrepôts à proximité de ce qui est aujourd'hui le marché, bâti à l'emplacement d'anciens chantiers navals, et qui, à l'époque, jouxtait directement les quais du port. Ces documents obligent à resituer l'histoire.

Après 1487, la ville change de visage. Les Rois Catholiques, au terme d'un siège qui a saigné la cité, en chassent ou en réduisent en esclavage une grande partie de la population musulmane, et entreprennent un repeuplement méthodique : terres et maisons sont distribuées à des colons venus de Castille, d'Andalousie, mais aussi des marchands étrangers, Génois en tête, bientôt rejoints par des négociants du Nord, attirés par un port qui n'a rien perdu de sa vocation méditerranéenne et qui s'ouvre, désormais, plus largement encore vers l'Atlantique.

C'est dans cette ville en pleine recomposition que s'installe Le Goyc. Le quartier portuaire se repeuple de comptoirs et d'entrepôts ; c'est là, tout naturellement, que la maison Le Goyc prend pied, au plus près des navires, des criées, du va-et-vient des armateurs.

Le commerce qu'elle y gère regarde vers le sud : Maroc, Algérie, Tunisie, ces routes maghrébines que Málaga, musulmane hier encore, n'a jamais cessé de fréquenter, et que les nouveaux maîtres chrétiens de la ville, loin de rompre, s'empressent de reprendre à leur compte. Mais Le Goyc apporte aussi avec lui ce que sa terre d'origine sait faire de mieux : des voiles dont la réputation a traversé les mers, et que les armateurs malagueños, soucieux d'équiper solidement leurs navires, s'arrachent sans hésiter.

Ainsi se noue, dans cette ville encore convalescente de sa conquête, un commerce singulier : celui d'un Breton dont les voiles se laissent caresser par le vent de Málaga.

Ce voyage ne lui offre qu'un aperçu ; assez pour mesurer tout ce qui reste à découvrir, assez surtout pour lui donner envie de revenir.

Il reprend finalement la route vers Grenade. Et son choix ne surprend personne.

Fidèle à ses habitudes et à son plaisir discret, il va rouler encore une fois sur la route côtière.



Très vite, une halte s'impose : Nerja.

Perle blanche qui sourit à la Méditerranée lui accorde son hospitalité, sans réserve. Sa réputation repose surtout sur ses immenses grottes. Colossales par leurs tailles, trente cinq kilomètres de large et quatre de longueurs les classent au top des sites gigantesque du paléolithique. Outre, les stalactites qui survolent, au plus haut niveau des records, en la matière, elles gratifient les visiteurs d'une magnifique exposition de peintures rupestres.

Yann s'y enfonce avec le même plaisir que dans les archives : celui de découvrir, couche après couche, les histoires que le temps a choisi de conserver.

Yann flâne dans les ruelles colorées qui respirent l'Andalousie authentique. Sans autre objectif que celui de se laisser porter par le charme du lieu, il avance au hasard, guidé par la seule curiosité du voyageur. Au détour d'une rue, il découvre une vaste place ouverte sur l'horizon marin. Le balcon d'Europe lui ouvre son esplanade animée. Le Balcon de l'Europe déploie devant lui son esplanade animée. Les terrasses des bars et des restaurants, pleines de vie, lancent aux passants des invitations discrètes mais insistantes à s'attarder. Yann préfère pourtant gagner l'extrémité du promontoire.

Là, un belvédère circulaire s'avance au-dessus du vide. À ses pieds s'étend une plage bordée de rochers ; sous la falaise, les vagues chaudes de la mer d'Alboran viennent mourir en un mouvement lent et régulier. Le regard porte loin.

La côte vallonnée dessine ses courbes jusqu'à l'horizon et semble enlacer les reflets mouvants de la mer.

Non loin, la statue du roi Alphonse XII, appuyée avec une décontraction singulière contre la balustrade de fer forgé, paraît contempler elle aussi le paysage.

Partie VI - Grenade, Lorca et le flamenco

Grenade, la belle andalouse, constitue l'avant-dernière étape du grand itinéraire généalogique de Yann

Mais cette fois, son voyage change subtilement de nature : il ne marche plus seulement dans les pas de ses ancêtres, il suit aussi l'ombre d'un poète.

Grenade est la ville de Federico García Lorca, poète dont il est un fervent admirateur.

Yann a choisi d'arpenter, cette cité aimée du poète comme on ouvre un écrin rempli de souvenirs et de trésors.

Le premier rendez-vous de cette épopée romanesque, est le restaurant Chikito, sur la place du Campillo. Il remplace le café Alameda, salon littéraire de Lorca.



Assis quelques instants, Yann s'amuse à imaginer Federico entrant d'un pas vif, saluant ses amis avant de se lancer dans une conversation passionnée sur la poésie, la musique ou l'Espagne

Il poursuit ensuite son chemin vers l'université, toujours en empruntant les itinéraires familiers de l'écrivain. En direction du monastère San Jerónimo, il s'arrête devant l'imprimerie où furent publiées certaines des premières œuvres de Lorca.



Plus loin, il marque une pause au centre artistique où le poète donnait des lectures et participait à des concerts. Il pense à l'écrivain bien sûr, mais aussi à l'homme engagé, à celui que l'Histoire a emporté brutalement.

Le monastère San Jerónimo s'impose ensuite à lui.

L'édifice impressionne par son architecture Renaissance, mais ce qui retient véritablement Yann est le vaste cloître silencieux. Le lieu semble conçu pour ralentir le temps, inviter au repos intérieur et à la méditation.

Plus encore, il est touché par le patio discret de San Juan de Dios.

Lorca aimait s'y arrêter pour réfléchir au sens social de la vie, aux injustices, à la place de l'homme dans le monde

Traditionnellement, la promenade continuait vers les grottes du Sacromonte.

Porté par son élan, entièrement absorbé par ce pèlerinage lorquien, il y monte un peu essoufflé, il croise des familles gitanes, échange quelques mots et reçoit même une invitation pour assister à une soirée flamenco.

Il rebrousse chemin jusqu'à la promenade des poètes de Alameda de Los Tristes qui descend vers la fontaine de l'Avellano, lieu d'une confrérie littéraire au 19^{ème} siècle.

Certains lieux n'offrent pas le choix. L'Alhambra est de ceux-là. On n'y va pas en touriste ; on y est attiré, presque malgré soi.

L'Alhambra c'est le nec plus ultra, le clou des balades grenadines. Symphonie botanique, les jardins suspendus de la « Generalife », susurrent une fascinante musique florale. C'est une allégorie de parfums.

Le murmure de l'eau, des fontaines et des bassins, l'entraîne dans un éden onirique et apaisant.

La chorégraphie silencieuse des arcs et des ogives, les dentelles de stucs ciselés comme des constellations, les colonnes élancées et les jeux subtils de lumière le transportent hors du temps. Chaque salle semble ouvrir une porte vers un monde différent.

Yann, est ébloui. Il cherche des mots sans les trouver vraiment. Comment dire ce que provoque en lui cet art si délicat, si maîtrisé, si profondément fascinant ? Tout ce qu'il ressent paraît plus vaste que le langage.

Et Lorca revient.

Sa présence imaginaire accompagne chacun de ses regards, chacun des sentiments contradictoires qui traversent son esprit. Il comprend mieux pourquoi le poète voyait dans l'Alhambra bien davantage qu'un monument : une émotion permanente.



difficile de redescendre sur terre. Il n'oublie pas que le fil conducteur de son voyage demeure l'histoire familiale.

Les archives notariales le rappellent à sa quête. Le nom Le Goyc apparaît bien dans les registres.

Le comptoir de Grenade était spécialisé dans le commerce du lin destiné à la confection. D'autres actes révèlent un détail inattendu : Luis Le Goyc avait épousé Fernanda Gonzales y Gracia, fille du premier magistrat de la ville.

Pour Yann, ce mariage éclaire soudain certaines réussites commerciales. Dans un monde où alliances familiales et affaires marchaient souvent de concert, cette union avait certainement constitué un atout considérable.

Le soir venu, Sacromonte le ramène encore et encore vers Lorca.



Les grottes troglodytiques de l'ancien quartier gitan lui rappellent immédiatement le Romancero gitano.

Son « Romancero gitano » est la petite lumière, sous-jacente, qui va éclairer sa soirée gitane.

Il se remémore quelques vers du « cante jondo ».

*Commence le pleur
de la guitare.*

Se brisent les coupes de l'aube...

et agonise sous les doigts blessants du musicien:

Ô guitare !

cœur blessé

*par cinq épées.....
La guitare
fait pleurer les songes...
Le sanglot des âmes
perdues
s'échappe par sa bouche
Ronde....*

À son arrivée, Ramon, le gitan rencontré plus tôt dans l'après-midi, l'accueille avec chaleur.



Autour d'un feu vif, hommes et femmes sont réunis. Les pizzicati des guitares essaient de voler la vedette aux crépitements pétillants du brasier. Devant l'entrée de la grotte, une petite scène de bois a été installée. Le plancher est indispensable au taconeo : ce langage flamenco où le rythme naît du martèlement des talons, du port des bras et de la tension du corps.

Un couple entre en scène. Le danseur est vêtu de noir. Cheveux ondulés, mi-long, un regard de braise, fixe, qui semble envoyer des faisceaux de laser vers le public, il se présente dans une attitude dominatrice, machiste. Face à lui apparaît la danseuse. Sa robe rose à pois noirs épouse ses mouvements. Une longue traîne à volants accompagne chacun de ses déplacements sur ses chaussures rouges de flamenco. Son port de tête un peu rigide, sa coiffure bien serrée mettant en valeur son visage concentré, son corps altier guidé par ses bras est toujours en position de départ pour la danse. Ses mains font chanter de belles castagnettes en bois vernis. La danse se met en place. Le couple fusionne leurs regards. La joute passionnée souffle des signaux de douleur, de combat, d'amour. La danse soude les deux protagonistes qui roulent, s'enroulent, se frôlent, se rejettent, dans une aura hypnotique furieuse. Le monde extérieur n'existe plus. Seuls, les deux danseurs, se reconnaissent dans une bulle extensible. Dans la lumière du feu, le flamenco devient plus qu'une danse. Une langue du corps. Une manière de dire ce que les mots ne savent pas exprimer.

Lui, droit dans ses chaussures à talon, les bras tendus, comme pour saisir les étoiles. Il tourne sur lui-même avec la concentration d'un torero entrant dans l'arène. Chacun de ses mouvements évoque une muleta invisible : tantôt appel, tantôt défi, tantôt protection. Il provoque, séduit, domine

l'espace. Des perles de sueur, se tordent sur son visage basané et luisent à la lumière des flammes comme des gouttes de verre incandescentes.

Elle, tend son corps, vibre, dessine des arabesques avec ses mains ensorceleuses, langage secret, déclaration d'amour fou pour son double masculin. Elle tape des pieds, frotte ses talons, son « taconeo » s'intensifie, devient de plus en plus fébrile, s'affole. Elle se cabre, fait basculer sa traîne d'un côté puis de l'autre, saisit les derniers volants de sa robe et les relève dans un geste de défi, exhibe ses jambes jusqu'aux genoux, virevolte, frémit, s'élance sur les bord de la scène, Ses bras s'arrondissent, ses épaules montent, son regard s'embrase. Non, elle ne s'écroule pas. C'est elle qui porte l'estacade et elle s'envole, s'envole. Quelque chose d'indéfinissable traverse l'espace. C'est le duende. La danse ne lui appartient plus.

Elle a pris le pouvoir. Elle a atteint l'état de grâce.

Yann retient son souffle, il est secoué par une douce euphorie. Il est définitivement, membre de la confrérie des « aficionados » du flamenco, du « cante jondo » ce chant profond auquel Lorca avait donné une voix universelle.

Toujours fondu dans l'ombre du poète, Yann reprend le chemin de la ville en traversant l'Albaycin, l'ancien quartier maure accroché aux pentes de la colline.

Il bute sur les pavés des ruelles torturées qui expriment, encore, la douleur de ses habitants chassés par les chrétiens.

La nuit, la chaleur qui s'élève, accentuent et subliment les parfums d'orangers et de jasmins mêlés. Le murmure des fontaines cachées dans les patios fleuris chante une petite musique qui semble casser la touffeur d'un souffle de fraîcheur.

Arrivé sur une terrasse ouverte sur la ville, Yann s'arrête.

Devant lui, au-dessus des toits assoupis de Grenade, les lumières de l'Alhambra scintillent dans l'obscurité. Comme si le palais refusait encore de quitter ses pensées.



Il savoure cette quiétude retrouvée qui vient apaiser le tumulte intérieur. Après les élans du flamenco, les regards de braise, les frappes de talons et les vibrations du cante jondo, le silence de la nuit grenadine agit comme un baume.

Il ressent le besoin de fixer cet instant, de refermer doucement cette parenthèse andalouse avant de reprendre la route.

Pour sceller son départ de Grenade, il choisit d'invoquer quelques vers de Victor Hugo :

*Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons ;
Grenade, la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.*

Ces mots résonnent étrangement avec ce qu'il vient de vivre. Ils contiennent à la fois la beauté, la passion et les contrastes qui traversent cette terre.

Grenade s'éloigne peu à peu derrière lui.

Au moment de prendre la route vers Cordoue, une autre présence accompagne son voyage.

Dans la voiture, la musique de *Nuits dans les jardins d'Espagne* de Manuel de Falla, ami et compagnon artistique de Lorca, remplit tout l'espace.

Les notes glissent comme une dernière caresse adressée à Grenade.

Le piano dialogue avec l'orchestre comme les fontaines du Generalife avec leurs bassins.

Il prend son temps, il conduit lentement.

Dehors, l'Andalousie déroule ses reliefs dans la lumière du matin

Dedans, il emporte un peu de Lorca, un peu de flamenco, un peu d'Alhambra.

Et l'impression discrète que certaines villes ne se visitent pas : elles habitent ceux qui les traversent.

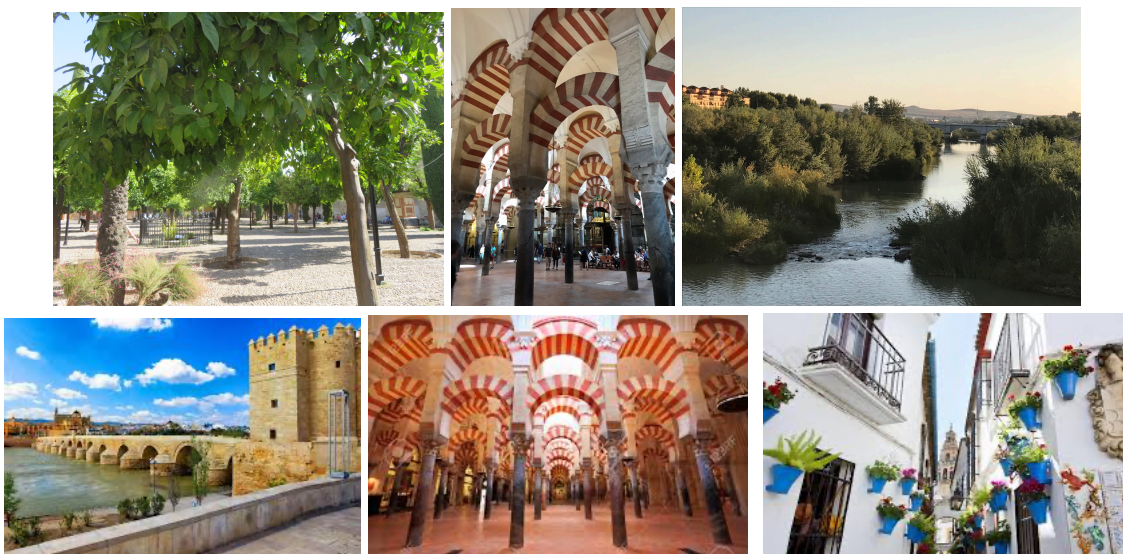
Partie VII — Cordoue et l'héritage retrouvé

Il fait une pause déjeuner à Antequerra, sa danse du ventre, guidée par son appétit et la musique des plats, la partition des goûts transcendent ses sensations de voyageur.

Il adore faire l'expérience des plats locaux, il y voit une autre façon de communier avec un territoire.. Cette fois, il va se laisser tenter par la « porra antequerana », cousine plus dense du gaspacho, servie avec de l'œuf dur et du jambon cru finement haché.

Excellente intuition. La fraîcheur du plat contraste avec la chaleur du jour et l'équilibre des saveurs le séduit immédiatement.

Rassasié, il reprend la route.



Calife à la place du calife Yann, prend possession du califat.

Cordoue, la reine d'Al Andalus, le reçoit dans les nimbes lumineux de sa légende.

Cordoue a chaud, Yann, est submergé par la touffeur ambiante. Il est rasséréné par l'agréable douceur d'une chambre d'hôtel, climatisée, doublée de la fraîcheur de la douche, de l'eau qui ruisselle sur le corps, qui lave et efface les miasmes odorants du voyage, il s'affale dans un canapé moelleux devant une bière San Miguel, réparatrice.

Les plaisirs de Cordoue...

C'est peut être le titre de son prochain roman ? En tout cas, le séjour commence bien. L'ancêtre cordouan est le beau-frère de Juan Le Goyc, Miguel Angel Costales y Otero. Les archives vont-elles leur part de vérité ?

Mais avant de poursuivre son enquête, la ville l'attend. Il souhaite tant, mettre du concret sur l'image, virtuelle, historique, littéraire qui l'anime encore.

Il n'y a rien de mieux que le vif du sujet, pour sublimer, corriger, soupeser les préjugés.

Il fait d'abord, un repérage, en déambulant autour des points majeurs.

A pas de flâneur, il entame son expédition dans les ruelles de la Juderia.

Comme dans toutes les autres villes andalouses qu'il a parcouru, il s'y sent bien. La beauté, la pureté des lignes architecturales, la décoration florale, l'accueil, l'ambiance générale, l'apaisent et l'enthousiasment.

En contournant la Mosquée-Cathédrale, il débouche sur la Plaza del Triunfo.

Devant lui s'ouvrent le pont romain et la tour de la Calahorra.

Le pont franchit le Guadalquivir et survole quelques îlots, pistes d'atterrissage et nichoir pour les oiseaux du fleuve. Saillies de verdure arborée, ils forment un relief coloré sur la toile irisée de la rivière.

Yann traverse lentement cet ouvrage intemporel, comme s'il marchait d'un siècle à l'autre, jusqu'à la tour Calahorra, d'architecture almohade. La tour, originale, par l'alternance des formes. Deux tours carrées embrassent une tour ronde. Elles protégeaient autrefois, l'entrée de la ville.

Il est temps pour lui, de faire connaissance avec « Le Monument », la Mesquita- cathédrale. On ne séjourne pas à Cordoue sans lui rendre visite.

Son apparence extérieure, modeste discrète, massive, n'attire pas, de prime abord. Il faut prendre le temps de l'observer, pour découvrir des décors géométriques et calligraphiques islamiques d'une rare finesse. Les fenêtres mauresques aux arcs en fer à cheval, sont ornées de grilles en fer forgée. La cathédrale est enveloppée d'un cordon de palmiers et d'un patio planté d'orangers dont le parfum dense, fait le même effet que l'encens à l'intérieur. Il est, paraît-il, le plus vieux jardin « vivant » d'Europe, puisque sa création est datée à l'époque des premiers travaux de la mosquée, en 784, sous Abd al-Rahman Ier.

Il s'arrête avant d'entrer dans le saint des saints...l'autel de deux religions qui ont la même base, et pourtant, si opposées.

Il suppose, il fait des conjonctures, il imagine. Il a vu des photos, il a lu des livres qui en parlent, il a écouté son professeur d'espagnol. Enfin, il se décide. Et là....que dire, et là, c'est l'émerveillement, l'hallucination, l'incrédulité. Il est fasciné.

Bien sûr, le religieux, le spirituel sont partout. Mais Yann veut en faire abstraction, Il ne veut conserver, dans son regard, dans son esprit que la force féroce de l'art brut. Le damier roux et blanc des entrelacs d'arcades qui se répètent à l'infini, avec une profonde harmonie, procure le premier choc visuel. La déambulation l'entraîne au cœur même de l'œuvre.

Il ne visite plus : il entre dans le tableau.

Quelque chose le saisit.

Une forme d'« art brut aiguë », plaisante-t-il intérieurement.

Pendant un instant, l'idée lui traverse l'esprit : est-ce cela, une huitième merveille du monde ?

Il se retrouve seul, au milieu d'une foule de visiteurs. Il ne voit personne, il contemple. Son recueillement n'a pas de connotation spirituelle. Il est le résultat de sa révélation artistique. A partir de son état de sidération esthétique, Il va regarder tous les détails pour tenter de justifier, dans l'infiniment petit, les raisons profondes de son ébahissement. L'histoire de l'art va venir à son secours. Il va utiliser les méthodes qu'il a apprises pour analyser une œuvre .

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Cordoue, l'Andalousie étaient un paradis de tolérance.

Les trois religions, la juive, la musulmane, la chrétienne, ont parfaitement cohabité dans le respect. Tant que les cultes se limitent à la sphère de la croyance, il n'y a pas de problème. Dès lors où elles associent le combat, la conquête, la haine s'installe, l'intolérance prévaut. C'est ce qui est arrivé à Cordoue au 15^{ème} siècle lors de la « Reconquista », des catholiques de la Reine Isabelle. Au delà de la conquête du territoire. Ils ont imposé la religion unique et chassé les supposés mécréants.

L'exemple de la Mesquita-cathédrale prouve que l'art est finalement plus fort que tout. Il arrive à réunir l'inconciliable. Il permet de surpasser les conflits. Il est même un trait-d'union, le roi de la diplomatie entre les différentes philosophies spirituelles, négationnistes de la vie heureuse, sur terre, au profit d'une virtualité probable, post mortem.

Cordoue n'a pas fini de surprendre Yann. Son fil conducteur est loin d'être rompu. Dans une ville où l'histoire est une constante magistrale, les archives en sont le lot quotidien.

Quand il se penche sur les manuscrits, Yann est surpris. Il y découvre, un pan de l'histoire familiale, dans le détail. Les dates, les noms, les faits se révèlent sans difficulté, sans obstacle manuscrit.

La famille Le Goyc n'avait pas seulement participé au commerce breton vers l'Andalousie ; elle avait pris une place importante dans l'économie régionale. Elle figurait parmi les notables. Elle représentait un poids politique. Son influence était très large et même, au delà des frontières.

Son voilier l'attend à Sanlúcar.

Le Guadalquivir coule toujours vers la mer.

Sur ses rives, rien ne ressemble à ce que les ancêtres de Yann ont connu, et pourtant tout y est encore, inscrit dans les pierres des quais, dans la mémoire des archives, dans la géographie même des rues qui portent encore leur empreinte invisible. Le quartier des Bretons à Sanlúcar a changé de visage mais pas de place. Les comptoirs ont disparu mais les actes notariés en gardent le souvenir fidèle, page après page, date après date, nom après nom.

Yann a trouvé ce qu'il était venu chercher. Pas tout, on ne trouve jamais tout, mais l'essentiel : la certitude que ses ancêtres avaient vécu ici pleinement, qu'ils avaient aimé, commercé, accrochés leurs enfants à cette terre rouge et dorée, et que quelque chose de ce passage demeure, même imperceptible, même enfoui.

Il largue les amarres.

La mer est calme en ce matin de départ. Le ciel au-dessus de la baie de Cadix tient encore de la nuit. Les premières lumières de Sanlúcar glissent sur l'eau comme des braises. Yann prend la barre. Devant lui, l'Atlantique. Derrière, une Andalousie qui ne lui est plus étrangère.

Il pense à ces hommes partis de Quintin des siècles avant lui, avec leurs voiles de lin et leurs ambitions prudentes, navigant vers l'inconnu avec cette obstination tranquille qui est peut-être, après tout, la marque des Bretons. Il pense à ce que cette terre leur a donné, le soleil, les épices, le flamenco, et cette façon andalouse de prendre le temps au sérieux sans jamais le laisser peser.

Il pense aussi à ce qu'il rapporte en Bretagne : non pas un trésor, mais une histoire. La sienne, enfin presque complète.

Le voilier prend le large.

Le drapeau breton claque dans le vent du matin. Quelque part derrière lui, entre les tours blanches de Cadix et les eaux douces du Guadalquivir, les Le Goyc continuent de dormir dans leurs archives. Ils ont attendu cinq siècles. Ils pouvaient bien attendre encore, jusqu'à ce qu'un des leurs vienne enfin les réveiller.

L'idée du retour le remplit d'une impatience nouvelle. Il lui tarde de raconter à sa famille, restée en Bretagne, la richesse insoupçonnée de leur histoire espagnole.

Au fil du voyage, quelque chose a changé en lui.

Il ne se considère plus seulement comme un voyageur ni même comme un chercheur amateur. Il se sent désormais investi d'une mission plus intime : devenir le passeur de cette petite histoire familiale, discrète mais précieuse, qui s'est mêlée, au fil des siècles, à la grande Histoire.

Le livre des Le Goyc n'existe pas encore sur le papier, mais il est déjà écrit dans sa mémoire.

Sa mémoire visuelle s'est remplie d'un immense album d'images : les marais du Guadalquivir, les patios parfumés de Séville, les colonnes infinies de la Mesquita, les jardins de l'Alhambra, les falaises de Ronda, les voix du flamenco dans les grottes du Sacromonte. Et plus encore...

Autant d'images éclatantes qui continueront longtemps à vivre en lui.

Le « quartier breton » de Sanlúcar, expression qu'il préfère désormais à celle de « ghetto breton », n'évoque pour lui aucune idée de séparation ou de fermeture.

Il y voit au contraire l'histoire exemplaire d'une aventure.

*Je suis venu chercher des noms,
j'ai trouvé des voix.*

*Je suis venu lire des archives,
j'ai ouvert des mémoires.*

*Je repars vers le nord,
mais un peu d'Andalousie
navigue désormais dans mes voiles.*

